

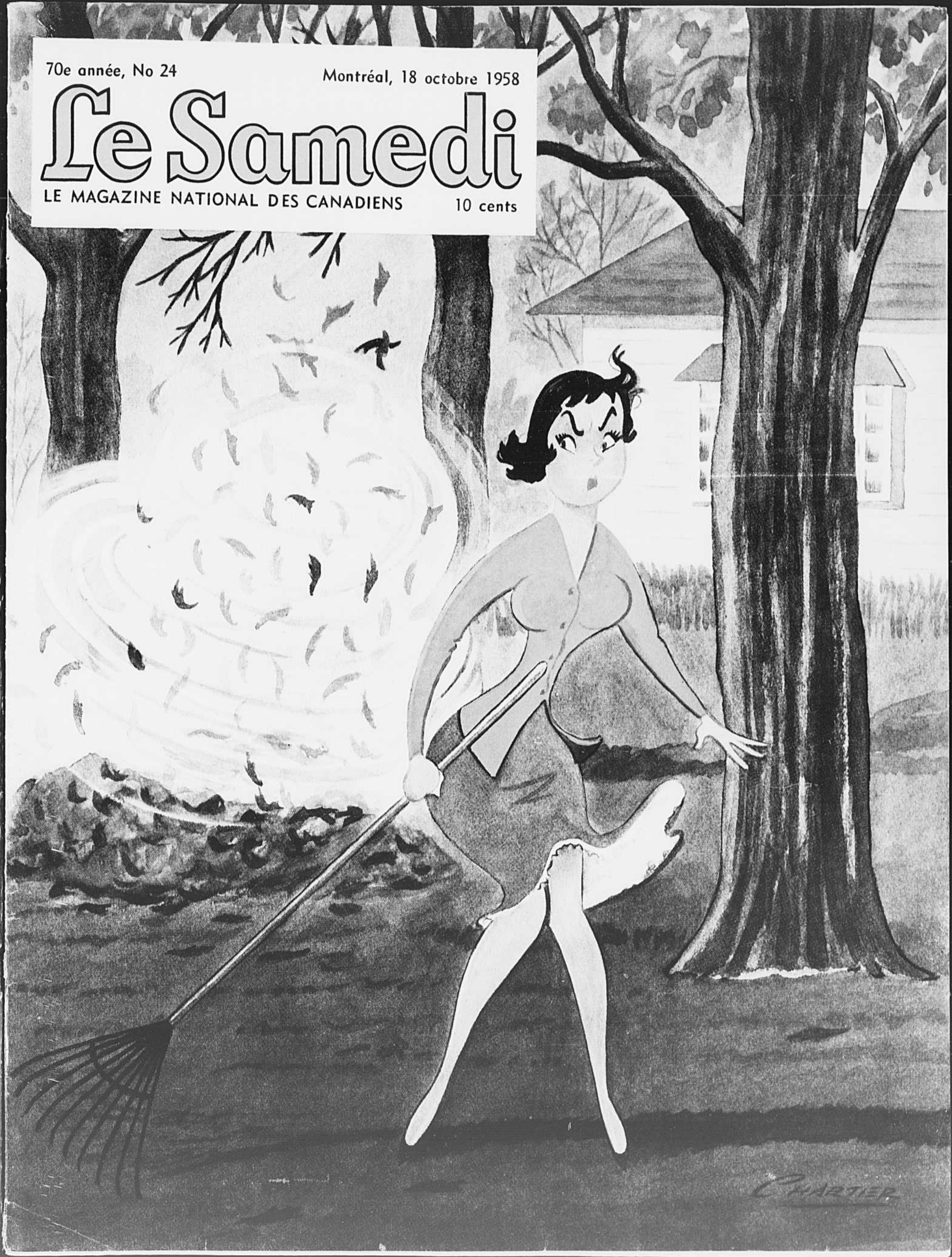
70e année, No 24

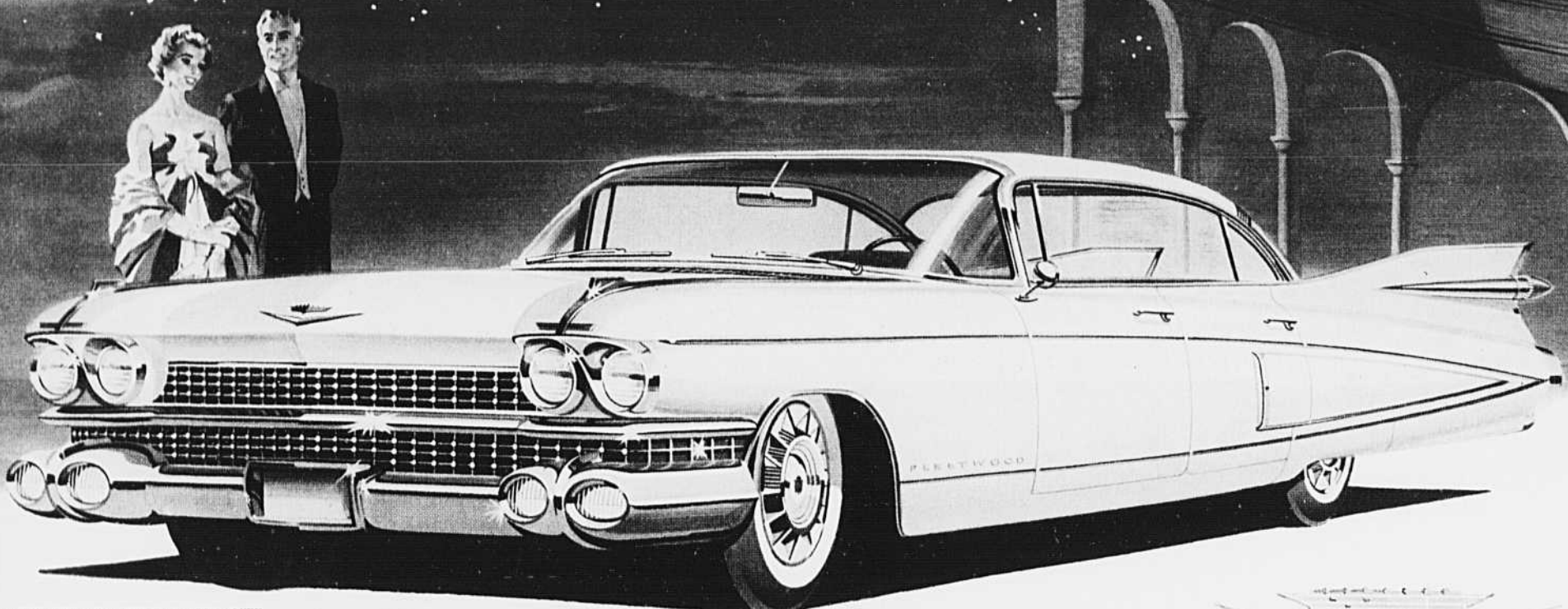
Montréal, 18 octobre 1958

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents





LA FLEETWOOD SPECIAL SOIXANTE

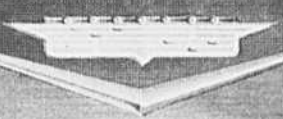
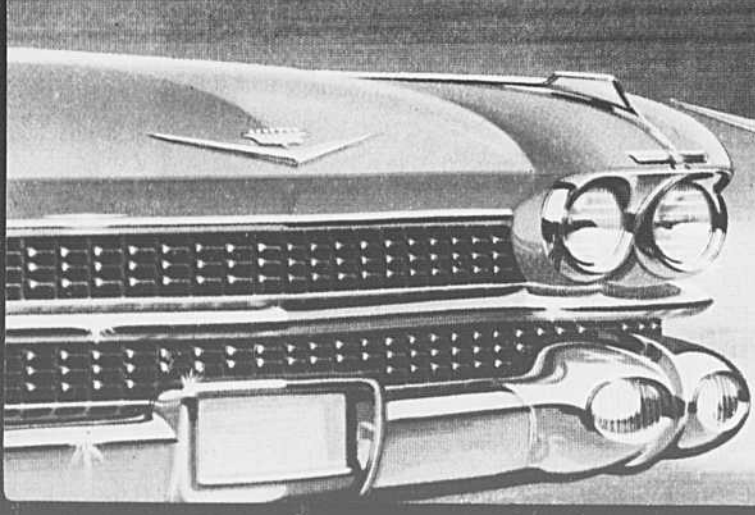
Noblesse oblige

EN 1959, UN PRESTIGIEUX ROYAUME DE LUXE ET D'ÉLÉGANCE S'OUVRE AVEC LA NOUVELLE

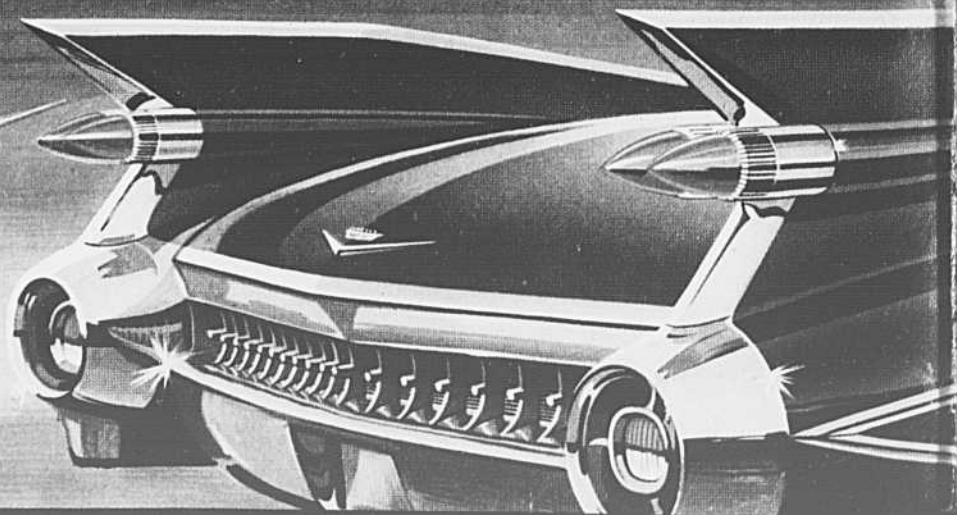
Cadillac

Un seul coup d'oeil . . . et vous serez fasciné! Noblesse oblige . . . *Jamais encore Cadillac n'a créé pour vous de voitures aussi féériques! D'une beauté éblouissante, d'une grâce exquise, d'un style enchanteur. . . parées du luxe Fleetwood qui s'impose —elles vous ouvrent un prestigieux royaume de luxe et d'élégance. Un seul parcours au volant . . . et vous serez convaincu! Jamais encore Cadillac n'a créé pour vous de voitures capables de telles performances! Equipées d'un nouveau moteur impression-*

nant, d'une transmission Hydra-Matic plus sensible . . . elles roulent sur le velours selon vos moindres désirs —et vous éprouvez une sensation toute neuve de maîtriser le temps et l'espace. Cette beauté grandiose, ces performances grisantes — Cadillac vous les offre en trente carrosseries exclusives. Voir et conduire l'un de ces modèles, c'est reconnaître à Cadillac ses lettres de noblesse dans le domaine automobile . . . Votre dépositaire vous y convie —à la première occasion!



*Fournisseurs
attitrés de
l'élite*



Le meilleur moyen d'épargner . . . pour des millions de Canadiens !

Les nouvelles
OBLIGATIONS
D'ÉPARGNE
DU CANADA
SONT EN VENTE

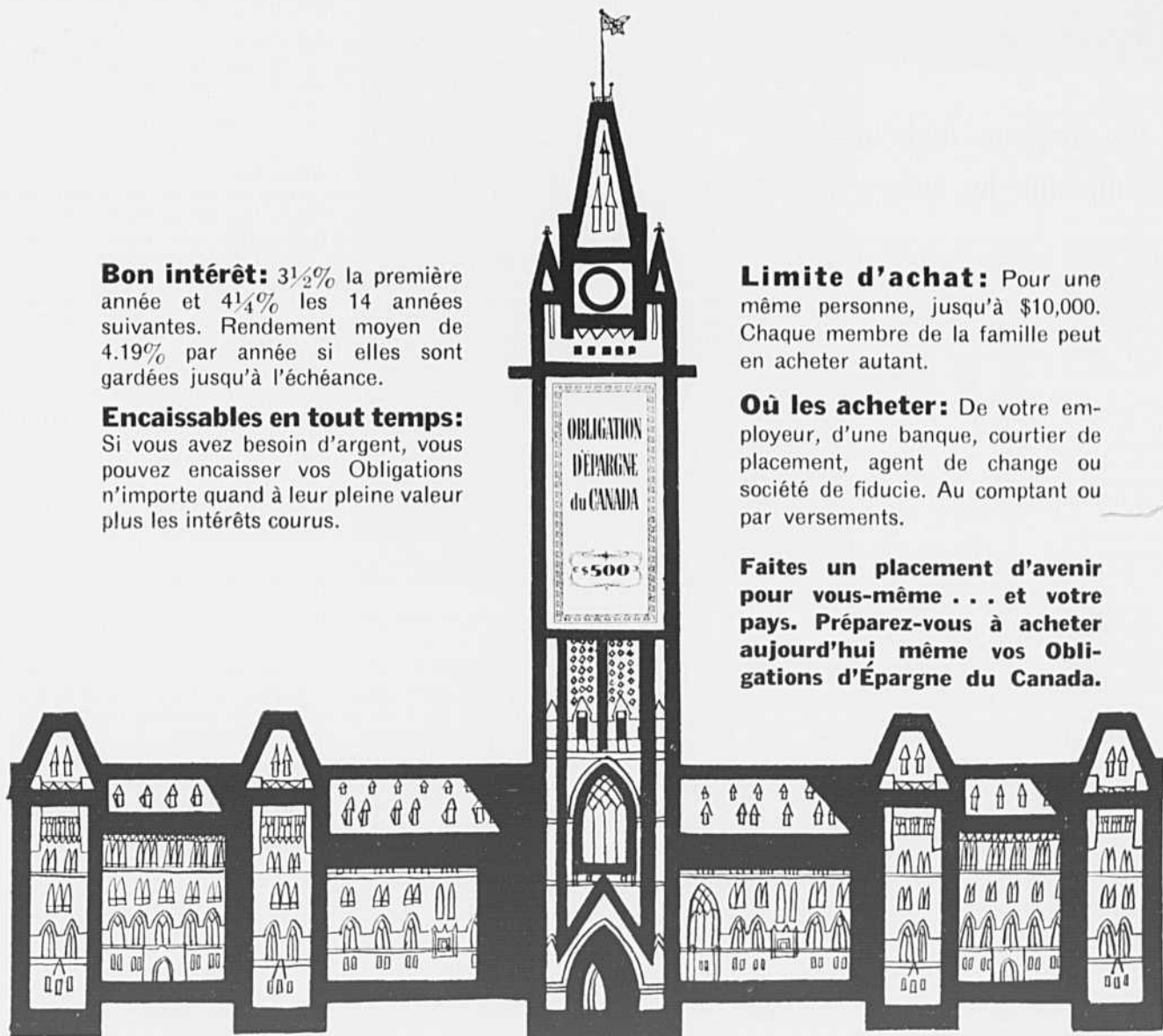
Bon intérêt: 3½% la première année et 4¼% les 14 années suivantes. Rendement moyen de 4.19% par année si elles sont gardées jusqu'à l'échéance.

Encaissables en tout temps: Si vous avez besoin d'argent, vous pouvez encaisser vos Obligations n'importe quand à leur pleine valeur plus les intérêts courus.

Limite d'achat: Pour une même personne, jusqu'à \$10,000. Chaque membre de la famille peut en acheter autant.

Où les acheter: De votre employeur, d'une banque, courtier de placement, agent de change ou société de fiducie. Au comptant ou par versements.

Faites un placement d'avenir pour vous-même . . . et votre pays. Préparez-vous à acheter aujourd'hui même vos Obligations d'Épargne du Canada.





Pourquoi les médecins diabétiques vivent-ils plus longtemps que les autres diabétiques?

Les expériences personnelles vécues par des médecins souffrant du diabète, pourront être d'un immense réconfort aux personnes manifestant des signes de cette maladie. Ces médecins ont prouvé que suivant à la lettre le traitement prescrit, ils pouvaient vivre presque aussi longtemps et aussi activement que s'ils étaient en bonne santé.

Si le diabète, dans sa forme bénigne, est dépisté dès le début, on peut réussir bien souvent à le maîtriser, par le régime seul, ou bien, par le régime et l'exercice. Dans certains cas, le traitement doit comprendre à la fois, l'administration d'insuline, le régime et l'exercice.

De nouveaux médicaments, à prendre par la bouche, apportent apparemment du soulagement à certains cas particuliers, surtout lorsqu'il s'agit de personnes atteintes d'un diabète bénin s'étant manifesté après l'âge de 40 ans. L'emploi de ces médicaments demande une surveillance médicale très sévère et leur rôle exact dans le traitement du diabète n'a pas encore été établi définitivement.

Personne, quel que soit l'âge, n'est immunisée contre le diabète; mais l'on est davantage susceptible si l'on fait de l'em-

bonpoint; si cette maladie est survenue dans la famille; si l'on est entre 40 et 65 ans.

De nos jours, quelque cent mille Canadiens sont diabétiques et se font soigner en conséquence. Par ailleurs, un nombre égal de nos gens, bien qu'étant diabétiques, ne savent pas qu'ils souffrent de la maladie. C'est que le diabète, à ses débuts, ne présente aucun symptôme remarquable et cela persiste même tant qu'il n'a pas atteint, souvent, un stade assez avancé.

Tout le monde devrait subir des examens de santé périodiques, y compris les tests ordinaires de diabète. On ne devrait pas retarder une visite chez le médecin dès que l'on constate l'existence de l'un ou de l'autre des symptômes suivants: amaigrissement malgré une faim dévorante continue; fatigue augmentée au cours d'activités normales; soif intense et miction fréquente.

Advenant qu'il y ait diabète, le malade, s'il se conforme aux ordres du médecin, vivra plus longtemps en bonne santé. Les médecins savent cela, et c'est pourquoi ceux d'entre eux qui sont diabétiques vivent plus longtemps que d'autres diabétiques.

COPYRIGHT CANADA, 1958 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada,
(Dept. H.W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 108-B intitulée "Le Diabète."

Nom

Rue

Ville Prov.



Un vétéran qui a bien mérité une pension

« Je l'ai rencontrée en 1916, pendant la guerre, sur le front du Piave. Elle avait alors deux ans. Elle ne m'a plus quitté depuis, remplissant consciencieusement son devoir de fonctionnaire-adjoint. Elle a maintenant quarante-quatre ans; elle est fatiguée; elle aurait bien besoin de prendre sa retraite. Moi, je suis trop pauvre pour la conserver sans la faire travailler. Je pense que le Ministère de la Défense Nationale pourrait lui servir une pension, étant donné ses états de service... »

M. Giuseppe Guattarini, soixante-douze ans, demeurant à Olmeneta, petit village de la province de Crémone (Italie), relut attentivement la lettre qu'il venait de rédiger, colla avec soin l'enveloppe et s'en fut la glisser dans la fente de la boîte aux lettres.

Gina, malgré son prénom, n'est pas une étoile de cinéma: c'est une mule, une vieille mule toute maigre et essoufflée.

Pendant la guerre de 1914-18, elle était tout près du front, transportant à destination des premières lignes ravitaillement et munitions. Giuseppe Guattarini, jeune alors et mobilisé, était muletier du train et, comme tel, chargé de soigner et de conduire Gina.

Tous deux en réchappèrent. Après la victoire, Giuseppe démobilisé put acheter Gina et l'emmena dans son village. Là, l'une portant l'autre, ils devinrent « messagers », c'est-à-dire que, moyennant une petite rétribution, ils firent la navette entre le village et la ville voisine pour « faire les commissions », dont on les chargeait, portant les lettres, les journaux, les paquets.

« Moi, je peux encore me débrouiller » — dit Giuseppe — mais Gina, la pauvre, est de plus en plus raide, de plus en plus lasse. Dame, à quarante-quatre ans, une mule c'est bien vieux. J'espère que le Ministre ne sera pas ingrat. Après tout, Gina a fait la guerre de 1916 à 1918. Elle a couru les mêmes dangers que nous. C'est, elle aussi, un ancien combattant!... »

Et dans son village, un petit vieux attend avec confiance la réponse du Ministre, qui — il en est certain — l'aidera à faire couler d'heureux jours — les derniers — à la mule Gina.

"Grand-mère Marina", soixante-douze ans... l'écolière la plus zélée d'Italie

Lorsque les écolières du cours élémentaire de Casetta, près de Florence, pénétrèrent dans leur classe, elles eurent une surprise de taille: sur un banc, au premier rang, était assise « grand-mère Marina ».

« Grand-mère Marina » est une petite vieille, passablement ridée et ratatinée (elle en a bien le droit puisqu'elle a soixante-douze ans), toujours souriante, toujours prête à rendre un service, adorée de toute la population du village.

Un jour, elle s'en vint trouver Mlle Giuseppina Mencioni, la nouvelle institutrice et, après bien des réticences, finit par exposer à la jeune fille qu'elle aimerait bien pouvoir lire, son livre de prière notamment, que le curé de Casetta lui avait donné lorsqu'il la maria cinquante ans plus tôt. Mais voilà... elle ne savait pas lire...

Comme il n'existe pas d'âge limite pour être admis dans les écoles italiennes, « Grand-mère Marina » a été inscrite au cours élémentaire. Elle songe à réapprendre la marelle et « chat perché » pour occuper les récréations.

Le matou à la tête de fer

Mr Howell Stephens rentrait dernièrement chez lui, dans une petite ville du Texas. Il était à peine dix heures du soir et Mr Howell Stephens avait à peine bu deux ou trois whiskies, c'est-à-dire que sa lucidité était intacte — à ce qu'il assure, du moins. Comme il traversait le petit jardin qui s'étend devant sa porte, une masse noire se précipita sur lui et faillit le faire tomber. La masse était un animal d'espèce inconnue (du moins de Mr Howell Stephens), pourvu de griffes acérées, mais pourvu aussi d'une tête dure comme du fer, et de forme cylindrique — comme put en juger Mr Howell Stephens en tentant de se protéger avec ses mains contre les assauts de la bête.

Mr Howell Stephens poussa un hurlement, deux hurlements, dix hurlements, si bien qu'une patrouille de police accourut, pistolet au poing.

« At... tention! bafouilla Mr Howell Stephens — C't'un Martien qu'a débarqué! »

Un flic courageux réussit à saisir le « Martien » par la peau du dos: c'était le chat de Mr Howell Stephens qui avait, pour en lécher le fond, introduit sa tête dans une boîte de conserve vide où elle s'était coincée. D'émotion, Mr Howell Stephens a dû s'offrir une dose supplémentaire de whisky.

Un livre est parfois aussi efficace qu'un casque!

« Prends-en bien soin! Il est tout neuf et j'y tiens! Alors, j'espère le revoir en bon état! »

« Je veillerai sur lui comme sur la prune de mes yeux! Sois tranquille! »

Ayant fait cette promesse solennelle, Rizo Orsingher, jeune ouvrier romain, ferma derrière lui la porte et descendit l'escalier. Il venait d'emprunter un livre à un ami.

Surprise! Et même mauvaise surprise: lorsque Rizo mit le pied dans la rue, il pleuvait. Que faire du beau livre pour que l'eau ne l'abime pas? Rizo le plaça en équilibre sur sa tête et enfonça son chapeau par dessus. Le chapeau était de bon feutre, bien imperméable; le livre ne serait pas mouillé.

Rasant les maisons, le jeune homme prit la direction de son domicile. Tout à coup, il reçut un choc, mais un choc terrible, sur le crâne. Il roula sur le trottoir luisant de pluie. Il n'eut pas à se demander longtemps ce qui lui était arrivé: à côté de lui gisait un gros marteau, manifestement tombé d'une fenêtre.

Le coin du lourd marteau avait percé le chapeau et fait dans le livre un trou qui le perçait presque de part en part.

« Si je n'avais pas eu l'idée de mettre le livre sur ma tête, je serais à l'heure actuelle avec les angelots! » — pensa Rizo. Aussi, tout heureux d'être encore sur la terre, décida-t-il d'abord de ne pas porter plainte contre le propriétaire du marteau, ensuite d'acheter à son ami un livre neuf!



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

TELEVISION — RADIO — THEATRE

Petites nouvelles et commentaires

C'est « la Chambre de Commerce » de Montréal, section féminine, qui patronnera la première représentation de *La Reine Morte* de monsieur Henry de Montherlant. Cette pièce sera donnée au Gesù, à compter du 20 novembre et groupera une distribution que j'ai déjà donnée dans une chronique précédente. La censure du Gesù a accepté la pièce sans aucune restriction tout en approuvant le deuxième spectacle qui aura lieu en février, la chose est maintenant officielle. En effet, Yvette Brind'Amour a acquis les droits du *Dialogue des Carmélites* de Georges Bernanos.

Le Théâtre-Club a également fait part de ses projets dans un article paru il y a peu de temps. *Les Trois Soeurs* de Tchekov, entre autres, devraient attirer l'attention du public.

D'autre part, la venue du Théâtre National Populaire n'est pas passée inaperçue : elle a même relégué dans l'ombre pendant un mois les activités de nos troupes locales. Celles-ci se sont d'ailleurs abstenues de publier des détails plus précis sur leurs entreprises, s'effaçant ainsi devant le plus fort et le plus grand. Ses directeurs Jean Gascon, Yvette Brind'Amour, Monique Lepage et Jacques Létourneau en ont profité pour ajouter au métier déjà acquis en ne manquant pas un seul spectacle à l'affiche du Théâtre St-Denis.

Parmi les chefs-d'oeuvre du théâtre français présentés par le T.N.P., on relève surtout *Lorenzaccio* et *Marie Tudor*. A propos de Musset, j'ai relevé un article assez curieux sur le style de sa pièce, article publié dans la série Classique Larousse : « Jamais en aucun temps, on n'a parlé comme ces personnages, même si l'on fait la part de la convention dramatique. L'orfèvre compose pour son voisin le marchand un apologue de trente lignes, cadencé comme un morceau de poésie, et les monologues défient la plus élémentaire vraisemblance. Et surtout, les styles de tous ces personnages se ressemblent en dépit des conditions sociales et des situations. On peut noter comme contre-partie l'extrême diversité, les images qui naissent les unes des autres, le mélange harmonieux de tous les genres, les hardiesses d'expression voisinant avec les plus savoureux archaïsmes et les tirades minutieusement composées. Néanmoins, l'ensemble reste contourné. Musset a parfaitement réussi ce qu'il voulait faire, mais, au moins pour le style, *Lorenzaccio* marque une révolution significative dans le drame romantique, que ses créateurs avaient voulu populaire. »

Et monsieur Hugo, on le juge ainsi : « On a longtemps dénié à Hugo toute valeur psychologique. On l'a accusé de se complaire dans la peinture d'êtres exceptionnels ou artificiels ou de se satisfaire de notions sommaires et de vues simplistes. Ces critiques ne sont guère vraies que pour son théâtre : encore faut-il sur ce point en limiter les portées. Les progrès de la psychologie moderne ont éclairé ses peintures et ont révélé sa pénétration. Sans doute, Hugo n'est pas un analyste raffiné. Il devine et il imagine plus qu'il n'observe ou n'explique. Mais l'image qu'il donne de l'homme est infiniment plus exacte qu'on ne l'a dit, et ses vues sont parfois singulièrement profondes. Un des premiers, il a mis en pleine lumière les rapports inéluctables des caractères physiques et des caractères intellectuels : incidence sur l'être intérieur de son activité extérieure, de son métier, de sa fonction ; incidence de l'activité intellectuelle

sur le comportement moral ; transpositions de sentiments ; pesée de la vie morale antérieure sur les décisions morales prises un moment donné ; psychologie particulière de l'enfant, du jeune homme. Il a posé en termes clairs et avec pathétique les vrais débats qui peuvent agiter les consciences, quand elles sont tiraillées entre des devoirs contradictoires, entre des valeurs morales et des notions intellectuelles, entre des sentiments et des obligations morales. »

D'autres nouvelles

Jani Pascal nous a quittés. Elle a pris l'avion pour l'Angleterre et reviendra dans deux ans. Je l'ai rencontrée quelques jours avant son départ. Faut-il dire qu'elle ne cachait pas sa joie et aussi son inquiétude... « J'ai plus le trac », me disait-elle. « que pour un télé-théâtre. Vais-je m'ennuyer?... Vais-je me sentir perdue dans un monde qui me semble si éloigné du nôtre ? Heureusement, j'ai mon mari... mais je me sépare quand même de ma famille, de mes habitudes, de mon travail. Ce der-



YVES THERIAULT

nier point surtout... Plus de télévision, plus de radio ! Heureusement que là-bas j'ai bon espoir qu'on m'emploiera dans des émissions destinées au Service International. » Nul doute sur ce point. Elle se taillera outre-Atlantique une petite carrière et nous reviendra plus aguerrie que jamais... Bonne chance à une de nos plus sympathiques camarades !

Le premier très grand télé-théâtre de la saison est distribué. *L'Histoire de Chopin*, réalisée par monsieur Florent Forget, mettra en vedette Jean-Claude Deret dans le rôle du personnage principal. Yvette Brind'Amour sera *Georges Sand*, Denise Dubreuil la fiancée du grand musicien, sans compter un nombre incalculable d'autres comédiens... Cette émission aura lieu le 7 décembre.

A la salle St-Stanislas, au mois d'octobre, Ra-

A la salle St-Stanislas, au mois d'octobre, Raymond Royer présentera *Britannicus* de Jean Racine avec Roger Garceau dans le rôle de *Néron*. Julien Bessette sera le héros, Madeleine Sicotte jouera *Agrippine*.

▲
Elève de madame Tania Fédor et de monsieur Pierre Valcour, Pierrette Sieb est une débutante qui ne devrait pas tarder à s'imposer à la radio et à la télévision. Intelligente, cultivée, possédant un physique remarquable, une bonne diction, elle est la jeune première dramatique qu'on attend depuis longtemps. Nous ne manquons pas d'ingénues perverses (ou non), mais les interprètes de vingt-cinq ans possédant une solide formation de « tragédiennes » se font rares. Elle sera la principale interprète des *Démoniaques* présentés par « La Compagnie des Sept » au prochain Festival d'Art Dramatique. La direction de cette entreprise a été confiée à madame Diaconesco, vedette de « Le Conservatoire de Roumanie » si célèbre en Europe centrale. Il faut s'incliner devant le travail accompli par cette compagnie d'amateurs dont les activités se poursuivent depuis plusieurs années. La saison dernière, monsieur Béraud, critique officiel à la *Presse*, leur avait consacré un long article tout en soulignant leur talent et surtout leur très belle conscience professionnelle.

▲
Marianne Duval et Georges Carrère se sont enfin remis d'un mariage dont les manifestations extérieures ont rejoint le délire... Il faut entendre les comédiens en parler ! Tous ont été littéralement estomaqués par l'enthousiasme dont ont fait preuve les Trifluviens.

▲
Suzanne Lauriot, la femme du journaliste Jean Vincent, a été victime d'un déplorable accident alors qu'elle conduisait sa voiture en compagnie de Nathalie Naubert et de Gérald Tassé, le fiancé de cette dernière. Elle est à l'hôpital souffrant de contusions internes. Les médecins ne se sont pas encore prononcés sur son état.

▲
René Lévesque a quitté Montréal le 20 septembre dernier à destination de Paris. Il pourra ainsi nous donner un compte-rendu exact des élections françaises. De plus, il séjournera quelques jours en Afrique... Les futures émissions de « Point-de-Mire » seront du plus vif intérêt.

▲
Vonny, elle aussi, part pour la France. Elle nous quitte pour deux ans. Dieu seul sait si elle reviendra... car il est fort possible qu'elle se sente réenchantée par les charmes de la capitale française.

▲
Je remercie tous les lecteurs du *Samedi* qui m'ont écrit au sujet d'un nouveau jeu que je leur avais proposé : celui des ressemblances. La lettre d'un ambulancier m'a particulièrement touchée. Je remarque cependant que plusieurs ont protesté sur le rapprochement que j'ai fait de Nicole Germain avec Claudette Colbert. Ils admettront que si elles ne se ressemblent pas trait pour trait, il existe dans leur allure générale des points qui peuvent tout de même se comparer. Ne seraient-ce que la diction et le bon goût.

▲
Jean Coutu n'a pas de projets bien définis pour l'automne. Ses nombreux problèmes de commande n'ont pas été réglés. Cependant, il est proba-

[Lire la suite page 35]

Coeur à tout

par JACQUELINE

On envoie ses questions à :

JACQUELINE, Magazine "Le Samedi",
975, rue de Bullion, Montréal, Qué.

♥ C'est une lettre d'une pauvre fille-mère que je vous écris. A l'âge de 13 ans j'ai eu un enfant et mes parents ont été bien bons en l'acceptant et ils l'adorent comme s'il était à eux, (je suis enfant unique). Le père de mon enfant en apprenant que j'étais enceinte m'a abandonnée ; il était âgé de 18 ans. Depuis l'âge de onze ans je sors avec les garçons et on me dit très attirante. Si j'ai été traîneuse de rues c'est à cause de mes parents qui ne se sont jamais occupés de moi et qui étaient toujours sortis. Je n'ai été privée de rien et j'ai toujours eu ce que je voulais. Depuis que maman a reconnu sa grave erreur, elle ne s'occupe que de moi ; mais c'est trop tard. L'autre jour j'ai retrouvé le père de mon enfant dans l'autobus. Il est venu me parler, m'a demandé pardon pour tout ce qu'il m'avait fait et le soir même il venait demander à mes parents s'ils voulaient bien que l'on se marie. Maman a dit d'attendre deux ans car je suis encore jeune ; j'ai quatorze ans. Tous les soirs il vient me voir et nous veillons avec notre enfant. Je suis maintenant la plus heureuse ; je crois que c'était le temps car j'ai tellement souffert ! Mon ami m'a dit qu'il m'avait abandonnée pour aller gagner de l'argent. Ah ! Jacqueline, que le Bon Dieu a été bon pour moi et grâce à lui je pourrai refaire ma vie. J'espère que vous publierez ma lettre, vous ne pouvez pas savoir comme j'y tiens afin de donner une leçon aux jeunes fille. Merci.

F. R.

R. — Ce n'est pas tous les jours qu'une pareille aventure se termine comme un conte de fée et je me rends de bonne grâce à votre demande de publier votre lettre. Mais à mon avis c'est davantage une leçon pour les mères volages qui permettent à leurs fillettes de sortir avec les garçons dès la onzième année. Avant seize ans je ne comprends pas qu'une telle liberté soit accordée, et encore à cet âge les sorties « en groupe » sont préférables. C'est aujourd'hui, une fois le fait accompli, que votre maman juge bon de vous faire attendre deux ans alors qu'il y a trois ans elle vous laissait trainer les rues ! Comme vous le dites si justement, c'est un peu tard. Il est vrai que vous êtes bien jeune, tous les deux d'ailleurs, mais la présence de ce bébé exige presque vous vous vous épousiez bientôt. Si l'enfant était adopté par vos parents, un délai de deux ans serait plus logique. D'autre part vous avouez aimer ce jeune homme en dépit de tout, et tout semble indiquer qu'il vous aime. Evidemment on est en droit de se demander si vous savez ce que c'est l'Amour à votre âge ? J'hésite, chère enfant, car c'est un problème si délicat que le vôtre. Priez, priez beaucoup et racontez tout à votre pasteur. Il saura vous guider et fiez-vous à son bon jugement.

♥ Est-ce que je pourrais savoir si avec un "French Kiss" une fille peut devenir enceinte ? Est-ce que je suis normale, j'ai quinze ans, poids 105 livres, etc.

"Petite curieuse".

R. — Je m'arrête à votre question car j'y devine une certaine angoisse et une malsaine préoccupation. A quinze ans une fillette devrait savoir que les bébés ne sont pas le résultat d'un « French Kiss ». Les parents sont gravement coupables qui négligent d'informer leurs enfants soit par insouciance, soit par fausse pudeur. Cette petite est peut-être très malheureuse, si de fait elle se croit enceinte ; et je n'exagère rien car plus d'une jeune fille m'ont fait part d'une angoisse semblable. Il est normal qu'une adolescente soit curieuse et pose des questions et fort naturel qu'elle les pose à ses parents. A eux de satisfaire la curiosité de l'enfant afin de prévenir que cela devienne une préoccupation malsaine. Chère petite curieuse, je vous invite donc à vous confier à votre maman et si malheureusement

vous ne recevez pas de réponse satisfaisante, peut-être y a-t-il une tante ou cousine plus âgée qui vous rendra ce service. Si, hélas, il n'y a vraiment personne, alors faites confiance à votre maîtresse d'école qui pourra sûrement vous passer un livre qui vous éclairera sur le sujet sans vous en dire plus long qu'il ne faut. Autre conseil, à quinze ans on n'échange pas de tels baisers avec des jeunes garçons, car cela peut conduire à d'autres familiarités beaucoup plus graves et alors si vous me posez la même question, il se pourrait que la réponse ne soit pas la même. Votre poids, mensurations sont bien proportionnés. Bonne chance et revenez-moi.

♥ J'ai vingt ans et voilà qu'en février dernier, après avoir supporté quatre gripes assez fortes, l'épilepsie décide de troubler ma vie pourtant assez remuée comme ça, etc., etc. Je n'ai pas un physique trop repoussant, je dirais même plai-



sant. Mais ma franchise m'empêche de garder le silence sur mon état de santé. Cette maladie peut-elle se guérir oui ou non ? Les personnes qui m'entourent, médecins comme parents sont divisés en deux camps, etc., etc. Je n'ai pas peur de la vérité. Merci à l'avance.

Mimi.

R. — La médecine moderne a tellement accompli dans le traitement de cette maladie qu'il est très difficile à une profane comme moi de se prononcer d'une façon catégorique. Je sais que nombre de personnes qui en souffrent mènent une vie tout à fait normale ; se marient et ont des enfants parce que cette maladie est chez elles bien contrôlée. Alors pourquoi ne pas faire confiance à vos médecins et suivre à la lettre leurs sages directives ? Qu'entendez-vous par franchise ? Il n'est nullement nécessaire que vous racontiez à tous et chacun ce dont vous souffrez. Au contraire un peu de discrétion est fortement à recommander car vous n'ignorez pas que la plupart des gens sont peu renseignés en question de médecine. Son état de santé est une chose fort personnelle qui ne doit pas être discutée aux quatre vents. Bonne chance.

♥ Pourriez-vous me dire où je pourrais me procurer des cigarettes anglaises, françaises et russes ? J'habite la banlieue de Montréal. Est-ce vrai que ces cigarettes ne sont pas exportées au Canada ? c'est un pari que j'ai fait, etc., etc

"Prise de bec".

R. — La prochaine fois que vous serez en ville, je sais qu'il vous sera relativement facile de vous procurer des cigarettes soit anglaises ou françaises chez un bon marchand de tabac. Certaines charcuteries françaises vendent les gauloises, par exemple. J'ignore si les russes sont exportées. En somme vous gagnez votre pari par le compte de 2 à 3.

♥ Je suis veuve et seule, pouvez-vous me dire où je dois m'adresser pour recevoir la pension des veuves ?

"Une délaissée".

R. — Il y a certains cas où une veuve reçoit une pension comme la veuve d'un vétérinaire par exemple, mais il n'existe pas de pension pour veuves relevant du gouvernement. Maintenant vous ne mentionnez pas votre âge, peut-être pouvez-vous réclamer une pension de vieillesse ? A votre place je m'informerai au bureau social de votre localité, car il se pourrait fort bien que vous soyez éligible à une allocation quelconque. Bonne chance.

♥ Je vous écris pour demander si les chocolats sont un présent pour la fête des pères et je voudrais savoir aussi où pourrais-je m'adresser pour entrer dans les cow-girls le plus près de Sherbrooke ?

R. — Vous avez omis le pseudonyme et j'espère donc que vous aurez la curiosité de lire ce courrier. Les chocolats s'offrent très bien en toute occasion. Vous devriez savoir que les fermes à élevage, ou « ranches » se trouvent dans l'ouest du pays et je serais fort étonnée qu'il en eût un près de Sherbrooke.

A "Coeur amoureux" :

Si ce jeune homme n'est pas revenu depuis que j'ai reçu votre lettre c'est qu'il veut réellement rompre avec vous. D'ailleurs cette querelle n'est qu'enfantillage à votre âge et il n'y a vraiment pas de quoi à vous faire pleurer ! Séchez vos yeux ma belle et regardez autour de vous car il y a sûrement un autre jeune homme plus sérieux et qui vous plaira davantage.

A Mlle B. de St-Jovite :

Vous auriez dû ajouter un pseudonyme. Je ne sais pourquoi vous dites ces choses si peu flatteuses à votre égard car je vous trouve jolie et vraiment 5 pi. 7 po. ce n'est pas démesurément grand de nos jours. Ce jeune homme sait qu'il vous plaît et c'est là le malheur. Un peu d'indépendance chez vous aiderait beaucoup. Soyez donc plus réservée avec lui et acceptez de sortir avec d'autres. Une conquête trop facile n'intéresse que pour un temps et le mystère a infailliblement plus d'attrait.

A "Une qui aime et oublie vite" :

Je ne vous trouve ni fière, ni égoïste. Volage ? un tout petit peu et encore, vous êtes si jeune. Cependant je vous conseillerais de sortir en groupe, justement parce que vous n'avez que quinze ans et que cela vous permettrait de connaître plusieurs garçons à la fois. De cette façon lorsque vous en choisirez un, cela sera plus sûr et pour de bon.

A "Suzi" :

Votre médecin a raison et en somme c'est une question de volonté. Et c'est si laid de se ron-

[Lire la suite page 35]

Artisans de la TV

Jeanne Quémart vous dit comment on devient réalisatrice

par ODETTE OLIGNY

PLUS encore que les anciens, les nouveaux métiers, qui demandent un certain tact (et un tact certain), une véritable technique et surtout cette belle qualité « du savoir ce qu'on veut », font appel aux femmes. Telles la radio et la télévision.

Depuis quelques semaines, nous voyons, au générique de plusieurs programmes de TV Réalisation Jeanne Quémart. Il m'a semblé d'autant plus intéressant d'aller l'interviewer que nous nous connaissons depuis déjà assez longtemps. Nous avons fait nos premières armes à peu près en même temps, au Poste CKAC...

Et que de souvenirs de cette époque héroïque... Mais n'anticipons pas.

Si Jeanne Quémart est née au Canada, elle n'en est pas moins fille de Français, sinon de France, du moins de Saint-Pierre et Miquelon. Sa famille est d'origine bretonne, exactement de Granville, pas très loin du Mont-Saint-Michel.

C'est chez les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie qu'elle fit ses études et lorsqu'elle sortit du couvent, et qu'elle décida d'entreprendre une carrière, elle se rendit bien compte que le bilinguisme était indispensable : aussi prit-elle des cours du soir, non seulement d'anglais mais de sténo-dactylo. En un mot, elle fit son cours commercial.

Et voici que commence son destin. Son premier emploi fut dans la maison de finances Forget & Forget, où elle entra comme téléphoniste. Or, une surveillante du Bell Telephone ayant remarqué son joli timbre de voix et sa diction parfaite l'appela un beau jour et lui demanda si elle consentirait à mettre l'une et l'autre qualité au service de la publicité. Jeanne Quémart accepta et très peu de temps passa avant que le poste CKAC n'entrât en contact avec elle.

Il s'agissait de trouver une jeune fille capable de devenir, pour présenter le programme des produits sucrés, Betty Bee Hive.

Deux autres personnes avaient été pressenties. On passa une audition et Jeanne Quémart remporta la palme haut la main. C'est ainsi qu'elle devint (et pendant plusieurs années) Betty Bee Hive.

Tellement, elle le devint, qu'il m'arrive encore de l'appeler Betty, ce qui ne lui déplaît pas, attendu que c'est le rappel d'un passé intéressant.

Le programme de Betty Bee Hive dura huit ans, 52 semaines par an, six jours par semaine, avec quinze jours de vacances.

Et le travail de Betty Bee Hive ne se borna bientôt plus à la seule apparition quotidienne devant les micros de CKAC. L'agence de publicité McConnell & Eastman, qui avait le contrat pour les produits du maïs, lui donna un bureau où elle fit également la traduction des annonces et des textes de toutes sortes. Elle était ce qu'on appelle en bon français « Account Executor »... Je ne saurais vous dire à quoi ça correspond en anglais.

Et puis voilà la guerre... A cause de toutes sortes de raisons, Betty Bee Hive ne donna plus son programme que trois fois par semaine. Alors, Jeanne Quémart entra chez l'impresario Nicolas Koudriatzeff, directeur de *Canadian Concerts and Artists*, chacun de ses patrons étant parfaitement d'accord pour lui permettre de mener de front deux genres de travaux tellement différents. Il

et surtout, elle pourrait conter une anecdote, mais ce serait un peu long.

Yehudi Menuhin, Malczinsky, Isaac Stern, Louis Jouvet, Maurice Chevalier, Georges Guétary, Luis Mariano, José Torrès, Tino Rossi, et qui et qui ?

Cela lui permit de se rendre compte que les plus grands artistes sont aussi parfois, et tout simplement, des hommes, avec toutes leurs qualités et, hélas, avec tous leurs défauts. Il en était de charmants, tout simples, pas m'as-tu vu pour un sou. Il en était aussi qui ne perdaient jamais de vue leur étiquette de grande vedette et l'astiquaient tous les matins pour mieux la faire briller. Personne n'est parfait et ce fut pour Jeanne Quémart une belle occasion d'étudier la psychologie de l'être humain.

Elle a gardé entre autres un souvenir merveilleux des Ballets

té des artistes pour se consacrer à ce travail intéressant. Le programme s'appelait *De la musique et de l'argent*. Il s'agissait de faire tourner un disque, et de demander à l'auditoire d'en donner le titre. On appelait par radio-téléphone une personne et on parlait avec elle, la conversation étant entendue dans toutes les maisons. Le courrier, qui est une preuve de la popularité d'un programme de radio, était très volumineux. Plusieurs milliers de lettres par semaine.

Et bientôt, ce programme était suivi d'un autre, commandité cette fois par le grand magasin Simpson qui, lui aussi, distribuait moyennant certaines conditions des cadeaux dont le montant pouvait, étant cumulatif, dépasser les mille dollars. Le travail était assez considérable toutefois pour qu'on ait permis à Jeanne Quémart de le partager



n'y avait en effet aucune compétition, aucune rivalité entre les produits du maïs et la publicité d'un impresario. C'est seulement Jeanne Quémart qui devait se multiplier pour mener à bien sa double besogne.

Car elle était, chez M. de Koudriatzeff, assistante-publiciste, le bras droit de Bernard Eudes. Et ce fut pour la jeune fille une période dont elle garde le plus charmant souvenir. Elle connut la plupart des grands artistes amenés à Montréal par son pa-

trou et surtout, elle pourrait conter une anecdote, mais ce serait un peu long.

de l'Opéra de Paris et de leur étoile, Yvette Chauviré. Son travail, chez M. de Koudriatzeff consistait en contrôle de la publicité, payée et gratuite, des critiques, bref, du contact avec les journaux, c'est-à-dire avec les journalistes.

Mais tout au fond du coeur, c'est toujours la radio qui plaisait le plus à Jeanne Quémart et lorsque CKAC lui offrit un nouveau programme d'une demi-heure quotidienne pour la Cie Palmolive, elle quitta la publici-

avec Mario Verdon et avec Bruno Cyr.

Je vous ai dit, au tout début de cet article, qu'une des qualités principales qu'on demande à une réalisatrice de télévision, c'est de savoir ce qu'elle veut. Tous ceux qui connaissent Jeanne Quémart savent qu'elle est, par excellence, une personne calme. Jamais un mot plus haut que l'autre. Toujours un beau sourire d'accueil, ce qui n'empêche pas cette jeune fille d'avoir sur elle-même et sur

[Lire la suite page 35]



"Be Bop" est une chaude tenue d'intérieur en jersey de laine naturelle imprimé de fleurs rouges. Une ceinture de satin rouge marque la taille. Création Virginie.



"Guermanten" est une robe d'après-midi noire en crêpe-cuir de soie. Un chapeau de plumes blanches l'accompagne. Modèle de la collection 58-59 de Lanvin-Castillo.



"Cortina" est un après-ski de plein hiver. C'est une combinaison de lainage fond blanc impression bleu et brodé or. Une cape de tulle bleu protège les épaules. C'est signé Pierre Cardin.

► La première maison de repos pour... fermières allemandes a été inaugurée près de Nuremberg. Les demandes d'admission sont si nombreuses que l'établissement est déjà trop petit. Une cinquantaine de fermières, âgées ou jeunes, y sont admises au repos total, pendant 8 ou 15 jours. D'après la doctresse-directrice, la plupart arrivent « complètement à bout ». Il ne s'agit pas de les reposer complètement en une ou deux semaines, mais de leur indiquer l'art de se détendre chez elles. On leur apprend également la cuisine « moderne » et plus variée et notamment à les déshabituer de l'éternel plat de « cochon ». 90% des paysannes allemandes souffrent de fatigue générale chronique et d'une mauvaise circulation sanguine. Toutes semblent vieillies avant l'âge, car elles travaillent en moyenne 15 heures par jour. Quant aux paysans, les examens médicaux ont révélé que 55% des agriculteurs bien portants souffraient d'infirmités, du cœur ou d'artériosclérose, consécutivement aux durs travaux ininterrompus depuis l'adolescence.

► Une grande marque commerciale allemande a fait sa « petite » enquête, pour perfectionner ses méthodes de ventes. Elle a demandé à 850 personnes, représentatives de toutes les couches de la population, si elles préféreraient l'image d'une jeune femme, du type « vamp » et légèrement vêtue, à l'image d'un petit enfant ou à celle d'un chien, sur les emballages de ses articles ou ses affiches publicitaires. La réponse a prouvé que la « vamp », c'est-à-dire la publicité à sex-appeal, n'est pas prisée du public allemand. 52% des personnes interrogées ont donné leur préférence à l'enfant, fillette ou garçonnet, 36% au chien-caniche et 12% seulement à la jolie fille. Et il paraît qu'aux Etats-Unis également, les bébés joufflus, aux joues roses et aux yeux brillants sont de bien meilleurs agents publicitaires que les vedettes telles que Jayne Mansfield.

► Le ministre de l'instruction du pays qui se targue d'être l'un des plus démocratiques du monde, la Suède, vient d'interdire le port du populaire béret basque aux instituteurs et aux professeurs. Le ministre a trouvé que ce couvre-chef manque de dignité pour des éducateurs.

► Le service médical allemand vient de déclarer que la coiffure « à queue de cheval, et les cheveux aplatis et tirés en arrière » provoque des inflammations à la base des cheveux, autour du front et des tempes. Ces inflammations réduisent la poussée des cheveux et, si la jeune fille maintient cette coiffure pendant longtemps, elle « le regrettera certainement plus tard ».

► Un Comité de Fêtes romain avait organisé un concours de la « Parfaite Cendrillon », la gagnante étant celle qui avait les plus petits pieds pouvant chausser les pantoufles de vair garnies de véritables diamants. Ce fut une jeune vendeuse de 19 ans qui fut élue. Pendant 12 heures, elle fut la Reine du quartier et elle dansa avec plusieurs princes, ducs et comtes authentiques. Lorsqu'elle fut reconduite chez elle, peu avant minuit, par les organisateurs du Gala Cendrillon, elle reçut... deux gifles de son fiancé jaloux.

► Les grands magasins allemands ont commencé la vente de... pyjamas pour chiens, en nylon et autres tissus synthétiques. Et il y a aussi des shorts pour les gentils « oua-oua ». Selon un journal de Cologne, ces vêtements de chiens sont ravissants et d'un effet à... hurler ».

► A Bamberg, une mère de 4 petits enfants n'avait pu régler la note d'électricité, et la compagnie venait de couper le courant et de plomber le compteur. La maman prit alors ses 4 gosses, âgés de 1 à 6 ans, les amena à la salle réservée au public au siège de la compagnie et les y abandonna : « Je vous les laisse, je me mets en route pour trouver l'argent pour payer votre facture. Je reviendrai demain, après-demain ou plus tard, dès que j'aurai la somme ». Le soir même, les enfants étaient ramenés à leur maman et le courant électrique rétabli.

► Une fillette de 11 ans, Kathleen Spong, de Southend, Angleterre, avait eu la cornée entièrement et l'iris partiellement écrasés à la suite d'un coup, et elle risquait de rester borgne et défigurée. Un jeune chirurgien, le Dr Peter Choyce, l'opéra et remplaça les membranes détruites par une lentille en matière plastique fabriquée selon ses indications par des opticiens de Londres. Après trois interventions, Kathleen jouit à nouveau — et se réjouit — d'une vue à peu près normale. Le Dr Choyce a déjà rendu la vue à 36 personnes, enfants et adultes, ayant eu un oeil gravement blessé et devenus borgnes.

► Un quotidien parisien avait publié récemment cette petite annonce « Nus, belles photos à bas prix ». L'annonceur reçut, paraît-il, de très nombreuses demandes et autant de mandats de 300 francs. Les amateurs reçurent ensuite un choix de vues d'un pittoresque village du département de la Loire, appelé NUS.

► Une constatation faite par les coiffeurs pour hommes allemands : les jeunes filles qui ont fait leur apprentissage (lavage, coupe, barbe, etc.) dans un salon pour hommes acceptent de plus en plus une place comme coiffeuse dans un salon pour dames. Pour recevoir le diplôme de « coiffeuse professionnelle qualifiée », les jeunes filles doivent faire également un stage chez les coiffeurs, depuis deux ans, et les coiffeuses commencent à regretter cette initiative qui les prive de recrues. Celles-ci déclarent que « les clients masculins sont bien plus gentils et plus généreux ».

► Mlle Lily Biardot, une jeune cavalière française, avait quitté Paris à cheval le 12 Mai pour se rendre à Istanbul, par étapes journalières de 25 milles. Elle ne connut qu'une seule difficulté : l'interdiction, par les autorités bulgares, de traverser ce pays à cheval...

PÊLE-MÊLE

► Un fiancé de Liège est arrivé en pyjama et avec un gros retard au bureau de l'état-civil où l'attendait la fiancée inquiète, habillée de blanc. Il s'excusa en disant que les enfants qu'il avait eus d'un premier mariage étaient opposés à son remariage et ils avaient caché tous ses vêtements. La fiancée essuya ses larmes et retourna chez elle avec ses parents. Le mariage n'a pas eu lieu.

► Une femme américaine voulait se suicider, et elle se coucha sur la voie du chemin de fer d'une ligne de montagne, dans l'Etat du Wisconsin. Mais à la suite de violents orages, la voie était encombrée de nombreux obstacles : troncs d'arbres, boues, objets divers que le torrent y avait déposé. Et le mécanicien avait placé devant la locomotive une charrue à neige qui souleva la désespérée un peu brutalement, mais sans la blesser. Elle décida aussitôt de continuer à vivre.

► A Brooklyn (New-York) un épicier voyait un bébé s'accrocher au rebord d'une fenêtre de l'immeuble situé en face de sa boutique ; il traversa la rue en courant, le bébé lâcha prise et tomba, dans les bras tendus de l'homme. Le bébé n'a pas eu une égratignure, mais son sauveur — 54 ans — a eu une commotion...

► A Los Angeles, une « petite vieille » paraissant avoir au moins 80 ans enlaca nerveusement un passant, et lui crie : « Vous êtes l'image de mon fils disparu depuis des années. » Puis, elle disparut en s'excusant de l'erreur qu'elle avait commise. Plus tard, le passant

producteurs de pétrole — des haut-parleurs font retentir des voix humaines à intervalles réguliers, pour que les précieuses bêtes ne s'ennuient pas pendant l'absence de leurs maîtres...

► L'actrice Jo Ann Scherer a demandé le divorce, pour la raison suivante qu'elle a exposée au juge : « Mon mari est entré dans une véritable rage et il a quitté le domicile conjugal pour n'y plus revenir après que je lui eus dit : « Il me semble que tu étudies plutôt dans les bars que pour le barreau ».

► Dans l'Etat de Nebraska, centre d'élevage de bovins, de nombreux restaurants servent depuis quelque temps leur fameux steak grillés aux initiales du client...

► Pendant deux ans, l'actrice Agnès Moorehead recevait en moyenne trois coups de téléphone de son mari lui demandant de divorcer, et d'autres appels de femmes qui la mettaient en demeure de « libérer » son mari. Et Agnès a enfin donné son accord à la séparation définitive de l'acteur Robert Giat, qui a 36 ans.

► Un industriel de Détroit a remis à tous ses employés et ouvriers une gratification de 5 dollars, « à dépenser immédiatement pour rendre la confiance aux commerçants découragés par la récession ». Le personnel a dû promettre que les 5 dollars seront dépensés dans le délai d'une semaine pour l'achat d'un objet dont ils n'ont pas absolument besoin...

► Un facteur du New-Jersey demande 25,000 dollars de dommages-intérêts à un couple de rentiers parce qu'il aurait été empoisonné par le lierre épais qui recouvre le jardin et les murs de leur villa.

► 1 personne seulement sur 4 peut cligner également bien des deux yeux, a constaté le Dr en psychiatrie P. R. Sutton, de Londres. Pour en être sûr, il avait patiemment observé plus de 800 personnes, pendant de longs mois. Il a constaté également qu'une personne sur 10 est incapable du moindre clignement, de quelque oeil que ce soit. La plupart des humains ne savent cligner que d'un seul oeil, qui est généralement le gauche. Les hommes ne clignent pas mieux que vous, Mesdames, alors que le contraire est généralement admis. Les conclusions du Dr Sutton sont dignes de croyance, car ses expériences ont eu lieu dans plusieurs universités...

► Une commission d'enquête de l'aéronautique américaine a donné aux épouses des aviateurs américains stationnés en Grande-Bretagne un recueil de directives dont l'observation peut, selon ces experts, éviter des accidents en vol : il faut entourer votre mari de tous les soins, ne pas le préoccuper des questions de votre ménage ni même de vos petits maux et, surtout, lui accorder à terre le repos le plus complet. Et les navigants auraient déclaré que, depuis, « ils vivent chez eux comme des Rois ».

► Les tailleurs pour hommes britanniques, dont les créations ont été passablement remplacées sur le continent par les créations italiennes, ont présenté au Pavillon britannique de l'Exposition de Bruxelles la « nouvelle » mode masculine pour l'exercice 1958-59. Elle s'inspire de la ligne « évasée » et les complets présentés rappellent un peu ceux que portaient nos grand-pères. Les pantalons descendent bas sur la chaussure (ce qui ne facilite pas leur entretien), la ligne évasée donne une silhouette mince et allongée, les pantalons serrent les jambes dont la finesse est ainsi relevée, la taille du veston « creuse » sans marquer le pli, les manches et les basques sont également évasées. L'adoptera-t-on, cette ligne ?

MAGAZINE

constata la disparition de 22 dollars d'une de ses poches. Mais il a déclaré avoir admiré la voleuse, « car tous les autres vieillards dans le besoin attendent du gouvernement leur pain quotidien ».

► Dans une luxueuse garderie pour chiens du Texas — le pays aux 15,000 millionnaires

► La tasse de café légale : un tribunal du Massachusetts a accordé 2,000 dollars d'indemnité à une employée blessée en tombant dans l'escalier alors qu'elle se rendait à la cantine pour chercher la tasse de café matinale. Les employeurs avaient fait valoir qu'il ne s'agissait pas là d'un accident de travail...

"Sauvageonne" à la ligne "clocheton", est une haute toque de renard roux. Création Rose Valois.



"Faisons des rêves" est un chapeau de cocktail : turban de renard bleu de ciel et fond de satin créé par Achille.



"Empire du soleil" est une coiffure de tulle noir encadrant le visage et bordée de plumes du même ton. Création Rose Valois.



Les grands récits du Samedi

LE DÉROUTANT ET SECRET GÉRARD PHILIPPE

par Gérard FRESTE

I — Le plus comblé des acteurs il demeure le plus insatisfait

On apprend à Gérard Philippe que la italienne de Livourne boudait *Montparnasse 19* parce que la jeunesse livournaise de Modigliani avait été omise dans le film, comme présentant peu d'intérêt pour la compréhension du grand artiste. Les journaux locaux avaient annoncé que la population boycotterait le film dès sa sortie.

— Puisqu'il en est ainsi, j'irai présenter le film à Livourne, s'écria le célèbre acteur.

Théâtre National Populaire, qui n'a pourtant pu devenir un théâtre vraiment populaire.

Le dernier rôle de Gérard Philippe, celui de Modigliani dans *Montparnasse 19*, lui a valu moins de succès personnels que ses rôles passés. Il est vrai que cette création était une gageure pour lui. Si Gérard Philippe possède la même allure romantique que Modigliani, il n'est lui-même un passionné qu'en apparence. Son propre

rôles qui semblent faits pour lui finissent par lui peser comme une tâche monotone et facile. Pour ce rôle, on avait songé à Daniel Gélin, à Yves Montand. C'est Philippe qui l'emporta, grâce à son physique d'ange à peine déchu, à son air de miraculeuse jeunesse, à sa distinction princière jusque dans le négligé. A tout ce qui faisait l'attrait irrésistible de « Modi », et qui ne court pas les rues, ni même le monde du spectacle.

Mais dans le film, il y a divorce. Lorsqu'il le faisait tourner *La Beauté du Diable*, René Clair disait de l'acteur :

— Gérard Philippe, dans ce film, c'est le miracle de l'intelligence.

René Clair est bon juge. Cette intelligence, cette lucidité servent Philippe dans tous les rôles où ces qualités dominent sur celles du cœur. Mais chez Modigliani, le génie, la passion, les démons intérieurs commandaient.

Gérard Philippe fréquente-t-il les démons ?

Il est difficile de le savoir, car il n'est pas d'artiste plus secret. Mais ce que l'on sait de lui permet d'en douter.

Depuis qu'un assistant de Marc Allegret le remarqua alors que pour la première fois il disait des vers en public, il a admirablement organisé sa vie. On pourrait presque dire qu'il l'a planifiée. Il n'a guère commis d'impairs dans sa carrière. Il n'a rien laissé filtrer de sa vie privée. On lui a connu plus d'élans intellectuels que d'élans affectifs.

Les rares femmes qui ont compté dans sa vie ne sont pas de grandes beautés, alors qu'il fut longtemps le prince charmant, le plus beau parti du cinéma. Danielle Delorme, Bernadette Lange, Maria Casarès, sont des filles d'un grand talent, d'une grande intelligence, avec précisément sur le visage ce qu'un écrivain appelait « les stigmates de l'intelligence » : cette intense personnalité qui détruit en partie le charme de la parfaite féminité. Sa grande amie depuis ses débuts est l'énergique Simone Signoret.

Et sa femme, Nicole, une jeune femme mince aux traits fins et un peu secs, un peu plus âgée que lui, passionnée de politique, est, comme on l'a définie dans les milieux du cinéma, « le double parfait de Gérard Philippe ».

Certains pensent que Philippe est un être assez froid, intellectuel presque à l'état pur.

Mais cet être lucide qui a si pleinement réussi sa carrière et son existence n'est pas pour autant étranger aux tourments. Il n'y a pas si longtemps, il traversait une crise grave, mais nul n'a rien su, car il n'est pas de ceux qui clament leurs ennuis, s'enivrent ou tentent de se suicider lorsque les choses ne tournent pas comme ils le désirent.

Son rêve, depuis le début de sa carrière, était la mise en scène. Elle devait être pour lui la sanction et l'aboutissement de sa réussite, mais aussi le point de départ d'un plus vaste épanouissement. Or sa première mise en scène, d'ailleurs en collaboration

avec Joris Ivens, metteur en scène officiel de l'Europe de l'Est, n'a pas été une pleine réussite. *Till l'Espiegle* n'a pas été le *Fanfan la Tulipe* chargé d'un message social, qu'il a voulu en faire.

Il a compris qu'il lui fallait attendre avant de tenter à nouveau une telle aventure. Il n'a pas renoncé. Dans son silence orgueilleux, il se prépare.

Ceux qui le connaissent bien doutent qu'il soit heureux. Il a tout pour l'être : la beauté, le talent, le succès, la richesse. Non pas qu'il semble malheureux, mais perpétuellement insatisfait.

Don Juan incontesté du cinéma français, il déclare :

— Je suis un lunaire qui manque de femmes.

L'une des vedettes les mieux payées, il paraît y avoir gagné une mauvaise conscience, qu'il aurait tentée de compenser par des idées d'extrême-gauche.

Quand il parle de la vie, c'est avec une certaine rancœur, comme si elle ne lui avait pas tout donné. Il aime à rappeler certains souvenirs pénibles, il conserve de vieilles rancunes, il méprise beaucoup de choses et beaucoup de gens. Tout cela répond sans doute chez lui à une soif d'absolu toujours inassouvie. Peut-être, s'il l'avait connue, aurait-il compris cette malheureuse Nicole Ladmiraal, la jeune interprète du *Journal d'un curé de campagne*, qui se tua pour n'avoir pas admis les compromissions de l'existence. Elle était, au féminin, le sosie de Gérard. S'il n'avait été si riche de la volonté qui manquait totalement à la jeune femme, qui sait s'il n'eût pas terminé de la même manière ?

Un souvenir qui doit l'obséder puisqu'il l'évoque chaque fois qu'on lui demande une anecdote de son enfance symbolise assez bien cette désillusion permanente qu'est la vie quotidienne pour Gérard Philippe.

Il était au seuil de l'adolescence quand un jour à la mer, s'étant aventuré dans un mauvais courant, il manqua se noyer. Une femme le sauva, qu'il vit lui sourire alors qu'il était encore à demi conscient. Elle disparut dans l'eau avant qu'il ait pu lui parler.

Il la revoyait, belle, jeune et mystérieuse, et il la baptisa *La Sirène*. Il en devint amoureux avec tout le romantisme de son âge.

Un jour qu'il voguait en pirogue, il aperçut sa sirène qui nageait. Elle le vit aussi et prit la fuite. Il la poursuivit. Cette course éperdue dura une demi-heure, puis la jeune femme, s'avouant vaincue, rejoignit la plage et s'y effondra, épuisée.

Gérard vit alors qu'elle n'avait qu'une jambe. Dégrisé, effrayé même, il s'enfuit à son tour.

Gérard Philippe a gardé beaucoup de l'intransigeance de l'adolescence, de ses idées préconçues. Il a aussi sa cruauté, son manque de tendresse. C'est cela sans doute qui lui a fait manquer *Till l'Espiegle*, qui comportait pourtant d'indéniables qualités.

Il est compliqué et dérouterant comme la jeunesse. Il donne l'impression d'être encore en pleine évolution. Lui



Tel est Gérard Philippe, encore prêt à tous les dévouements pour les causes qu'il estime justes. Et il est vrai que le seul prestige de sa personnalité peut sauver la cause d'un film, servir de drapeau artistique et intellectuel à des opinions politiques, attirer les grandes foules aux pièces les plus difficiles du

royaume est celui du cynisme enjôleux, du charme teinté d'ironie. La désinvolture de *Pot-Bouille* et des *Grandes Manoeuvres*, le cynisme de grande envolée du *Rouge et le Noir* et de *La Beauté du Diable*.

Il a voulu être Modigliani par gageure de grand acteur. Parce que les

qui a réussi tellement vite offre peut-être ce retard de l'évolution affective que l'on observe chez beaucoup de grands acteurs.

— Pour bien jouer, les acteurs doivent être de grands égocentriques et de grands enfants, dit Orson Welles, qui sait de quoi il parle.

Peut-être n'est-il pas souhaitable que Gérard Philippe mûrisse vraiment. Il y perdrait ce charme, cette fascination qu'il exerce sur tous les publics du monde, et précipiter sur lui, lorsqu'il s'y rend, les foules de San Francisco et de Tokyo comme celles de Moscou. Il lui suffit sans doute d'être habité d'une ambition farouche, qui se décèle sur ses traits charmants lorsqu'il ne sourit pas.

Dès l'époque où il était le bel ange de *Sodome et Gomorrhe*, il s'est juré de devenir l'un des hommes les plus complets de la scène et de l'écran.

— Je me donne du temps, disait-il à ses amis, pendant le tournage de *Till l'Espiegle*. J'ai trente-deux ans. Je veux avoir achevé à l'âge de trente-cinq.

Il se rajeunissait à peine... En fait, il est né le 4 décembre 1922, à Cannes. Selon lui, sa vie devrait être achevée.

En remontant le cours de la carrière de Gérard Philippe, on découvre une régulière alternance entre les activités théâtrales et cinématographiques, et parfois ces deux activités vont de pair : il tournait le jour et affrontait le soir les feux de la rampe. Un de ses amis a dit de lui :

— Gérard avance vers son but avec la lenteur, la prudence et la grâce du félin.

Pour rester dans les comparaisons animales, un critique étranger le compara un jour à ces pur-sang qui arrivent toujours vainqueurs au poteau d'arrivée, et dont les courses ne sont jamais laissées au hasard. Tout y est étudié et prévu.

En général, ces réussites sans faux départ ont à l'origine une enfance heureuse. On l'a vu pour une actrice qui par la beauté et la maîtrise de soi, le talent et l'art de forger sa propre réussite, n'est pas sans offrir des ressemblances avec Gérard Philippe : Grace Kelly, devenue princesse de Monaco. Gérard ne fait pas exception à la règle. Sa mère fut l'inépuisable enchantement de son enfance et de son adolescence. Aujourd'hui encore elle semble sa soeur aînée, avec sa minceur, son beau visage presque sans rides, son grand front lisse.

Gérard naquit dans un monde facile, au seuil de la folle première après-guerre.

Son vrai nom de famille est Philip, sans e final, et il a du sang tchèque dans les veines, mais son père fut Consul de Roumanie à Nice, faute de Tchéquie pour tenir l'emploi.

Sous le beau soleil de la Côte d'Azur, son enfance fut très sage et paisible. Ses parents, industriels, exploitaient également un hôtel à Grasse : le Parc-Palace-Hôtel. Toutefois, si Gérard fut choyé par ses parents, son bonheur n'était pas complet. Les obligations professionnelles des Philip les obligèrent très tôt à mettre Gérard en pension, en même temps que son frère, d'un an son aîné. Celui-ci exploite aujourd'hui, dans l'Eure, le domaine agricole appartenant à Gérard.

Par la suite, les parents reprirent leurs garçons avec eux. Est-ce dans cet univers un peu factice qu'est un palace que Gérard prit le goût d'un monde plus factice encore ? Il se trouvait cette fois au cœur de tourbillon de la folle époque, juste au grand rendez-vous des milliardaires en vacances. Tous ceux qui le voyaient trotter à travers les salons et le jardin s'écriaient :

— Quel beau petit ange !
Peut-être Gérard y puisa-t-il cette adoration de soi que connaissent tous

les acteurs, en même temps que le désir de montrer au monde qu'il pouvait être tout autre chose qu'un ange...

II — Il n'a jamais pu supporter les séductrices

La première vocation de Gérard Philippe, alors en plein âge ingrat, fut de fuir l'existence fausse et frelatée qui l'entourait dans le palace paternel, pour une ambiance austère, pour un climat plus dur, pour une vie plus exigeante : il voulait devenir médecin aux colonies. A présent il s'en moque en disant d'un ton désinvolte :

— J'étais sous la magique impression des images d'Epinal !



A New-York en compagnie de Françoise Arnoul, Micheline Presle et Jean Marais.

sa chance en ce domaine, dans l'émission radiophonique *La chance aux débutants*, à Nice. Mais Robert Beauvais, le responsable de l'émission, fit cette remarque :

— Celui-là, il ne fera jamais rien ! Gérard Philippe n'a pas oublié ces mots, ni pardonné à Robert Beauvais. Il se plaît à les rappeler...

Marc Allegret conseilla au jeune homme d'entrer au Conservatoire. Re-



Gérard Philippe et Michèle Morgan dans le film de Jean Renoir, "Les Grandes Manoeuvres".

Mais il semble ignorer, ce disant, qu'aujourd'hui encore il révèle des aspirations à une existence plus exigeante et plus rude...

Tant qu'il avait été petit, le mouvement du palace l'avait prodigieusement amusé. Plus tard, il lui devint insupportable. Les manières et les petites manoeuvres des jolies filles trop riches n'échappaient pas à son intense esprit d'observation, et allaient sans doute contribuer un jour à le rendre insensible aux avances non dissimulées de quelques-unes de nos plus affriolantes vedettes, lui faire rechercher des qualités plus profondes que la beauté. De même que son dégoût pour le trop-plein de luxe allait aider plus tard son orientation, assez abstraite d'ailleurs, vers la gauche politique, et son besoin d'une intimité très simple.

Dès qu'il eut dix ans, il prit l'habitude de se réfugier dans sa chambre ou dans un coin tranquille avec un livre. Sa grande distraction était le cirque.

— Quant au cinéma, avoue-t-il, je n'y faisais guère attention, et les seuls films qui me plaisaient étaient ceux de Charlot et les westerns.

Sa vie changea par un soir de l'hiver 1942. Il avait dix-huit ans, et venait de décider de faire son droit, ayant de longue date renoncé à devenir un médecin colonial (personnage qu'il incarnerait un jour dans *Les Orgueilleux*). Ce soir-là, il avait seulement eu l'envie de s'amuser en participant, au titre d'ami des organisateurs, à un gala organisé à Cannes par la Croix-Rouge. Il récita une fable de La Fontaine et une poésie de Charles Trenet. Et il les récita, déjà, avec tant de naturel et de talent, que le metteur en scène Marc Allegret, au nombre des invités, décida de lui offrir sa chance.

De ce jour-là, Gérard Philippe ne perdit jamais sa confiance en lui-même.

A dire vrai, il avait bien sa petite idée derrière la tête en « s'amusant » à dire des vers au gala de Cannes.

Un an auparavant, il avait déjà tenté

nonçant au Droit d'un cœur léger, Gérard entra donc au Conservatoire, dans la classe de Mme Dussane. Dès le premier concours, la critique le remarqua.

Mme Dussane s'inquiétait alors de l'avenir de son poulain. Elle avait trop vu de jeunes premiers brûlés par la soudaineté même de leurs premiers succès, cessant de travailler, profitant à longueur de journée et de nuit de leur prestige auprès des apprenties comédiennes.

Elle n'avait rien à craindre. Ce garçon qui semblait dévoré de passion était en réalité solide comme un roc. Rien ne paraissait le dérouter. La première fois qu'il était entré dans son cours, il avait soulevé un immense éclat de rire en se lançant, sans même l'annoncer, dans la célèbre tirade du *Cid* au retour de son combat avec les Maures, « comme un match de football ». Il était entré, beau comme le *Cid* même, dans son imperméable un peu grand, avec son air de tellement y croire...

Devant les rires qui déclencha son entrée, il hésita une seconde, eut un charmant sourire d'enfant..., puis reprit de plus belle. La petite assistance, subjuguée, avait renoncé à son chahut, et observait du coin de l'oeil Mme Dussane qui ne dissimulait pas son approbation. Quand Gérard eut terminé, elle s'écria d'une voix vibrante :

— C'est comme cela, mes enfants, qu'il faut jouer *Le Cid* !

Gérard se trouvait encore au Conservatoire, quand le décorateur Douking songea à lui pour le rôle de l'Ange dans *Sodome et Gomorrhe* de Jean Giraudoux. Tout Paris admira alors, et n'oublia plus, sa prestance et sa beauté.

— Mais comme il est pâle ! s'attendaient-ils les dames. Il ne doit pas manger à sa faim.

Plus d'une dizaine d'années plus tard, un grand homme de théâtre allait répéter ces paroles, et permettre à Gérard Philippe d'en faire l'éblouissante démonstration devant tous les publics de France et de Navarre : Jean Vilar, le maître du T. N. P.

Gérard mangeait plus ou moins à sa faim, car sa mère comblait par des



Dans le film "Pot Bouille" entouré de ces jolies femmes parmi lesquelles Dany Carrel.

colis les vides du régime parisien du temps de guerre. Mais il ne dormait pas à sa faim, si l'on peut dire. Jusqu'au petit matin, il demeurait penché sur les livres.

— La pâleur va à mon type, répondit-il en riant à sa mère qui s'inquiétait des effets de ce rythme de vie sur sa santé.

Venue lui rendre visite, elle s'inquiéta même tellement qu'elle décida de s'installer à ses côtés pour le soigner comme par le passé. M. Philip était mort, et plus rien ne la retenait sur la Côte d'Azur. En fait, Gérard connaissait ses possibilités et se fatiguait moins, au fond, que la plupart de ses camarades qui partageaient leur temps libre entre les cocktails, les bars et les aventures sentimentales.

— Tu as tort de vivre en ermite, lui disaient-ils. Tu n'assureras jamais ta publicité.

Pour toute réponse, Gérard haussait les épaules. Il avait raison : loin de le desservir, son austérité a contribué à sa légende. Mais alors que les potins foisonnaient sur les autres premiers, les chroniqueurs en étaient réduits avec lui à se moquer de sa sagesse. On alla même jusqu'à le surnommer « le fils à maman » parce que la seule femme que l'on pût découvrir dans son existence était sa mère.

(Suite et fin dans le No du 1er novembre 1958)

Le meilleur remède contre la grippe ? Un bon match de football !

Un médecin anglais de Chelsea a découvert un remède révolutionnaire pour lutter contre la grippe, qu'elle soit asiatique ou autre. C'est du moins ce qui ressort d'une lettre qu'il vient d'envoyer au très sérieux *British Medical Journal*.

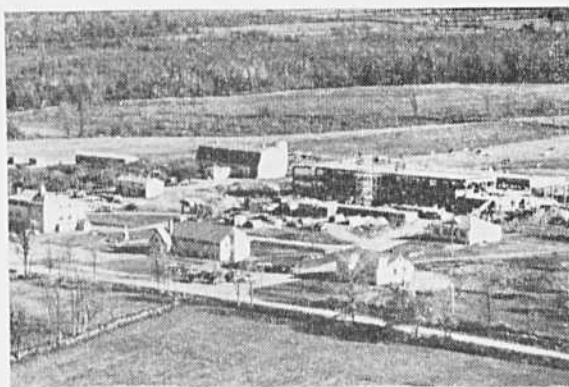
Sa salle d'attente était régulièrement pleine de gens au nez rouge, aux yeux pleurants, manifestement atteints de la grippe. Or, un grand match de football fut annoncé ; résultat :

« Hier soir — écrit le médecin — Chelsea rencontrait l'équipe de l'Armée Rouge à Stamford Bridge. Le match était télévisé. Résultat : salle d'attente absolument vide. Deux docteurs — moi-même et mon assistant, lisant un journal du soir. L'épidémie de grippe avait été miraculeusement jugulée ! »

Au village d'enfants de Doréa les petits orphelins sourient à la vie

par JACQUES COULON

Pour chacun d'entre nous, le mot orphelinat a le plus souvent une consonance lugubre qui cache de multiples misères. Il évoque une bâtisse austère, une grille, des enfants en uniforme gris... Une retraite morose que l'espoir et la joie ne visitent plus. Il est assez rare qu'une maison d'accueil pour les orphelins ne porte pas sa marque et, bien que chez nous les institutions charitables s'occupant de l'enfance malheureuse soient nombreuses et bien organisées, elles n'échappent malheureusement pas à cette règle générale.



Vue générale du village d'enfants de Doréa. L'édifice en construction, au centre, est le gymnase-école "Maurice-Richard".



Une nourriture saine et abondante est préparée par les religieuses du village.



A Doréa, le manque de place se fait sentir malgré tout. Cette salle de classe, trop petite, a été installée dans un sous-sol mal éclairé.

Or, voici que des religieux ont réussi à créer dans la province de Québec, à une cinquantaine de milles au sud de Montréal, un asile pour enfants abandonnés qui ne porte pas son nom. Ce centre d'accueil, que l'on a baptisé du mot grec de « dorea » — don, car en fait l'entreprise vit surtout de charité — est situé à Franklin Centre, non loin de la frontière américaine, au coeur d'une région agricole

admirable, toute de collines, de bois et de riches pâturages.

Le projet, en réalité, n'est pas tellement nouveau. Il date de 1938, époque à laquelle plusieurs Dominicains reconquirent l'urgent besoin de fonder, dans la province, une école-cité pour la jeunesse déshéritée ne ressemblant en rien à l'orphelinat classique et déprimant. Des initiatives semblables avaient pleinement réussi dans d'autres pays du monde et, présentement, il existe un peu partout, depuis les pays scandinaves jusqu'en Amérique du Sud, en Suisse, aux Indes et à Cuba, plus de 25 cités libres de ce genre où les enfants sans famille reçoivent une éducation complète, humaine et bienveillante.

Le village de Doréa, que dirige actuellement le Révérend Père Gabriel M. Lussier, dominicain, fut officiellement fondé en 1950 et reçut, l'année même, ses six premiers pensionnaires. Depuis lors, plus de quatre cents enfants ont bénéficié, pour une durée plus ou moins longue, des soins de cette institution et, présentement, elle loge 90 élèves et les travaux d'agrandissement en cours permettront d'y accueillir plus de 200 enfants. Car le grand problème qui se pose à Doréa, et seulement après huit années d'existence, c'est déjà le manque de place et de locaux d'habitation assez vastes. De plus en plus, les autorités du village d'enfants refusent des cas pitoyables et pourtant dignes d'attention à cause justement de l'exiguïté des lieux. La plupart des enfants qui y sont hébergés viennent de Montréal et de la proche banlieue, mais un certain nombre, tendant constamment à augmenter, appartiennent à d'autres villes de la province telles que Valleyfield, St-Jean, Sherbrooke, St-Césaire, Drummondville, St-Hyacinthe, Rimouski, etc. En principe, le village d'enfants de Doréa est accessible à tous, selon les places disponibles naturellement, et aussi lorsque le candidat, qui doit nécessairement avoir droit à une protection de l'état, répond à certaines exigences d'ordre intellectuel et moral.

A Doréa, tout le monde respire la bonne humeur et la joie de vivre. L'atmosphère est celle d'une colonie de vacances bien que l'emploi du temps comporte pour chacun une bonne part d'études dirigées et de travail manuel. Le village proprement dit est établi sur un versant boisé du mont Hemmingford. Il occupe le domaine d'une ferme en pleine exploitation, dont l'étendue dépasse les 600 acres. L'air, le soleil et l'eau s'y trouvent à profusion et stimulent la santé et les facultés intellectuelles. Plusieurs bâtiments de ferme sont actuellement en voie de modernisation : on y donnera des cours d'agriculture expérimentale et d'élevage, car l'un des buts de l'institution est de susciter un mouvement de retour vers l'agriculture, l'artisanat et les métiers ruraux.

Le village de Doréa comprend un vaste bâtiment abritant un cafétéria, une salle de couture, les bureaux administratifs, les cuisines, etc. Les enfants logent dans quatre grands chalets confortablement aménagés et l'on a construit une petite chapelle mariale, d'une originalité frappante, capable d'accueillir quelque 200 personnes. D'autres chalets sont actuellement en construction ainsi qu'un gymnase-école qui portera le nom de Maurice Richard, instigateur d'une campagne de souscription publique en vue de son parachèvement. Cet édifice très moderne comprendra entre autres huit classes spacieuses et bien éclairées, une clinique médicale, un atelier de travaux manuels, des salles de jeux, etc. Deux prêtres, cinq religieuses, cinq éducateurs lai-

ques et six employés gèrent le domaine de Doréa.

Depuis sa fondation, le village d'enfants de Doréa a hébergé pour des périodes plus ou moins longues, un peu plus de 400 orphelins ou enfants abandonnés. La vie quotidienne, au village, ne se déroule pas dans l'inaction ou la flânerie, bien au contraire. Les pensionnaires sont habitués à se lever tôt, et le coucher a lieu vers 9 ou 10 heures, selon l'occasion et la saison. Le samedi soir est un moment de détente pour tous : on regarde les émissions de télévision, on écoute des disques ou l'on se réunit, par petits groupes, autour de jeux de société, cartes, domino, etc. Quant au dimanche, c'est le jour de repos par excellence, des sports organisés ou des loisirs personnels. Durant l'année scolaire, la journée ordinaire comporte des périodes d'enseignement, d'étude surveillée, de récréation et de travaux manuels. Les cours se donnent suivant un programme semblable à celui des Commissions Scolaires de la Province. Toutefois, l'enseignement évolue graduellement vers l'école active, avec diminution des cours oraux laissant à l'élève une certaine initiative dans la direction de sa propre éducation. Pour se défendre, on joue en plein air, on pratique l'équitation et la natation dans une piscine naturelle. L'hiver, le ski et le hockey rallient la faveur de tous.

À Doréa, les enfants apprennent aussi l'importance et la valeur sociale des travaux manuels qu'on leur enseigne. Ils participent activement à l'amélioration, la décoration et la propreté de leurs chalets. C'est un devoir mais aussi une fierté pour chacun, de contribuer, selon ses capacités, au confort et à l'agrément de toute la communauté. Ils prennent part, également, aux travaux de la ferme, mais consacrent jamais plus d'un tiers de leur temps à ces occupations. Afin de développer chez l'enfant un sens social et civique averti, les dirigeants de Doréa ont formé un « Conseil de Ville » où les enfants proposent des lois régissant certaines disciplines ou des détails du fonctionnement administratif. Il existe aussi une « Cour de Justice » où les enfants accèdent à tour de rôle aux fonctions de juges, avocats de la défense, etc. Les sentences dont on punit les coupables ne sont jamais bien sévères : elles consistent généralement en privation de spectacles de télévision ou de sorties... Contrairement à ce que l'on pourrait parfois penser d'une communauté d'enfants aussi librement dirigés, la discipline librement consentie, la bonne tenue morale et le goût de l'étude que l'on constate chez presque tous les élèves et que les éducateurs se plaisent à signaler, dépassent les espoirs les plus optimistes.

Dans notre monde en perpétuelle instabilité, il est réconfortant de constater que des hommes se sont dévoués et se dévouent encore chaque jour pour faire vivre une oeuvre aussi noble que Doréa. Ce village modèle est né de rien, sinon d'une compassion infinie pour l'enfant privé des douceurs d'un foyer digne de ce nom, et du désir ardent de donner à chaque élève, quel qu'il soit, les plus grandes chances possibles de s'épanouir dans la vie qui l'attend. Pour préciser plus complètement l'esprit qui anime l'entreprise de Doréa, il serait bon, je crois, de rappeler les paroles mêmes du Père Lussier, directeur du village : « Donner aux jeunes le plus possible de tout ce qui peut accroître leurs chances de succès sans jamais croire que la mesure ait été atteinte, voilà l'inspiration qui a présidé à la fondation de Doréa.

Une enquête amusante dans les divers jardins zoologiques du monde

Quoi qu'on en pense, le poste de directeur de Jardin Zoologique n'est pas une sinécure, dans aucun pays du monde. Bien souvent, en effet, ces fonctionnaires sont pris entre les exigences des curieux et des amis des bêtes qui veulent toujours voir les animaux en bonne santé et heureux, et leurs pensionnaires qui, comme tout le monde, sont parfois malades, de mauvaise humeur, supportent mal la captivité, ne peuvent s'acclimater et poussent le manque d'égards envers le public jusqu'à se permettre de mourir.

La « légende noire » du Zoo de Barcelone

C'est ainsi que ce qui a été dénommé d'une façon abusive « les mystères du Zoo de Barcelone » a provoqué une grande émotion non seulement parmi les zoophiles mais même dans le grand public espagnol.

Suivant la rumeur publique, ces « assassinats d'animaux » oeuvre d'un sadique, auraient coûté la vie à trois des hôtes du « Parc de la Citadelle » : un buffle bleu, victime d'une forte dose d'arsenic, un chameau, empoisonné au mer-

cure (!) et un lama qui, disait-on aurait succombé à la suite de l'ingestion de feuilles de laurier-rose (!!)

A ces attentats criminels perpétrés au cours de cinq mois — dont on aurait pu rapprocher le cas d'un hippopotame, assassiné au verre pilé, il y a cinq ou six ans, les racontars ajoutaient la « disparition » pendant le même laps de temps, d'une soixantaine d'animaux dont trois ours (l'un dut être empoisonné à la suite d'accès de fureur au cours desquels il tua une ourse et un ourson) un phoque, mort d'une insolation, une vingtaine de singes, etc...

La direction du zoo de Barcelone, a dissipé cette « légende noire » en établissant que si, effectivement, un chameau et un nilgaut, c'est-à-dire une grande antilope des Indes, avaient été malgré toute la surveillance possible, les victimes d'un dessin criminel, tous les autres animaux étaient morts de mort naturelle, et que loin d'avoir été dévasté par une épizootie désastreuse, le zoo de Barcelone grâce à une habile politique d'échanges avec d'autres jardins zoologiques euro-

péens, avait acquis au cours des cinq ou six mois en question plus de nouveaux sujets qu'il n'en avait perdus.

Les soucis que ses pensionnaires procurent au directeur du zoo de Barcelone ne sont en effet ni plus ni moins grands que ceux de n'importe quel directeur de jardin d'acclimatation des autres pays.

La mort de Brumas prive le Zoo de Londres de 120,000 dollars de recettes par an

Au célèbre zoo de Londres, notamment, l'un des plus grands et des plus riches du monde, on a dû enregistrer la mort de la célèbre ourse polaire Brumas qui, il y a huit ans et demi, lors de sa naissance avait été l'idole du public londonien au point qu'elle avait été honorée d'une visite royale. Comme les deux éléphants « Noia » et « Linda » décédés à Barcelone, Brumas a été victime d'une infection bacillaire provoquée par le « bacillus coli » qui envahit les reins et provoque ensuite un empoisonnement du sang. Sa disparition constitue une grosse perte, non seulement morale, mais financière. On a en ef-

fet constaté que la seule présence de Brumas avait rapporté au zoo de Londres, 120,000 dollars d'entrées supplémentaires.

Les ours restent toujours les grands favoris du public anglais, surtout quand ils sont encore tout petits. C'est ainsi qu'actuellement les deux oursons « syriens » Growla et Natta, âgés de six mois sont l'objet d'une popularité presque aussi grande que celle de Brumas, autrefois. Popularité qui n'est pas sans danger. C'est ainsi du reste qu'est mort, il y a quelque temps déjà, le jeune ours blanc, Spitfire, rival de Brumas, à la suite d'une intoxication alimentaire, ce qui prouve que les empoisonnements d'animaux ne sont pas toujours l'oeuvre de sadiques, mais simplement d'imprudents. Deux des ours du zoo de Londres qui obtiennent également un grand succès sont les deux ours bruns Nikki, cadeau de Krouchtchev à la petite princesse Anne d'Angleterre, et Rusk, son compagnon de jeux.

[Lire la suite page 38]





DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Font-ils du sport sans le savoir ?

■ Voulez-vous un spectacle sportif aussi passionnant et bien plus vertigineux qu'un touché au football ? Lorsque l'occasion se présentera, observez bien les charpentiers et les électriciens, qui se promènent sur des poutres à 100 ou 150 pieds de hauteur. Ce sont des maîtres du jeu de construction. Leur savoir s'étend plus loin que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce n'est pas sans risques, voire même sans dangers, qu'ils arrivent à l'accomplissement de leur oeuvre. Ils sont et ne peuvent être que des sportifs. Ils viennent de construire sous nos yeux une sorte de portique qui traverse, à 55 pieds de hauteur, le terrain dans toute sa largeur d'un édifice en construction, ouest rue Dorchester.

A les voir ainsi perchés, travaillant la plupart du temps à plat ventre, cela vous fait froid dans le dos. Bien sûr, ces gens-là sont des sportifs. Nous le leur avons demandé. Parmi eux se trouve le jeune Arthur Dupré, qui n'a pas encore vingt ans. Il se promène sur cet étroit portique, la cigarette aux lèvres, aussi facilement que vous au bord du trottoir. Il a fait de la boxe, chez les amateurs. Quant au vertige, c'est aussi une chose qui lui était aussi étrangère que la peur.

Son compagnon, Fred Dozois, 33 ans, nous dit : « Je n'ai jamais fait que le sport du posage des fils électriques, à certaines hauteurs. Cela a suffi à mes ambitions sportives. Aussi souvent que possible, j'assiste aux joutes des *Royaux* et à celles du *Ca-*

nadien, lorsque je puis me procurer des billets, rares comme l'or.

Tous ces braves gens sont sous la surveillance de M. Jean Foisy qui, malgré ses 59 ans, ne craint pas de temps en temps, pour prêcher d'exemple, de grimper sur les poutres étroites et d'y circuler debout, d'un pied ferme et sûr. M. Foisy en a vu bien d'autres. Français d'origine, il est naturalisé canadien depuis 1937. Son père, décédé en 1951, fut parmi les ouvriers qui participèrent à la construction de la grande Tour Eiffel, en 1889. A titre d'électricien, il travailla une douzaine d'années sur cette Tour parisienne. Nous avons profité du fait qu'on vient de trouver une bombe à retardement, près du sommet de la Tour Eiffel, à 900 pieds d'altitude, pour lui faire revivre ses souvenirs, parfois tristes, parfois heureux, avant que le grand coup de sifflet résonne, annonçant la fin de l'heure du casse-croûte.

« Ah ! les salauds ! » poussa-t-il spontanément.

— Ces électriciens de la Tour Eiffel font quotidiennement du sport à 30 ou 600 pieds de hauteur, monsieur ?

— Il faut gagner sa vie à la sueur de notre front. Pour nous, ce n'est pas un sport, mais un gagne-pain. Sur la Tour Eiffel, il y avait, dans mon temps, 69,555 lampes électriques de différentes couleurs. Aujourd'hui, 25 ans plus tard, il doit y en avoir plus de 75,000. Nous commençons notre journée, parfois notre soirée de la manière suivante : quatre hommes prennent l'ascenseur, chacun portant sous le bras un gros panier de lampes, paisibles mais se méfiant des chocs, comme des femmes qui viennent d'acheter une douzaine d'oeufs. On en dépose un à 300 pieds, un autre à 600 pieds, un troisième

à 750 pieds et le quatrième atteint le sommet de l'édifice. Parfois, il fait un peu de vent. La Tour vibre sourdement. N'importe, nous traversons les poutres qui n'ont qu'un pied et demi de largeur, du même pas qu'on se promènerait sur les boulevards.

— D'en bas, on doit vous voir gros comme des poux dans une chevelure d'acier !

— On s'en fout, comme de l'an 40 ! Nous posons les lampes, une à une. Nous vérifions, du doigt ou du regard, les plombs. Il n'est pas un point escarpé que nous n'atteignons. Tout se passe à l'extérieur. On se promène sur les flancs de l'édifice, vide dessous, vide dedans, vide à droite et à gauche, parfois en sifflant la chanson du jour.

— Et vous dites que vous ne faisiez pas du sport !

— Lâchez-moi donc avec votre sport. On travaille parfois, la tête en bas, les pieds accrochés à une poutrelle, le panier suspendu entre les dents. Ce n'est pas une besogne pour un homme de 50 ans ! Voilà deux lampes posées. Un rétablissement... une petite marche rampante à 900 pieds du trottoir. En voilà encore deux qui luiront ce soir..., une petite glissade sur la corniche, l'appui des pieds assuré sur deux rivets, une flexion du tronc, les mains en l'air...

— Il doit y avoir des visiteurs qui tournent la tête pour ne pas voir ça. Autrement dit, la galerie doit avoir le vertige, selon l'expression de notre Emile Genest qui, comme saint Antoine, a le nez fourré partout. Il a tout vu cela, l'été dernier, à Paris.

— Il y a un tas de gens qui regardent. Ce sont eux qui, pour nous, semblent des poux — je n'ai pas dit pouilleux ! Voilà encore quatre lampes vissées. S'il y a encore des ampoules grillées dans le bas, nous les remplaçons, la nuit, alors que l'obscurité est refoulée par cette myriade de lampes. Ce n'est pas parce qu'on est aveuglé par l'illumination ou que la ville, au-dessous, a sombré dans l'ombre qu'on s'arrête. Même dans le brouillard, quoique ce soit plus glissant, nous y allons. Ce qui embête, c'est quand les curieux nous disent : agiles comme des singes. Ils vont fort, quoi ! Les singes ont quatre mains et la queue prenante. Nous n'avons que deux mains et encore il y en a une qui tient le panier. Comme exercice, c'est tout de même supérieur aux fantaisies d'un ouistiti, n'est-ce pas ?

— Pour la troisième fois, monsieur, je vous répète que vous faites du sport. Ce qu'il y a de plus beau, c'est que, vous autres, mousquetaires du vertige, vous ne vous apercevez pas que vous êtes admirables.

— Vous allez un peu loin, monsieur Major ! Nous ne faisons que

notre devoir, aussi dangereux soit-il, pour subsister jusqu'à la saison voisine et mettre de côté quelque argent pour les journées pluvieuses... Je vous ai raconté des souvenirs heureux. En voici un autre, un triste souvenir. Il y a près d'une trentaine d'années, on a eu un coup dur. Un orage de grêle est tombé sur notre petite affaire. Il nous a bouzillé plus de 5,100 lampes, en un petit quart d'heure, si la mémoire m'est fidèle. Nous avons passé sept jours et sept nuits à réparer les dégâts. Ce n'était pas drôle du tout !

— Ça, c'était du sport, monsieur, que vous le vouliez ou non ! Vous étiez même surentraînés, cette semaine-là !

M. Foisy reprit son poste, le plus simplement du monde, en nous disant, d'un ton rassuré : « Vous avez peut-être raison ! »

La chasse aux étoiles et les bons Samaritains

■ La petite mésaventure (oh ! mésaventure n'est peut-être pas le terme qui convient : mettons que l'expression est provisoire) qui arrive aux *Rangers* de New-York et aux *Leafs* de Toronto illustra, de façon fort convenable, une vérité dont les clubs majeurs font généralement trop bon marché. Les bons Samaritains du *Canadien* et du *Détroit* apportent du renfort efficace à l'attaque des *Eperriers* de Chicago au détriment des *Rangers* et des *Leafs*, voués d'avance aux deux dernières places du circuit Campbell.

Oh ! nous ne sommes pas en peine sur le sort de ces deux derniers clubs, au point de vue financier. Les mogols de la N.H.L. divisent les tranches du gâteau, d'une manière impartiale, à la fin de la saison. C'est pourquoi les proprios des *Rangers* et des *Leafs* ne poussent pas les hauts cris. Quant à leurs partisans, c'est une autre paire de manches. Déjà, bon nombre d'entre eux sont mécontents de se voir traités en parents pauvres, contraints de ramasser les casquettes. Ça fait montre que le recrutement est un problème difficile pour les équipes professionnelles, tenant à renforcer l'équipe du *Chicago* dont l'amphithéâtre sportif peut contenir un peu plus de 17,000 personnes payantes.

Les gros bonnets de la N.H.L., par le fait même qu'ils ont le droit de vendre et d'acheter des joueurs, profitent largement de cette autorisation au commerce. Ils ont une tendance très marquée à en abuser. On change des joueurs, non pas pour le plaisir d'en changer, mais parce qu'on croit que la nouveauté est une promesse de réussite. La vérité du hockey majeur est tout autre. C'est un sport d'équipe. Qui dit équipe dit constance et tradition. Si, chaque



Lors de sa récente visite, au Stade du Montréal, Buzz Bavasi, le jovial gérant-général des *Dodgers* de Los Angeles, nous confia que, tout probablement, Clay Bryant, gérant des *Royaux*, remplacera CHUCK DRESSEN, à gauche, comme assistant du gérant WALLY ALSTON, à droite, dès la saison prochaine. Il nous fit promettre de n'en souffler mot... Nous avons tenu promesse...

saison, vous chambardez profondément votre équipe, comment voulez-vous qu'elle obtienne le caractère et l'homogénéité, qui lui sont indispensables ?

C'est pourquoi un trop grand nombre de transferts sont contraires à l'esprit même du hockey majeur. Un transfert devrait être une opération exceptionnelle, mûrement réfléchie et bien raisonnée. Nous avons cité le cas des *Rangers*, non pas qu'on puisse reprocher à ce club d'agir en cette matière au petit bonheur, mais parce que cet exemple nous paraît, par son éclat même, illustrer le problème tout particulièrement. Leur quatre ou cinq nouveaux joueurs, venant d'une ligue mineure, seront-ils de taille ? Ou alors, s'ils furent obligés de bouleverser leurs formations, après avoir terminé la saison dernière en seconde position, qu'ils n'attendent pas de ces opérations des résultats immédiats ! Il faut savoir attendre. Hélas ! de nombreux partisans sont pressés, surtout à New-York, où les sportifs ne souffrent pas la médiocrité. Ce sont les exigences de la vie qui commandent ! Et le bouillant, le loquace, le rusé Phil Watson remportera-t-il les succès de l'an dernier avec sa nouvelle équipe ? Si non, il devra prendre le chemin de l'oubli. Ce serait dommage, car Phil est un atout formidable, dans la N.H.L.

Notre courrier

■ M. L. Véronneau, un vieux piqué du baseball, nous posa récemment cette question : « Je trouve étrange que les joueurs d'intérieur de la Ligue Internationale n'échappent pas intentionnellement, de temps à autre, la balle sur un *infield-fly*, lorsqu'il y a un coureur au second et un autre au premier, ou trois coureurs sur les buts, aucun joueur retiré ou un seul homme hors-jeu. Alors, l'arbitre-en-chef déclare le frappeur hors-jeu et les joueurs peuvent avancer d'un but, à leurs risques et dépens. Pourquoi ne prennent-ils pas une chance que l'un des coureurs, dans un moment d'inattention, prenne ses jambes à son cou et se rende à un autre but ? »

Il faut croire qu'ils n'y pensent pas ou qu'ils aient honte d'échapper un coup facile, sous les yeux de leurs partisans. Doc Gautreau, du *Montréal*, et Specs Toporcer, du *Rochester*, l'ont déjà fait, il y a un quart de siècle, au Stadium.

Lorsque nous jouions à l'arrêt-court — que vous ai-je fait, ô jeunes années, pour avoir fui si vite et vous être éloignées ? — nous eûmes souvent l'occasion d'échapper expressément un coup en l'air, dans le champ intérieur, alors que deux coureurs occupaient les premier et second buts

ou que trois coureurs étaient nichés sur les trois coussins, aucun joueur hors-jeu ou un seul homme retiré. En ces deux circonstances seulement, l'arbitre déclare le frappeur hors-jeu, même si le joueur d'intérieur échappe la balle, intentionnellement ou non.

Nous n'aimons pas trop ce besoin vaniteux que nous avons tous, certains jours, de monter sur une chaise pour y prêcher aux autres le patriotisme, la sagesse, la finesse ou la ruse. Qu'importe ! Nous ne voyons pas pourquoi, dans une situation semblable, les joueurs d'intérieur n'échappent pas ces balles, de temps à autre, avec trois coureurs sur les buts particulièrement. Nous avons réussi, une dizaine de fois en trente ans, à inciter le coureur du troisième but de commettre une bévue, un manque de jugement, celui de se diriger en vitesse vers le marbre, à ses risques et dépens. Alors, c'est chose facile de le mettre hors-jeu au plateau, si vous ne perdez pas le nord !

Tout en voulant le bien, on réussit souvent le contraire de son désir. Possible ! Mais si vous n'essayez pas, vous resterez avec une chandelle dans les mains !

Vous dites : les joueurs de baseball professionnels ne sont pas victimes de semblable manque d'attention. Généralement, non. Tout peut arriver sur un losange, même dans les ligues majeures. Un exemple, entre autres, il y a quatre ans, à Kansas City, le jeune second-but de Lou Boudreau, Cletis Boyer, était niché au sac initial, après avoir obtenu un but gratuit. Le frappeur suivant, Joe De Maestri, cogna un coup en l'air à Andy Carey, jouant au troisième pour les *Yankees*. Alors, le rusé Phil Rizzuto, l'arrêt-court légendaire du *New-York*, courut rapidement à sa droite, fit semblant d'arrêter difficilement un roulant, pivota et lança au second-but la balle-fantôme. Évidemment, Boyer, croyant que Rizzuto avait arrêté la balle, prit une longue glissade au second but. Remis sur pieds, Boyer, à sa courte honte, se vit victime d'un double-jeu facile, de Carey au joueur de premier but. Sur son front, perla une sueur froide...

■ *Réponses à M. R. Vallée* : Les arrêts-courts Eddie Joost, du *Cincinnati* de 1941, et Don Richardson, du *Washington* de 1892, détiennent le record suivant des ligues majeures. Ils acceptèrent 19 chances en une seule joute... George Sisler, alors qu'il jouait au premier but pour les défunts *Browns* de St-Louis, réussit le plus grand nombre de coups sûrs, soit 257, au cours de la saison 1920, en 154 joutes. Un record solidement assis pour longtemps.

Une cuisinière électronique.

La cuisinière électronique qui vient de voir le jour aux États-Unis va transformer totalement la vie des ménagères. Qu'on en juge par cet aperçu : vingt secondes pour cuire un oeuf dur, quatre minutes pour rôti des pommes de terre, sept minutes pour dorer à point un poulet...

Mais la particularité la plus étonnante de cette invention, est de cuire les aliments sans chauffer les plats qui les contiennent. Ainsi, on ne risque plus de se brûler en sortant un plat du four. La rapidité avec laquelle la cuisinière électronique prépare les légumes, leur conserve humidité et fraîcheur. Plus rien ne se dessèche.

Le prix de cet appareil qui ressemble à un poste récepteur de télévision est encore très élevé, mais ses fabricants espèrent le livrer dans quelques mois pour un prix avoisinant celui des cuisinières électriques habituelles.

Photographie

Comment choisir le film voulu



Pour avoir une photo comme celle-ci vous devriez choisir votre film en fonction de votre caméra. Un film très rapide est indiqué pour les poses instantanées avec un appareil rudimentaire. Un film en vitesse moyenne est approprié à l'appareil qui offre de plus grandes ouvertures de lentille.

Toute personne qui a déjà regardé travailler un charpentier, sait qu'il a tout un jeu d'outils : un pour chaque genre de travail. S'il doit enfoncer un petit clou dans le bois, il emploie un marteau léger. Il ne se sert évidemment pas d'une masse.

La photographie demande le même choix judicieux. Ainsi, les appareils qui servent en studio et pour les portraits sont faits spécialement. La caméra destinée au photographe amateur est bien différente : légère, d'un usage facile, elle permet un réglage simplifié du temps de pose et du degré d'ouverture.

Dans le domaine du film, la spécialisation est encore plus marquée. Pour l'oeil du profane, toutes les pellicules ont la même apparence, surtout à cause des boîtes qui les contiennent, mais les émulsions de chacune sont appropriées à des emplois différents.

Le choix du film requis pour réaliser de bonnes photos ne doit pas être basé sur les préférences d'un ami ou sur la résonance du nom. Il faut choisir les pellicules suivant le genre de photos qu'on désire.

Ainsi, par exemple, on trouve sur le marché des films très rapides conçus spécialement pour donner d'excellents résultats à la lumière naturelle de l'extérieur ou avec un éclairage intérieur, sans illumination auxiliaire. La texture de ces films à haute vitesse comporte un grain moyen : autrement dit, l'agrandissement et les impressions qu'on en tire sont de bonne qualité ; leur précision est excellente. On ne s'en sert, néanmoins, que lorsqu'il faut des films très rapides.

Viennent ensuite les films « moyennant lents », pour le photographe dont la caméra est munie d'une fine lentille et qui avoie des photos de la plus haute qualité. Dans ce cas, l'émulsion est très mince. La plupart des films sont alors panchromatiques, pour assurer une meilleure transposition des couleurs en une échelle de tons blancs et noirs et aussi parce que le grain très fin est plus approprié aux bons agrandissements. La précision des photos prises avec ce genre de film est un autre actif pour le photographe sérieux.

Mais les photographes amateurs qui s'intéressent à de bonnes photos sans cérémonies, dans des conditions d'éclairage moyennes, doivent souvent choisir un film panchromatique à vitesse moyenne, qui conjugue les meilleurs avantages des émulsions « lentes » et « rapides ». Ils obtiennent ainsi une clarté précise, de la pénétration dans les ombres et toute une gamme de temps de pose. Ces films panchromatiques s'adaptent à presque tous les appareils d'amateurs et fournissent d'excellents résultats avec ou sans éclair synchronisé, que la journée soit ensoleillée, nuageuse ou pluvieuse. La photographie à l'intérieur est simple, avec un film panchromatique ultra-rapide de ce genre. On trouve un exemple de ces pellicules panchromatiques, pour amateurs, dans le nouveau Verichrome Pan, en rouleaux, de Kodak.

Voilà les trois types de films sans doute les plus en usage parmi les amateurs. Ils ne sont cependant que des spécimens des nombreux genres de films manufacturés et améliorés chaque année pour répondre aux besoins de tous les photographes, suivant les conditions variables, et pour produire des résultats à l'avenant.

En plus des résultats, le choix du film doit tenir compte des dimensions des appareils. Certaines caméras sont conçues pour le film en paquet tandis que d'autres exigent la pellicule en feuilles. Les rouleaux varient également de grosseur mais l'assortiment actuel répond presque toujours aux différents modèles sur le marché.

Le roman d'amour du Samedi

La chanson du printemps

par MAURICE D'ANYL

CHAPITRE PREMIER

« **E**H ! BIEN, Fanchonnette, ne courez pas si vite, vous allez vous essouffler !... Est-ce le printemps qui vous donne ainsi des ailes ? »

La petite, s'entendant appeler, se retourna. Quand elle vit celui qui l'apostropha, elle garda le silence.

— Vous ne parlez plus ? On ne peut pas vous demander comme aux enfants, si le chat a mangé votre langue. Vous pourriez bien me répondre ?

— A force de se voir toute la journée, on n'a plus rien de nouveau à se dire ! assura la jeune fille.

— Le travail n'a rien à faire avec les sentiments, Fanchonnette !

— De quels sentiments avez-vous à me parler ce soir, monsieur ?

L'homme sourit. Était-elle assez ingénue ou assez rouée, cette poupée-là !

Il reprit :

— Nous pourrions causer gentiment, Fanchon... Il faudrait être de bons amis, de vrais amis qui ne se cachent rien l'un à l'autre et qui s'en vont la main dans la main, bras dessus, bras dessous !

— Je n'en vois pas la nécessité ! Je vous l'ai dit, déjà dit, j'essaie de me montrer, autant que je le peux, une employée consciencieuse, exacte, laborieuse aux heures où je me trouve sous votre contrôle. Je suis, durant ce temps, une des plus respectueuses de vos ordres. Mais, en dehors de cela, je ne sais pas pourquoi vous perdez votre temps auprès d'une ouvrière !

Certes, Fanchonnette ne comprenait pas cette obstination à la poursuivre, cette amabilité surprenante dont cet homme témoignait vis-à-vis d'elle.

Paul Bésigue, grand, fort gaillard au teint coloré, aux yeux pers, au tempérament sanguin, violent, emporté, aux trente-cinq ans largement accusés, n'avait rien de très agréable dans la physionomie.

Il était contremaître, chef d'atelier à la faïencerie où travaillait Fanchon, et celle-ci se trouvait forcément sous son autorité puisqu'il distribuait et surveillait la besogne des employés.

Si la jeune fille était une des plus soumises aux ordres du chef pendant les journées de labeur, en dehors de la manufacture il lui semblait inutile de se montrer obéissante aux caprices de Paul.

Celui-ci parut le comprendre en cet instant, et ce fut d'un ton fort adouci qu'il proposa :

— Allons ! Venez avec moi. Je vous emmène dans un petit restaurant du bord de l'eau. Nous demanderons une friture de goujons ou un sauté d'agneau avec un bon verre de vin.

— Je vous remercie, monsieur. Je ne pourrais pas y goûter.

— En voilà une sauvageonne !... Tout de même, quelqu'un avec qui on travaille à longueur de semaine ne doit pas être considéré comme un étranger dès que l'on a franchi le seuil de la sortie de la faïencerie ! C'était vrai ! De quoi avait-elle peur ?

La démarche du contremaître était assez plausible. N'avait-il pas toujours été bon pour elle ?

Jamais, il ne la réprimandait comme les autres, et sa voix se faisait de miel pour lui adresser les ordres quotidiens.

Tout en parlant ainsi, le couple était parvenu à une petite guinguette, dont l'enseigne : « Au brochet d'argent » attirait la clientèle. Un cep de vigne escaladait la chambrante de la porte et des fleurs embaumaient le jardinet, qui s'en allait presque se baigner dans le fleuve.

— Oubliez-vous que c'est aujourd'hui samedi et jour de paye par surcroît ? Je suis seul et je voudrais partager mon plaisir avec quelqu'un. Et puis, c'est le printemps, il fait si beau ce soir, que l'on se voit tout attendri !

Fanchonnette se sentait trébucher. Ses jambes ne la soutenaient plus et elle éprouvait comme un creux à la poitrine. Elle était fatiguée et souffrait de la faim.

Il était trop tard pour reculer encore, vaincue par le plus tyrannique des tourments physiques : la faim !

Ils dînèrent donc confortablement en bavardant gaiement.

Fanchonnette était ravie. Jusqu'à dix heures, ils s'entretenaient ainsi, parlant de leurs travaux, de leur métier, de leur avenir.

C'était surtout Bésigue qui faisait les frais de la conversation : la jeune fille l'écoutait et répondait seulement de sa voix tranquille.

Vint l'heure du retour, de la rentrée chez soi. Bésigue tenait sous le sien le bras de Fanchon et lui parlait de tout près, effleurant presque les paupières de sa compagne de ses lèvres goulues.

— Je cherche une gentille femme, murmura-t-il persuasif. Fanchonnette, est-ce que vous ne songeriez pas un jour à vous marier ?

Non, elle n'y pensait pas.

Mais elle répondit vaguement :

— Qui sait !

Ce disant, il fit un geste pour l'embrasser, mais la jeune fille recula dans le couloir sombre.

Alors, l'homme se contenta de saisir les petites mains qui se tendaient pour serrer les siennes et d'y déposer de fougueux baisers. Puis, il s'éloigna par le chemin de halage, tandis qu'elle montait jusqu'à sa chambre.

II

« **V**ENEZ, mademoiselle Lasalle, ce soir, en sortant, vous irez dire à ce vieil original que ses assiettes seront bientôt prêtes, et qu'il peut venir en vérifier les dessins à la faïencerie ! »

Ces ordres étaient donnés à Fanchonnette par une des employées, qui s'apprêtaient à quitter, sa journée finie, le hall de la manufacture.

— De qui s'agit-il, Madame ?

— De Pierre Mandar, parbleu ! Il habite sur le quai, vous n'aurez qu'à sonner et à entrer chez lui. Il est connu comme le loup blanc, vous trouverez bien sa tanière.

— C'est probable ! Merci, madame, du renseignement.

Sitôt sortie de la faïencerie, Fanchonnette se mit en devoir de remplir la commission qu'on venait de lui confier.

Cependant, Mandar n'était pas là : des voisins assurèrent à la petite :

— La ville n'est pas si grande ! Allez dans une des rues commerçantes, que ce soit chez le boulanger, le boucher ou le buraliste, ce serait bien le diable que M. Mandar ne fût pas à bavarder par ci ou par là ! C'est lui qui s'occupe de la décoration de la nouvelle salle de cinéma, vous allez bien voir. Il est si gentil !... Un



si brave gars que tout un chacun l'aime bien !

Fanchonnette se hâta vers les rues de la petite ville, si curieuses avec leurs vieux logis du Moyen-Age et de la Renaissance. Ce fut non loin du Café des Arts dans les Arcades que la jeune fille rencontra celui qu'elle cherchait.

Un gamin qui passait et à qui elle s'adressa lui dit :

— Tenez, le v'là, monsieur Mandar !

Interloquée, elle considéra le « vieil original » qui, alerte, empressé, le teint frais, l'œil vif et bleu, la tête crânement coiffée d'un large feutre, apparaissait aux yeux de Fanchette, tel un beau jeune homme.

Evidemment, il n'avait plus vingt ans, mais il rayonnait de gaieté et de belle humeur.

— C'est moi que vous désirez voir ? interrogea-t-il en s'inclinant.

— Oui, monsieur !

Et la jeune fille s'acquitta de la commission dont elle était chargée.

— C'est entendu, mademoiselle, je passerai un de ces jours à la faïencerie, ne serait-ce que pour le plaisir de vous y revoir ! assura-t-il avec un sourire admiratif.

— Au revoir, Monsieur !

— Bonsoir, mademoiselle, et merci !

Elle n'avait pas fait quatre pas, gracieuse et légère, qu'elle surprit cette exclamation de Mandar :

— Sacrédiu ! la jolie fille !...

Fanchonnette en rougit jusqu'à l'extrémité de ses oreilles.

Pourquoi le regard de cet inconnu l'avait-il troublée ?

III

PIERRE Mandar était artiste-peintre et occupait, sur le quai, une des vieilles demeures du XIII^e siècle, à l'aspect moyenâgeux, en bois vermoulu, dont la façade à pans de bois était hérissée de gargouilles.

En dépit de l'impression de jeunesse qu'il produisait et bien qu'il ne fût pas encore « un vieil original », ce garçon avait largement atteint la quarantaine.

Il était célibataire endurci, farouche, indépendant, franc comme l'or, bon comme le pain, connu, estimé, aimé de tout le pays dont il était un fils. Il allait et venait à sa guise, tantôt à Orléans, tantôt à Paris, attaché fidèlement à sa petite ville natale. Original, certes, l'esprit pétri de fantaisie, l'humeur vagabonde avec cela, toujours content, toujours heureux.

Ce jour-là, selon son habitude, il chantait à tue-tête à travers les pièces de sa garçonnière, sans doute afin d'en peupler la solitude. Mais, avec ses travaux et son art, Pierre se suffisait largement à lui-même.

— Allons ! monologuait-il, le temps est venu d'aller jusqu'à la faïencerie.

Et quittant promptement la blouse

qu'il enfilait par-dessus son costume de sport quand il peignait dans son atelier, il vérifia son noeud de cravate, fit bouffer la pochette de soie auprès du revers de son veston, et passa un coup de peigne dans ses beaux cheveux châtain qu'il avait encore épais et qui encadraient noblement son beau front d'artiste.

Après quoi, il mit son feutre, qu'il portait avec l'allure d'un mousquetaire, descendit un étage, sortit, siffla son chien et, les deux mains derrière le dos, le nez en l'air, les yeux perdus en quelque songe ou tendus vers les perspectives des rives de la Loire, il se dirigea vers la manufacture.

Il avait le désir de posséder quelques assiettes et quelques plats décorés de ses propres dessins et, après s'être entendu à la faïencerie, ces objets étaient prêts et allaient le satisfaire.

— Je suis bien content, disait-il à son chien, un superbe berger de la Brie.

Et, dans la pensée de Pierre, cette joie s'adressait tout autant au plaisir qu'il ressentait à l'idée de revoir Fanchonnette qu'à celui d'avoir les assiettes commandées.

Sa course fut interrompue par des bonjours par-ci et par-là, des coups de chapeau donnés et rendus, des causeries échangées, des paroles lancées au passage.

Pierre Mandar était une figure populaire et très sympathique.

Ce fut Fanchonnette elle-même qui, à la manufacture, montra les faïences que désirait le peintre.

Ainsi, ils eurent le loisir de faire une mutuelle connaissance plus approfondie.

De ce jour, tous deux devinrent d'excellents amis. Étant donné leur différence d'âge, Pierre, dès le début de leurs relations, prit le ton quasi paternel d'un parent s'adressant à une enfant. Et Fanchonnette ne tarda pas à le considérer comme un auxiliaire précieux dans sa vie esculée.

Ils se rencontrèrent partout au dehors, et, de plus, l'artiste venait souvent à la fabrique choisir diverses porcelaines que la jeune fille était quelquefois chargée d'aller lui porter.

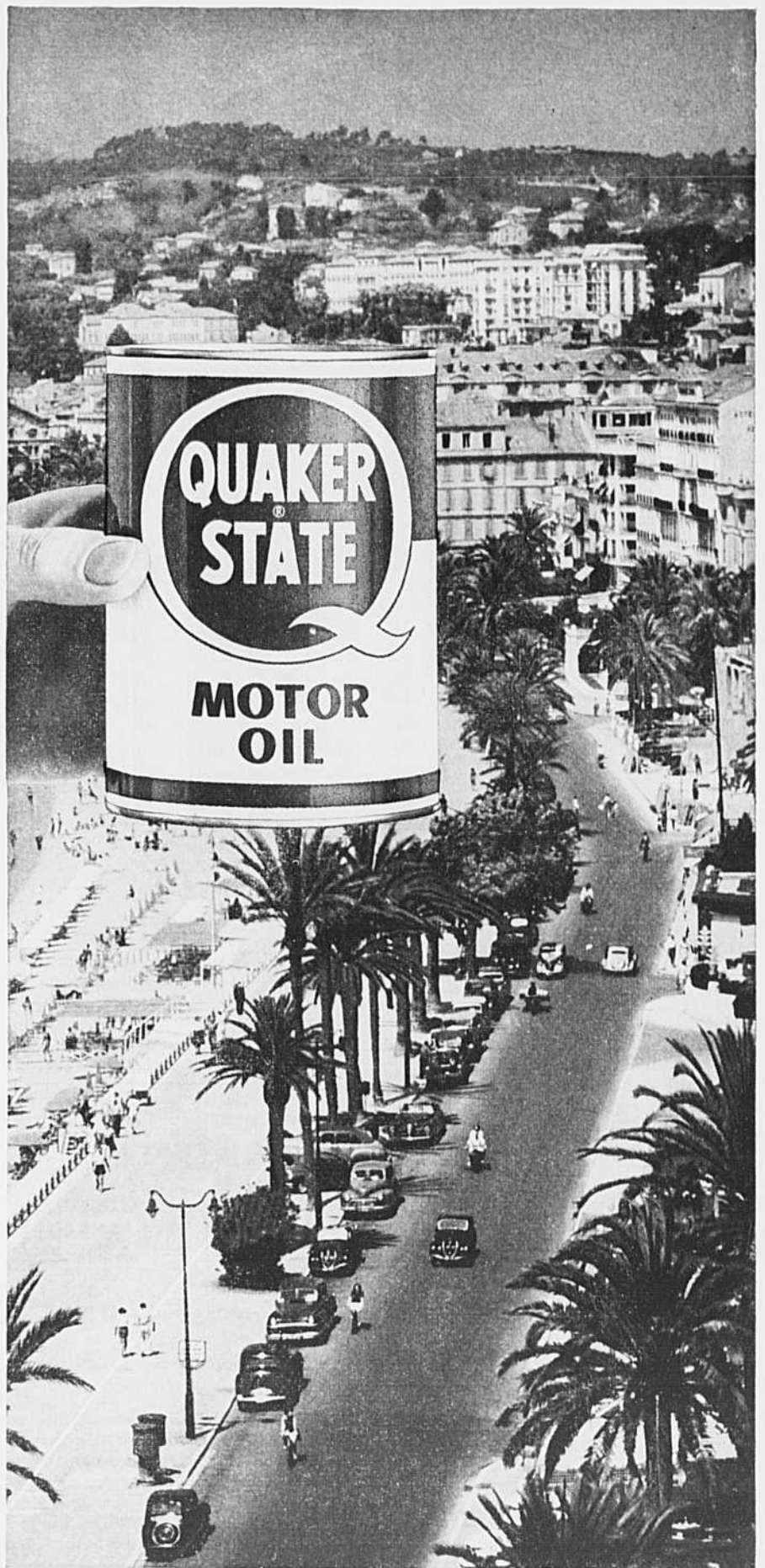
Elle s'était attachée à cet homme qu'elle jugeait compatissant et le regardait comme un grand frère aîné, lui demandant parfois conseil ou aide.

Quelquefois, aux bonnes gens qui s'amusaient de leurs graves conversations, Mandar disait en riant :

— Me voici devenu grand-père maintenant !

Tellement il avait la sensation que Fanchonnette était une fragile colombe qu'un rien effarouchait, qu'une peine attristait, qu'un mot aimable réconfortait.

Un matin le peintre qui se prome-



CANNES, FRANCE

La grande nouveauté sur la route, aujourd'hui, c'est la Quaker State! Dans chacune des dix provinces du Canada et dans 19 pays, les automobilistes soigneux de leurs voitures utilisent la Quaker State—la pure huile à moteur de Pennsylvanie, en avance de plusieurs années sur les autres, conçue et fabriquée pour assurer une lubrification plus durable de tous les moteurs. Où que vous alliez, exigez **Quaker State** . . . c'est la meilleure huile à moteur que vous puissiez acheter!

QUAKER STATE OIL REFINING CO. OF CANADA LTD., TORONTO
Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

A MONTREAL :

L'huile à Moteur **QUAKER STATE**
est vendue par :

LUDGER GRAVEL & FILS LIMITEE

7905, Boul. Saint-Laurent

nait sur la place du Château, fut arrêté par un grand et fort gaillard aux cheveux bruns, à l'air ouvert et paisible.

— Eh ! bien, Tavel, cela va toujours, mon petit ?

Il se permettait cette appellation, l'homme ayant dans les vingt-cinq ans, et parce qu'il le connaissait depuis son enfance.

— Comme ci, comme ça, monsieur Pierre !

— Qu'y a-t-il qui ne marche pas, mon vieux ? Conte-moi cela.

— Eh ! bien, c'est la mère qui ne va pas fort !

— Est-elle malade, cette bonne madame Tavel ?

— Pas trop, mais elle se fatigue à l'ouvrage et elle ne pourra bientôt suffire à diriger la ferme. Quant à moi, je suis très occupé par mes co-teaux. La vigne a souffert, cette année, je voudrais pourtant bien avoir une bonne récolte !

— Je te le souhaite, François. A propos peux-tu venir me donner un coup de main, ce soir, après ta journée ? Viens me trouver à mon jardin. Ce n'est pas toujours commode d'être tout seul !

— Ah ! monsieur Pierre, vous dites vrai ! Je songeais encore, pas plus tard qu'hier, que je ne voulais pas rester vieux gars, comme M. Mandar, sauf votre respect !

L'artiste éclata de rire.

— Tu n'est pas obligé de faire comme moi !

— Non, justement : alors, ce qui me tracasse, c'est de me trouver quel'un !

— Comment ! Un garçon tel que toi ne doit pas être en peine de découvrir par toute la Beauce, un beau brin de fille, née de braves cultivateurs.

— Oh ! ce n'est pas uniquement une campagnarde que je voudrais !... Voilà mon idée. Puisque la mère se fait vieille, il faudrait, pour la ferme, une jeunesse qui entretiendrait l'ordre dans la maison, raccommoderait les hardes, et qui serait assez avenante pour bien recevoir les gros viticulteurs et même la clientèle... Parce que si mes clos donnent bien cette année, je tâcherai d'ouvrir un commerce de vin en barriques. Je vendrai mes crus en fûts, tout vigneron que je suis !

— En effet, ce serait intéressant !

— Oui, mais il me faudrait quelqu'un de capable, et pas une coquette qui ne penserait qu'à sa toilette. Eh ! bien, c'est rare à trouver. Et puis, enfin, il faut se plaire, n'est-ce pas, monsieur Mandar ? Le mariage, ce n'est pas toujours qu'une affaire !

— Tu parles comme un sage et avec ton cœur, mon cher François. Crois bien que je te souhaite de rencontrer le plus tôt possible celle qui sera madame Tavel jeune !

— Allons ! Je m'excuse de vous parler si longtemps de moi ! A tantôt, monsieur Pierre !

Et les deux hommes se séparèrent, pour se retrouver, dans la soirée, au jardin de l'artiste.

A ses moments perdus, le peintre s'occupait d'un enclos assez vaste, dans la ville haute, qu'il louait à l'année, et qui dominait tout l'échelonnement des toits, des verdure et le large ruban d'argent que la Loire déroulait beaucoup plus bas.

Une petite cahute abritait les ou-

tils de jardinage et un banc. Pierre avait une prédilection pour les fleurs et celles-ci croissaient en abondance sur les plates-bandes.

Mandar cultivait aussi quelques légumes pour sa consommation et quelques pieds de vigne, afin d'avoir, bon ou mal an, son tonneau de vin.

Cette fois-là, il réclamait les lumières avisées de François Tavel et les deux hommes se livrèrent à leurs travaux dans la paisible béatitude de ce beau soir de mai.

Un coup léger, frappé à la porte de bois, tira les jardiniers de leur besogne.

— Entrez ! cria Pierre sans se déranger.

— Bonsoir, monsieur ! chanta une voix claire.

— Quelle bonne surprise ! C'est vous, petite Fanchon ! Comme c'est gentil d'être venue ! Je craignais de vous voir oublier ma proposition.

— Ah ! certes non ! Cela me fera tellement plaisir d'avoir de jolies petites pommes de terre nouvelles à faire sauter dans la poêle !

Pierre, en effet, depuis que les primeurs levaient dans son jardin, avait proposé à la jeune fille de lui donner quelques légumes.

— Et puis, n'oubliez pas de cueillir toutes les fleurs que vous voudrez pour orner votre chambre ! déclara encore le peintre.

François Tavel, les mains sur la poignée de sa bêche, le pied au fer, considérait Fanchonnette, véritable apparition de printemps, et ses yeux brillèrent.

— Une de mes nouvelles connaissances, dit Mandar en présentant l'un et l'autre Fanchon et François : un

courageux garçon, une bonne petite !

Après quoi, Pierre ajouta :

— Vous savez, Fanchette, il y a aussi des petits pois ! Prenez-en !

— C'est cela qui est délicieux, au sucre ! Je parie, monsieur, que vous vous privez pour moi et que vous n'avez pas encore goûté à tous vos produits cette année !

— C'est ma foi vrai ! répliqua Pierre en riant. Je ne me prive pas, mais je n'ai pas encore mangé de petits pois.

— Me permettez-vous de vous en écossier un kilo ?

— Si le cœur vous en dit, je les croquerai à votre santé ! répondit l'insouciant artiste.

Sur le banc de l'abri, Fanchon se mit à l'oeuvre. Comme elle appréciait la réserve de Mandar ! Comme il était toujours délicat et complaisant ! Quelle différence avec Paul Bésigue ! Celui-ci l'eût harcelée pour qu'elle partageât son dîner avec lui ! Tandis que Pierre ne demandait rien et offrait toujours. Il était respectueux envers la jeune fille, et il lui avait même dit :

— Je suis célibataire et vous aussi ; afin de ne pas faire jaser à tort et à travers, jamais je n'irai chez vous et vous ne monterez pas chez moi.

Comme il était soucieux de sa réputation, et comme elle lui en savait gré !

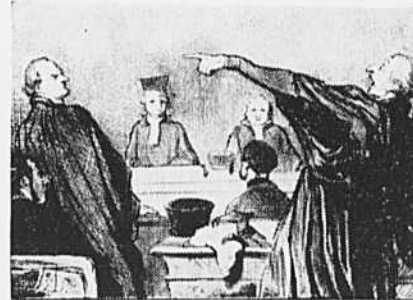
François Tavel, en voyant Fanchonnette éplucher les légumes, proposa :

— Le mieux serait de les emporter chez moi, et si je puis me permettre de vous inviter, mademoiselle, et vous, monsieur Pierre, ma mère préparera le souper !

COUPABLE ou NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Une union peut-elle autoriser un individu à exercer un métier autre que le métier spécifié sur sa carte de compétence ?

Les inspecteurs du Comité conjoint de la construction de Montréal se présentent sur un chantier et examinent les cartes des ouvriers à l'ouvrage. C'est ainsi qu'ils en trouvent un occupé à clouer des lattes métalliques, alors que sa carte de compétence l'autorisait uniquement à poser des lattes de bois et de gyproc. Ils le traduisent en Cour, sous l'accusation d'avoir exercé un métier autre que le sien sur un chantier de construction montréalais.

Le prévenu proteste de son innocence. Pour sa défense, il invoque une autorisation de l'Union dont il fait partie. Deux locaux de cette union, en effet, celui des poseurs de lattes métalliques ainsi que celui des poseurs de lattes de bois, avaient conclu une entente pour autoriser leurs membres à exercer l'un et l'autre métier à volonté.

Dans les circonstances, le prévenu est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE d'avoir exercé un métier autre que le sien ?

COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 29 avril 1958.

L'Union en question n'avait pas le pouvoir d'accorder l'autorisation d'exercer les deux métiers. Une union ne peut changer ou modifier un décret relatif aux métiers de la construction. Seul le Lieutenant-Gouverneur en conseil peut, sur recommandation, modifier un décret de travail, de même que son application.

ROBERT MILLET, B.A.

La chose fut acceptée, conclue, et la soirée se termina chez Mme Tavel.

IV

PAUL Bésigue ne fut pas sans apprendre le dîner que Fanchon et Pierre Mandar prirent de compagnie chez la mère de François Tavel.

Sa bile s'en échauffa, d'abord parce qu'il jugeait que la jeune fille lui faisait des cachotteries en lui taisant ses nouvelles relations, ensuite parce qu'elle semblait se plaire avec « l'artiste » comme disait Bésigue, et que cela menaçait de compromettre ses propres intérêts.

Tel le loup convoitant une timide brebis, fine et douce Fanchonnette.

La résistance de la petite exaspéra cette passion et la soirée passée en tête-à-tête dans la guinguette n'avait été qu'une goutte d'eau pour cet être enfiévré.

Fanchon, qui n'avait pas l'effronterie ni l'audace des autres femmes de la fabrique, devenait une tentation perpétuelle pour Paul.

Un jour, il faillit même compromettre sa dignité de chef d'atelier : Fanchonnette, penchée sur son travail, inclinait le cou et Bésigue, venu surveiller l'ouvrage, manqua de planter un baiser sur cette nuque ronde !

Il se reprit à temps et se contenta d'appuyer sa main fortement sur les frères épaules qui tressaillèrent.

Il fallait que Bésigue parlât à Fanchon. Un dimanche, l'occasion s'en présenta.

Fanchonnette était venue, impasse du Billard, chercher de l'eau au puits à deux étages, curiosité pittoresque du vieux Gien.

Bésigue, voyant passer la jeune fille, s'en vint la rejoindre.

L'impasse était déserte à cette heure-là et il n'y avait pas à redouter, par conséquent, les indiscretions.

Par ce joli mois de mai, Fanchonnette, vêtue d'une robe claire laissant ses bras nus était plus fraîche que jamais. Bésigue en fût mordu par le désir.

— Bonjour, ma belle enfant ! déclara-t-il, galant.

— Bonjour, monsieur !

— Écoutez, j'ai à vous parler, gentille Fanchonnette.

Ils s'assirent près du vieux puits, sur les marches usées.

Aux rebords des croisées, des fleurs en pots éclairaient les vétustes demeures aux murailles lézardées et parfumaient l'air de leur enivrante odeur.

Une telle griserie dans l'ambiance de cette journée que Fanchonnette se laissa prendre aux paroles de Paul, comme l'oiseau aux mailles d'un filet.

Le couple, maintenant, s'accoudait à la margelle et les discours de l'homme excitaient une effervescence dans l'âme de Fanchonnette.

Enfin, ils parlèrent à voix plus haute. Paul entourait de son bras puissant la taille souple de la petite.

— Laissez-moi vous aimer ! Je suis sûr que votre affection me viendra bien vite, disait Paul. La pensée que nous sommes fiancés me comble de joie ! nous resterons ainsi tant que vous le voudrez, et nous ne nous marierons que lorsque vous sentirez que vous avez un peu d'amour pour moi !

Comme il tournait la tête, il se contenta de baiser ce cou frais qui



Celestial

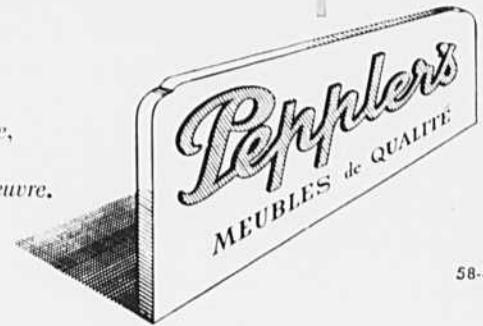
MOBILIER No 472

*Une création
d'une beauté
céleste*



*Voici l'un des mobiliers les plus élégants et les plus remarquables,
réalisé dans les ateliers d'ébénisterie Pepler.
C'est le nouveau modèle Celestial aux lignes fluides
et finement ciselées... avec panneaux de rotin
mis en relief par le fini en beau noyer danois.
Exprimant parfaitement l'élégance vaporeuse du mobilier moderne,
le modèle Celestial est en harmonie absolue avec les décors en vogue.
... pourtant il offre la beauté impérissable d'un authentique chef-d'oeuvre.*

PEPLER BROS. CO. LIMITED, HANOVER, ONTARIO



58-4F

s'inclinait et de sceller ainsi leurs fiançailles.

— Alors, questionna la petite, nous nous attendons maintenant à la sortie de l'atelier ?

— Ce n'est peut-être pas bien prudent ? On le remarquera tellement ! Nous nous rejoindrons plus tard, le long de la berge... déclara-t-il en riant.

Quand elle se retrouva dans sa chambre, Fanchonnette se demanda pourquoi elle avait si vite répondu à Bésigue, engageant ainsi tout son avenir ?

Elle songea que l'avis et les conseils de Pierre Mandar lui eussent été précieux en l'occurrence, puisqu'elle n'avait personne à qui se confier !

Cependant, elle était étourdie, comme envoûtée par tout ce que lui avait dit le contremaître, et alanguie par cette chaude journée de printemps elle se livra à la joie d'être amoureuse.

Toutefois, ce début de fiançailles manqua de se terminer par une tragique aventure.

Quelques jours après ce dimanche, Pierre Mandar flânait le long de la promenade ombragée qui suit le bord de la Loire. Sa rêverie était troublée par des éclats de voix. Vouloir jouir en paix de cette soirée délicieuse il s'abstint de prêter attention aux exclamations qui montaient jusqu'à lui.

Sur le bas de la berge, Paul Bésigue et Fanchonnette discutaient.

Tout était changé dans le cœur de la jeune fille, depuis le jour où elle avait accepté de « fréquenter » Paul.

Mais celui-ci, qui ne se doutait de rien, s'étonnait de la résistance que lui opposait Fanchonnette.

Il la tenait serrée contre lui, cherchant à prendre ses lèvres. Maintenant, il la tutoyait, et ses yeux scrutaient le visage de sa victime avec une supplication inaccoutumée.

— Voyons, Fanchonnette, tu ne peux pas me refuser cela, un baiser ?

La jeune fille murmura quelques mots.

L'homme blêmit comme s'il avait reçu un coup de fouet.

Mais sa passion pour la petite étant à son paroxysme, il saisit les poignets de celle-ci, en haletant :

— Eh ! bien ! quoi ! et après ? Tu seras ma maîtresse !

Fanchonnette eut un vertige, elle recula...

Un pas de plus et elle tombait dans la Loire.

Pierre Mandar, qui flânait toujours à l'aventure, était venu, lui aussi, sur la berge : de loin, il ne reconnaissait pas le couple enlacé.

Mais, tout à coup, il vit le danger.

L'homme et la femme, car Bésigue tenait à nouveau Fanchonnette contre lui, allaient, s'ils n'y prenaient garde, glisser dans le fleuve !

— Holà ! mes braves gens, atten-

tion ! Vous allez vous noyer ! s'écria-t-il.

Interdit, Bésigue desserra son étreinte, Fanchonnette se dégagea et prit la fuite.

Paul vociféra à l'adresse de Pierre :

— De quoi se mêle-t-il, celui-là ?

— Vous feriez mieux de vous taire, déplorable individu ! s'exclama le peintre.

Bésigue toisa son interlocuteur. Il se tut ! Nul n'osait répliquer à Pierre Mandar.

Paul s'éloigna en maugréant et Pierre regagna le quai, où il retrouva Fanchonnette.

Il faillit crier de surprise.

— Comment ! C'était vous qui étiez avec ce vaurien ? A cause de la nuit venue, je ne vous avais pas reconnue.

— Hélas ! Monsieur Pierre... Et sans votre bienheureuse intervention, je ne sais pas ce qu'il serait advenu. Comment vous remercier ?

— En allant bien vite vous reposer, ma pauvre petite, demain vous me conterez tout cela.

Fanchon, encore oppressée et confuse, serra la main de l'artiste et se hâta de rentrer chez elle.

Pierre continua sa flânerie et, tout en songeant aux agissements du contremaître, il murmura :

— Quel sale type tout de même !

v

UN soir, vers onze heures, Pierre Mandar achevait de fumer une cigarette, tout en feuilletant une revue d'art.

Soudain, il fut tiré de sa lecture par des coups précipités frappés à sa porte d'entrée.

— Qui diable peut bien faire un pareil branle-bas ? Surtout à cette heure ? C'est sans doute quelque mauvais plaisant. Je ne vais pas ouvrir ! déclara le peintre en pestant contre l'importun.

Les coups redoublèrent. Mandar se rendit vers la fenêtre et, penchant la tête, il perçut une voix affolée qui suppliait :

— De grâce, ouvrez ! Ouvrez vite, monsieur Pierre !

C'était Fanchonnette qui demandait ainsi à entrer.

Mandar n'eut qu'une pensée : la petite se trouvait en péril ! Le peintre descendit en hâte et tourna le loquet de la porte.

— Oh ! merci, monsieur Pierre !... Oh ! si vous saviez !...

Fanchonnette était pâle. Une lueur apeurée brillait au fond de ses yeux bleus. Son corsage était soulevé à un rythme accéléré par les battements affolés d'un cœur dérégulé.

Mandar eut pitié de cette détresse :

— Voyons, qu'y a-t-il ? Entrez vous asseoir !

Il était temps, Fanchonnette défaillait.

Mandar, empressé, lui tamponna les tempes avec de l'eau de Cologne, l'obligea aussi à ingurgiter quelques gouttes de cognac et étendit la jeune fille sur le divan de son atelier.

Mademoiselle Lasalle, réconfortée

[Lire la suite page 22]

L'avènement d'un nouveau style...

L'OLDSMOBILE 59



Totalement neuve...typiquement Olds

Oui, l'avènement d'un style nouveau! Le style d'une harmonie aux dimensions généreuses... le style distinctif de toutes les Oldsmobile 1959. Un nouvel intérieur plus spacieux... rehaussé par un cadre somptueux de larges baies vitrées! *Davantage de place* partout... pour les jambes... pour les bagages! Et de nouveaux moteurs Rocket silencieux, doux et économiques! Examinez l'Oldsmobile dans ses moindres détails — vous trouverez à coup sûr les avantages supplémentaires que vous cherchez... des invulnérables finis Magic-Mirror aux freins de sécurité refroidis à l'air. A l'avant-garde de la qualité dans la catégorie à prix moyen... la sensationnelle Oldsmobile 1959.



Scenicoupe Holiday Quatre-vingt-dix-huit—avec la nouvelle vitre arrière pour protéger de la chaleur et garantir un maximum de visibilité. Le Scenicoupe figure aussi dans les séries Dynamic 88 et Super 88.

Sedan sport Holiday Super 88, 4 portes—un modèle d'allure sportive pour toute la famille. Il figure également dans les séries Dynamic 88 (au fond, à droite) et Quatre-vingt-dix-huit.

Voyez les avantages accrus de l'OLDSmobilisme...

en montre chez votre dépositaire!

—> [Suite de la page 19]
par Falcool, retrouva ses sens et eut la force de dire :

— Oh ! j'ai eu si peur ! C'est affreux !

Elle bégayait des mots sans suite.
— Dites, je reste là ? Vous ne me chassez pas ! Je puis passer la nuit ici ?

— Si vous voulez, Fanchon. Ma maison vous est ouverte !

— Merci ! murmura la jeune fille dans un souffle, et ses paupières se refermèrent sur ses yeux où luisait encore l'éffroi.

— Allons ! Allons ! Qu'est-ce que cela veut dire, petite enfant ?

Pierre Mandar, célibataire endurci, se jugeait plutôt incapable de soigner une femme en pâmoison !

Cependant, installant plus soigneusement Fanchonnette sur le divan, il cala contre ses reins les coussins épars, déposa une couverture sur ses jambes et passa de nouveau le tampon imbibé d'eau de Cologne sur les joues de sa petite amie.

— Voyons, reposez-vous d'abord, vous parlerez ensuite, déclara-t-il à la jeune fille qui reprenait connaissance.

— Je dois vous sembler un peu folle ?

— Mais non ! Vous savez bien que je vous suis tout dévoué ! Que vous arrive-t-il ?

— Eh ! bien, voilà. Je m'apprêtais à me coucher, lorsque j'entendis un pas lourd gravir les marches et s'arrêter sur le palier de ma chambre.

« Tout à coup, j'entendis que l'on tournait la poignée de ma serrure.

« Je ne m'étonnai pas trop, me disant que c'était quelqu'un qui se trouvait sans lumière et qui se trompait de porte, alors je continuai à ranger mes vêtements dans ma penderie. N'avais-je point mis le verrou ?

« Hélas ! Je devais m'apercevoir de mon oubli, car par je ne sais quelle fatalité, ce qui se passa ensuite me permit de me rendre compte que j'avais omis de pousser la targette bien à fond !

« Bientôt en effet, ma porte s'ouvrit sous une brusque intrusion et fut refermée tout doucement afin que le bruit en fût étouffé...

« Lorsque je me retournai pour voir qui osait franchir le seuil de ma chambre, un homme d'une voix rauque, affirmait :

« — A nous deux, Fanchette !

« Je refrérai un cri de frayeur...

« Paul Bésigue était devant moi !

— La brute ! L'odieux personnage ! Comment avait-il l'audace ? proféra Mandar, révolté.

— Une porte dérobée se dissimulait derrière la penderie où je me tenais.

« Sans répondre à l'être cynique venu me poursuivre jusque chez moi, je m'enfuis par cette issue et je m'échappai, courant jusque chez vous.

« Bésigue peut bien bouleverser tout dans ma chambre s'il le veut, que m'importe !

« Maintenant que je suis hors de ses atteintes, qu'il aille au diable ! Seulement, quand je pense à cela, ma pauvre tête en éclate encore !

Fanchonnette, accablée, bouleversée par cette émotion, haletante, sanglotait.

Pierre essaya de la consoler :

— N'ayez plus de peine, aucune crainte ! répétait-il. Je suis là, je veille sur vous ! Vous allez passer une bonne nuit sous mon toit, sans trop songer à ce qui vous tracasse, et demain matin je vous apporterai un grand bol de chocolat fumant.

Et, fraternel, Pierre effleura le front de Fanchonnette d'un baiser paisible.

VI

ET les jours s'écoulaient ainsi... Fanchon passant le plus clair de son temps dans l'atelier du peintre.

Comme elle était jolie, Mandar se plaisait aussi à faire son portrait, et elle se montrait heureuse de poser pour lui et de passer des heures entières en tête-à-tête avec Pierre.

Pourtant, elle s'inquiétait de son avenir ! Quel métier allait-elle de nouveau entreprendre ?

Quand elle s'interrogeait ainsi à haute voix devant Mandar, il s'empressait d'arrêter son élan.

— Pour le moment, disait-il, il faut vous refaire de la santé. Toutes ces émotions vous ont affaiblie et vous avez besoin de vous reposer.

« Un ou deux mois de vie bien tranquille et nous verrons ensuite ! Votre nourriture est assurée puisque vous me rendez maints services. De quoi vous inquiétez-vous ? »

Comme ces paroles étaient réconfortantes à l'orpheline ! Fanchonnette se montrait l'humble reflet de Pierre qui, lui, la traitait avec la plus grande gentillesse et la considérait comme une soeur plus jeune et dont il avait la garde.

Mais, même les sentiments les plus purs ne sont pas à l'abri des propos malveillants.

Cette vie de ravissante intimité fut salie par les plus méchants commérages.

Un soir que Pierre et Fanchon prenaient le frais sur la terrasse de l'atelier, assis tous deux sur le petit banc qui regardait la Loire couler entre les peupliers, ils surprirent parmi les voisines caquetant sur le trottoir d'en bas, quelques réflexions désobligeantes, émises par la bouche des bavardes curieuses.

Fanchonnette en pâlit de douleur, et le front de Pierre se rembrunit.

— Quelles idioties ! murmura-t-il... Il n'y a aucun compte à tenir de leurs propos stupides !

La jeune fille, elle, eut soudain, très nette, la sensation que cette situation qui leur plaisait tant, à tous deux, ne pouvait pas durer.

Elle rentra dans l'atelier et, tristement éroulée sur le divan, elle se mit à pleurer.

Pierre, machinalement, secoua les cendres de sa cigarette et acheva de la fumer, toujours assis sur le banc.

Puis, à son tour, il regagna la pièce.

Traversant l'atelier, il perçut soudain les sanglots de la petite.

Il la vit, tordue de chagrin, sa forme svelte étendue sur le sofa.

— Eh ! bien, ma mignonne, qu'y a-t-il ? Suis-je si ours que cela pour ne pas savoir contenter ma petite fée ?

— Oh ! vous qui êtes si délicat, si bon pour moi !

— Alors, pourquoi ces larmes ? Pierre se pencha, enveloppa de ses

bras le buste fragile de la jeune fille.

De ses doigts caressants, il chercha à essuyer les yeux humides, et berça, comme il l'eût fait d'un enfant, sa petite compagne.

— Il va falloir nous quitter, nous séparer, ne plus nous revoir !

— Mais vous êtes folle, petite fille ! En voilà des idées. Restez ici !

— Vous le voulez bien ? Oh ! oui, tenez, gardez-moi ! Je veux demeurer toujours ici ! Faites de moi ce que vous voudrez !

Tout à coup, ils eurent tous deux un véritable éblouissement.

Voici donc qu'ils s'aimaient !

Pierre palpita d'émotion à cette constatation tandis que Fanchonnette soupirait :

— Mon grand ami, embrassez-moi d'amour !

Et, sous le clair de lune moirant le fleuve, éclairant les peupliers, faisant scintiller d'étranges lueurs dans l'atelier, le peintre vit se tendre vers lui les lèvres ardentes de la jeune fille.

Un vertige s'empara de l'artiste et il s'inclina vers ce jeune visage, qu'il baisa tendrement.

Allait-il étreindre ce couple corps d'amante, happer cette bouche fraîche comme une rose entr'ouverte, un fruit juteux, à portée de ses propres lèvres enfiévrées ?

Mandar reprit la maîtrise de lui-même. Il se redressa, s'arracha de ces bras qui cherchaient à l'attirer, recula, passa une main nerveuse sur son front... Voyons, quelle folie s'emparait de lui ?

Il sentit un grand serrement lui pincer le coeur, puis, plus calme, il eut le courage de déclarer, paisible en apparence :

— Il faut vous marier, Fanchonnette !

— Vraiment ! Vous voudriez bien m'épouser ?

Quelle tentation pour Pierre, et que de prudence il dut avoir pour ne pas faire souffrir de nouveau la malheureuse et s'abstenir lui-même d'être durement touché !

— Ne parlons plus de cela pour l'instant. Le printemps qui chante nous bouleverse et nous émeut. Il faut bien réfléchir avant de s'engager ! Savez-vous quel est mon âge ?

— Que m'importe ! Je vous aime.

— Demain, ma chérie. Je vous donnerai ma réponse.

— Alors, bonsoir !

— Oui, il faut rentrer chez vous, être sage et raisonnable ! Bonsoir, petite chérie !

— Bonsoir !

Ils n'échangèrent même pas le fraternel baiser coutumier, et, comme chaque soir, depuis qu'elle ne demeurait plus chez le peintre, Fanchonnette s'en alla rejoindre sa chambre de la rue des Quatre-Vingt-Cinq Degrés.

Pierre Mandar, lui, passa une nuit blanche, troublé par les élans qu'avait eus Fanchonnette envers lui.

Hélas ! l'amour était né entre eux à leur insu. Cette intimité quotidienne en avait tissé la trame, et le printemps, perfide complice, avait fait éclore ce sentiment que chacun couvait en lui, secrètement, silencieusement.

Car, Pierre devait bien se l'avouer. Il aimait depuis longtemps Fanchon-

DIS-MOI TON NOM...

je te dirai
qui tu es

HORTENSE

Pas banales, encore moins médiocres, mais un peu distantes, peut-être même dédaigneuses, les Hortense ne font pas suffisamment profiter ceux qui les entourent, de leur valeur. Elles en sont les premières victimes, car on ne les apprécie pas autant qu'elles le méritent.

HUBERT

Débrouillards, les Hubert préfèrent arriver lentement à leurs fins par la ruse et la patience, si bien que leur volonté résistante, mais souple, n'apparaît pas tout d'abord. Aimables, causants, très à l'aise dans tous les milieux et toutes les situations, les Hubert plaisent en société, s'ils ne sont pas souvent l'objet de grandes passions ni de dévouements hors de pair.

HUGUES - HUGUETTE

Bien que les Hugues soient aimables ou plutôt courtois, le fond de leur caractère est assez rude. Ils s'assimilent tous les sujets avec une facilité qui leur permet de se donner et de donner aux autres l'illusion d'esprits supérieurs ; aussi n'admettent-ils pas aisément la contradiction ; l'échec, au lieu de les amolir et de les incliner, les bute et les aigrit.

IDA

Ida signifie « parfaite ». Celles qui portent ce nom ne peuvent mieux que s'inspirer de son étymologie. Qu'elles prennent garde cependant à ne pas perdre la simplicité et l'affabilité, sans lesquelles il n'est pas de véritable charme.

IGNACE

Les Ignace sont des cerveaux, épris de logique et de raisonnement. Peu imaginatifs, mais adroits, insinuants, parfois même retors, ils réussissent. Polis, aimables, ils restent, cependant, assez froids et un peu dédaigneux.

nette, mais la considérant comme une petite soeur cadette il n'eût jamais osé lui faire part du trouble et de l'exaltation que sa vue faisait naître en lui.

Il se croyait très fort en cachant cette évidence. Mais, elle, femme par excellence, n'avait pu demeurer insensible à tant de ferveurs, cependant inexprimées, et que l'intuition de Fanchon, aiguillée par son propre amour, avait devinées, pressenties.

Le sommeil ne vint pas pour l'artiste tourmenté.

Dès l'aube, il quitta son lit où l'insomnie ne le quittait pas et il se dirigea vers son atelier.

Une fois là, il ouvrit toute grande la porte fenêtre. Au jour pur du matin, il groupa, coordonna ses pensées et récapitula les tendances de son caractère.

Où ou non, était-il un mari possible pour Fanchonnette ? S'il n'écou- tait que son coeur et son amour, il pouvait répondre oui. Il apporterait la sécurité à cette petite qu'il se sentait capable d'idolâtrer.

Mais, la rendrait-il heureuse ? Il était resté célibataire, ne pou- vant se résoudre à une vie régulière. Se marier ? C'était renoncer à toutes ses aspirations de quiétude un tantinet égoïstes... Faire de Fanchon sa maîtresse ? La servitude en serait peut-être encore plus grande... Et Pierre se jugeait un piètre cadeau à offrir à un coeur de vingt ans !

Quelle cruelle énigme ! Pierre se trouvait profondément atteint car il aimait, aujourd'hui, comme il n'avait jamais aimé ! N'était-il pas coupable ? N'avait-il pas provoqué ce sentiment chez cette petite ? Non, il avait seulement voulu la protéger, la défendre, et non la troubler, précieux fardeau dont la confiance en lui était si grande !

Allait-il détruire cette confiance en se dérobant ? Non il fallait épouser Fanchonnette et sacrifier ses habitudes, ce qui serait chose bien douce, étant donné l'amour qu'il éprouvait. Et puis cela ferait taire tous les commérages. Et Pierre, sa résolution prise, comme un collégien se mit à chanter d'allégresse.

Mais, soudain, il se dirigea vers la glace accrochée au-dessus de la cheminée. Le jour cru jetait impitoyablement une lumière sincère sur tout ce qui était dans la pièce, et Pierre, sur le miroir, vit se refléter son visage.

Alors, il eut un sursaut. Insensé qu'il était ! Partager l'amour de Fanchonnette ! Quelle erreur ! N'allait-il pas lui, Mandar, avoir quarante-six ans ? Il ne les portait pas, certes ! Toutefois, d'un coup de peigne, il écarta ses cheveux châtain, près des tempes ; là, une mèche blanche mettait sa lueur d'argent. Il passa sa main sur son front et y sentit creuser des rides. Voici déjà que le guet- taient les premières atteintes de l'au- tomne de la vie, et c'était cela qu'il apporterait à la radieuse jeunesse de Fanchon ?

Pierre avait une âme trop haute et trop généreuse. Il devait renon- cer à ce rêve printanier ! Il allait ouvrir les yeux de la jeune fille et la pousser vers les bras d'un autre ! Blessure d'amour ? Blessure d'or- gueil ? Souffrance de l'homme qui, avec ses premiers cheveux blancs, entre dans la maturité.

Le peintre trouva tout à coup son atelier plus vide et vaine sa vie de solitude ! Ah ! certes, maintenant qu'il se sé- parait d'elle, il voyait combien il ai- mait la vierge blonde qu'il avait dé- fendue des embûches d'un autre homme !

Et, devant ce sacrifice si lourd, le peintre se mit à pleurer... Le printemps déclinant avait fui comme un songe, l'été avec une belle journée trop ensoleillée et l'au- tomne empourpré alourdissait main- tenant, dans les clos et sur les coteaux du Loiret, les raisins en grappes ver- meilles.

On était en octobre, et tous, dans la petite ville de Gien s'apprétaient à célébrer joyeusement les vendan- ges.

Et, parmi les vignobles aux incom- parables richesses de François Tavel, c'était bien une autre fête ! Il travaillait, heureux, aux côtés de Fanchonnette qui grapillait en chantant à tue-tête !

Enfin, François qui voulait une femme avenante, était fiancé selon ses désirs.

Elle devait se marier avec le jeune vigneron sitôt les vendanges faites. Quant à Pierre Mandar, qui cachait sa détresse sous la satisfaction du bonheur de ce couple uni, en gran- de partie son oeuvre, il venait de déclarer à François et à Fanchon, qu'il considère un peu comme ses enfants :

— L'année prochaine, n'est-ce pas, j'espère bien être grand-père !

MAURICE D'ANYL

Ceinture spéciale pour personnes fortes

Au moment du décollage et de l'atterrissage des avions de ligne, les passa- gers doivent, par mesure de précaution, boucler autour de leur taille une ceinture qui les attache à leur siège. Ces ceintures sont d'un modèle standard ; elles sont prévues pour personnes normalement corpulentes. Un incident vient de démon- trer que les compagnies devraient prévoir, à bord de leurs appareils des fauteuils et des ceintures pour passagers « au-dessus de la normale ».

L'avion allait décoller d'Orly pour Copenhague. Il avait à bord un monsieur très distingué, à la peau foncée, vêtu avec élégance, mais d'une corpulence ex- ceptionnelle. Le monsieur très distingué réussit, non sans efforts à caser son vaste postérieur entre les deux bras du fauteuil qui gémit. Mais lorsque l'avis fut donné : « Bouclez vos ceintures de sécurité », ce fut en vain que le passager tenta de respecter la consigne : il manquait à sa ceinture un bon six pouces. Prévenante, comme c'est son devoir de l'être, l'hôtesse de l'air intervint, mais en vain. Un mécanicien requis s'épuisa à son tour à l'impossible tâche de faire tenir un ventre en barrique dans la ceinture trop courte. Or, la consigne est formelle : l'avion ne doit pas décoller avant que tous les passagers ne soient ceinturés. Le mécanicien, coudes au corps, gagna un lointain magasin où, enfin, il trouva une ceinture deux fois longue comme les ceintures ordinaires...

Et c'est ainsi que, par l'effet d'une ceinture trop courte sur un abdomen trop proéminent, l'avion de Copenhague partit, ce jour-là, avec vingt minutes de retard !

Faites sauter le bouchon d'une bouteille de Du Barry, le nouveau vin rosé mousseux de Bright, et voyez ces bulles qui jaillissent joyeusement. Puis savourez ce délicat et pétillant vin canadien.

Léger et moelleux, c'est un vin gai dont le goût délicieux vous enchantera. Il sera le couronnement de vos dîners, l'esprit pétillant des réunions d'amis.

Essayez bientôt cet exquis vin rosé mousseux que vous paierez moins cher qu'on pourrait le croire !

UN VIN QUI DANSE ET QUI CHANTE!



Les bons vins canadiens de **Bright** - DEPUIS 1874

TGS-144P

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.



Les Pilules Myriam Dubreuil sont un recon- tituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement ner- veux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myriam, Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule phar- maceutique a été établie, il y a de nombreuses années après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT) Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q. 6880, rue Bordeaux.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Le feuilleton du Samedi

IL SUFFIT D'AIMER

par PIERRE NINOUS

No 6

Nous sommes sous le champ, dit-elle d'une voix qui résonna bizarrement sous les voûtes étroites; nous allons arriver sous les fossés, vous sentirez de l'eau par terre, mais ne craignez rien, nous serons bientôt rendus.

En effet, après avoir marché encore un instant, le procureur trouva sous ses pieds le sol plus mou, presque vaseux, tandis que l'atmosphère était imprégnée d'une forte odeur d'eau croupie.

Une petite sueur lui sortait de la peau, pendant qu'une certaine angoisse serrait son front et sa gorge.

Si ces murs, peut-être ébranlés par l'action lente mais sûre du temps, allaient s'affaïsser subitement et l'ensevelir vivant sous leurs décombres effondrés ?...

Il se raidit contre cette idée subite qui paralysait ses jambes, et monta une pente presque à pic au bout de laquelle il lui semblait voir un point lumineux aussi petit qu'une étoile.

Quelques secondes passèrent encore, puis il entendit un choc très rude, l'étoile disparut subitement pour faire place à une clarté assez faible, mais très large, et qui lui parut énorme au sortir de la nuit profonde qu'il venait de traverser.

La silhouette mignonne de Marie Chastenay se profilait en même temps au bout de la montée.

Romain Bon fut rapidement auprès d'elle.

Une sorte de salle ronde, très grande, mal éclairée par des soupiraux ouverts dans le haut de la voûte se montra alors à ses regards.

Un escalier de pierre étroit et raide apparaissait dans un coin, derrière un trou béant.

Le procureur se dirigea de ce côté; les premières marches se voyaient aussitôt comblées par la terre et les démolitions qui avaient dû arriver peu à peu des étages supérieurs.

Evidemment, c'était là le raccord de l'escalier qu'il avait découvert en haut contre le mur.

La pièce était solidement bâtie en pierres de taille et capable de contenir pas mal de monde.

Une grande cheminée occupait tout un côté de mur.

Quelques cendres fraîches se voyaient encore dans le foyer, disant éloquentement que du feu avait été allumé là il n'y avait pas longtemps.

Un tas de fougères sèches était placé vis-à-vis de la cheminée et, dans son affaissement, semblait garder encore la trace d'un corps.

— Il n'y a personne, monsieur, vous le voyez, dit Marie Chastenay.

Violamment, du geste, le procureur lui imposa silence.

Quoique le jour venu du haut éclairât faiblement l'immense salle, ses yeux perçants venaient de distinguer deux objets à terre.

D'abord une épingle à cheveux, ensuite un papier froissé.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS. — Une riche propriétaire, Mme Villandraut, est trouvée morte, étranglée, à l'entrée de son domaine, par Justine, sa femme de chambre. La morte laisse une fille, Juliette, et un mari dont elle est séparée depuis plusieurs années. Mme de Villandraut aurait voulu voir sa fille épouser un certain Louis de Moissac, mais celle-ci ne voulait pas de ce mariage, son choix s'étant porté déjà sur Marc de Montory.

Il le déplia; c'était un coin d'enveloppe, sur lequel on pouvait lire encore ces mots, ou plutôt ces fragments de mots:

...liam Collins
ayenne
Guyane française

Romain Bon prit le papier, le serra soigneusement, et s'approcha du tas de fougères.

Une pénétrante odeur de *white-rose* s'échappait des herbes à moitié desséchées.

Le procureur fronça les sourcils, tandis que les narines délicates de la jeune fille saisissaient également le subtil parfum.

Plus blanche qu'un suaire, Marie Chastenay s'approcha du magistrat, et, malgré sa timidité, elle osa mettre sa main sur le bras de Romain Bon.

— Vous m'avez menti, monsieur, dit-elle violemment; ce n'est pas ma soeur de lait qui vous a dit de venir vers moi...

Pris à l'improviste, l'amoureux de Micheline balbutia d'abord, mais reprenant vite son formidable aplomb:

— Qu'est-ce qui vous fait prononcer d'aussi malsonnantes paroles, ma belle enfant? lui répondit-il froidement.

— Oh! vous le savez aussi bien que moi!... Vous avez menti!... vous avez menti!... C'est elle que vous cherchez! C'est à elle que vous voulez faire du mal!...

« Ah! malheureuse que je suis; vous m'avez tendu un piège horrible, et je ne l'ai pas vu, et j'y suis tombée... »

Elle sanglotait à fendre l'âme.

Mais ses pleurs n'impressionnaient pas le magistrat, qui, froidement, continuait ses investigations et ses recherches.

— C'est donc Mlle Villandraut qui est venue dernièrement ici? demanda-t-il en cherchant toujours.

« Et vous l'avez deviné comme moi à l'odeur qu'elle porte d'habitude sur elle et qu'elle a laissée sur cette couche improvisée, n'est-ce pas? »

La jeune fille tordait ses bras.

— Ce n'est pas vrai!... répétait-elle, ce n'est pas vrai!...

Derrière les fougères maintenant éparpillées, tout à coup, un objet blanc brilla.

Marie Chastenay l'entrevit et se précipita pour le ramasser.

Mais, plus rapproché qu'elle, Romain Bon s'en empara le premier.

C'était un fin mouchoir de batiste aux coins brodés.

Instinctivement, le procureur regarda les lettres épanouies au milieu des fleurs délicates, et vit deux *MM* entrelacés.

— Ah! fit-il avec un intraduisible accent de triomphe, enfin!...

Marie Chastenay, furieuse, essaya de sauter sur le mouchoir que tenait encore le procureur dans ses doigts nerveux.

Mais il avait vu le mouvement, et lui serrant le poignet au point de lui arracher un cri de douleur:

— Tout beau, mignone, lui dit-il, ce sont de mauvaises plaisanteries, cela; il faut tâcher de rester sage!

Il plia lentement le mouchoir et le mit dans la poche de côté de sa redingote.

— Ah! vous me le paierez, s'écria-t-elle, vous me le paierez!...

Et elle s'enfuit comme une folle, essayant de fermer derrière elle la lourde porte de chêne qui, de la salle, allait dans le souterrain.

Heureusement pour lui, Romain Bon avait deviné son intention.

Etreint d'une suprême angoisse, il se précipita, le coeur agité d'une terreur sans nom.

Une sueur froide couvrait son corps, ses dents s'entre-choquaient avec violence.

Allait-il donc se laisser enfermer vivant dans cette tombe anticipée dont nul ne soupçonnait l'existence, qui n'avait d'autre issue que cette porte massive dont la serrure brisée ne jouait plus que du dehors et où personne n'entendrait ses cris et ses appels désespérés?

Et instantanément, tout ce que l'on raconte des gens murés vivants au fond de quelque prison ou de quelque recoin mystérieux assaillit son esprit épouvanté.

Il luttait désespérément; mais sous ses apparences frêles, Marie Chastenay avait la force nerveuse des filles élevées au grand air. Arc-boutée contre le mur, elle résistait au magistrat, et peu à peu, gagnait du terrain, rapprochant la porte de son buis encore solide.

Plus que jamais, le procureur se vit perdu.

D'un suprême effort, de l'effort du noyé qui s'accroche à la corde qu'on lui a jetée, il donna une dernière poussée, une poussée formidable.

Un cri étouffé, puis la chute d'un corps, se firent entendre, et la porte ouverte toute grande, alla taper contre l'autre côté du mur, laissant voir Marie Chastenay étendue à terre, plus blanche qu'une trépassée.

Romain Bon la crut morte et se pencha vers elle afin de s'en assurer.

Il était très ennuyé, et c'était à coup sûr une complication des plus fâcheuses.

En effet, comment allait-on prendre la mort de cette jeune fille restée en tête à tête avec lui, un magistrat?

Croirait-on la vérité, c'est-à-dire

qu'elle avait voulu le condamner à la plus effroyable des tortures.

Il la souleva dans ses bras et la transporta sur le tas de fougères.

Son coeur battait, elle n'était qu'évanouie.

Débarassé d'un poids énorme, l'amoureux de Micheline respira plus à l'aise; mais comme il était homme de précaution, il lia les mains de la jeune fille avec son propre mouchoir avant de se livrer à ses dernières perquisitions.

Une dernière fois, en effet, il voulut sonder les murailles, chercher, regarder dans tous les coins s'il ne se trouvait pas d'autres traces, d'autres preuves de la présence de ceux qui, certainement, avaient passé quelques jours dans la salle ronde.

Habitué de plus en plus à l'obscurité de la pièce, il finit par découvrir par terre des miettes de pain qui avaient d'abord échappé à ses regards.

Il chercha de nouveau.

Sur les marches du fameux escalier, dans l'angle le plus obscur, il trouva des coquilles d'oeufs fraîchement brisées et trois bouteilles.

Deux étaient vides, la troisième contenait de l'eau.

Ses perquisitions étaient terminées; chercher encore était inutile. Romain Bon revint vers la jeune fille.

Sa syncope durait toujours, mais la respiration plus longue, le léger tremblement des narines, un certain frémissement des paupières disaient qu'elle ne tarderait pas à reprendre ses sens.

Il dénoua ses mains, et trempant le mouchoir dans l'eau, il le lui jeta brusquement à la figure.

Sous l'impression glacée, elle ouvrit les yeux et regarda étonnée autour d'elle.

Puis tout à coup portant la main à son front:

— Qu'ai-je donc eu? demanda-t-elle; vous m'avez donné un coup sur la tête, je crois?

— Non, répondit le procureur, c'est la porte que vous vouliez fermer qui, en se rouvrant spontanément sous mes efforts, vous a heurtée en passant.

« Je vous ai au contraire relevée et portée sur ce lit. »

« Vous vous êtes rendue coupable d'une mauvaise action, mademoiselle, et vous mériteriez que je vous livrasse à la justice. »

Très effrayée de la menace, et n'ayant pas la conscience très nette, Marie Chastenay éclata en sanglots.

— Oh! monsieur, balbutia-t-elle, par grâce...

Il l'interrompit.

— Vous appartenez sans doute à des parents honorables, dit-il, je ne veux pas les désespérer; c'est à eux que je fais grâce, pas à vous.

« Levez-vous; marchez droit devant moi, et si vous bronchez, gare à vous! »

Elle n'en avait plus envie, la pauvre; raidie, effarouchée et tremblante, mourant de peur à l'idée d'être conduite en prison, dans ce terrible fort du Hâ, l'effroi de la contrée entière, elle attendait debout que Romain lui fit un signe.

Celui-ci, en effet, arrangea, puis alluma une de ces petites bougies appelées *rats-de-cave*, destinée à lui épargner

l'obscurité intense et plus terrifiante que jamais du souterrain.

— Allons, dit-il sévèrement en route, et n'essayez pas de nouvelles sottises.

Ils partirent, la tremblante lueur éclairait à peine les vieux murs au travers desquels goutte à goutte suintait l'humidité et où les mousses vertes mettaient de bizarres reflets semblables à la robe de quelque gigantesque serpent.

Romain Bon marchait vite, traqué qu'il était par une peur souveraine, une peur instinctive et irraisonnée qui faisait couler de la glace dans ses veines.

Au bout de dix minutes cette fois-ci, tant le cours avait été rapide, les soupiraux laissèrent tomber de la voûte leurs faibles lumières : on avait quitté les champs pour entrer sous le bois.

En effet, bientôt, on arriva au trou, que le procureur reconnut sur-le-champ.

On voyait aisément là de quelle façon les jeunes filles, quand elles étaient enfants, devaient remonter vers le sol.

La muraille, juste au-dessous du soupirail, formait une sorte de coude dont les pierres mal jointes permettaient au pied de se poser dans leurs interstices ainsi que sur de rustiques degrés.

— Je vais monter le premier, dit le magistrat à Marie Chastenay, je vous donnerai la main ; attendez que je sois en haut.

Elle obéit, mais elle n'avait pas besoin de son aide.

A peine, en effet, se fut-il relevé, qu'il sentit quelque chose de léger le frôler.

Très étonné, il se retourna brusquement.

La jeune fille, très souple et encore plus agile, s'enfuyait dans le sentier, ainsi qu'une biche traquée par une meute de chiens.

Romain Bon ne l'appela pas plus qu'il ne chercha à la rattraper ; à quoi bon ?

Il avait d'elle ce qu'il voulait ; que lui faisait le reste ?...

Il marcha lentement à son tour à travers les fougères et les genêts, refaisant seul le chemin qu'il avait parcouru quelques heures auparavant avec elle, essayant de calmer l'effroyable émotion qu'il venait d'éprouver et qui faisait encore trembler tous ses nerfs, voulant à tout prix s'apaiser et se ressaisir avant de retrouver M. de Gerdones.

Il y parvint mal, si mal même, qu'à son aspect le juge d'instruction, toujours assis aux confins de la garenne, sous l'ombre des chênes, vis-à-vis des ruines, causant tranquillement avec la blanchisseuse, se dressa comme touché par une décharge électrique.

— Pour Dieu ! demanda-t-il, qu'avez-vous ? Allez-vous mourir !

— J'ai failli le faire, répondit le procureur ; mais ne restons pas là, il est tard, regagnons la voiture ; j'ai réussi, c'est l'essentiel ; en route, je vous raconterai tout.

XVIII — La condition de Romain Bon

MICHELINE, de peur d'être surveillée et de faire plutôt du mal que du bien à Marc de Montory, n'avait pas osé revenir chez maître Augé.

Un matin, celui-ci lui envoya ce seul mot : « Venez ».

Elle était à peu près libre jusqu'au soir, et, sans affectation, elle sortit de l'hôtel et se rendit auprès de maître Augé.

Dans le même petit salon modeste et froid, avec son carrelage de briques et ses meubles de pauvre, maître Augé attendait la jeune fille.

— M. Delprat et moi, nous avons beaucoup travaillé depuis que je vous ai vue, mademoiselle, lui dit-il tout d'abord, et je crois dans ce moment-ci que nous tenons l'affaire.

Micheline eut un soubresaut.

La joie la plus vraie et la plus profonde, instantanément, brilla dans ses yeux.

— Ah !... Vous avez donc vu M. de Montory ?

— Non, mademoiselle, nous n'avons pas eu besoin de cela pour reconstituer à peu près la vérité, répondit-il avec un sourire mystérieux.

« D'ailleurs, M. de Montory est toujours au secret ; il y sera jusqu'à ce que l'instruction soit close ; le voir est donc chose impossible.

« Mais cela n'empêche pas que nous avons besoin de vous.

« Voici ce dont il s'agit.

Mais, subitement, maître Augé s'interrompit.

Il regarda Micheline bien droit dans les yeux.

— Avant de commencer, mademoiselle, lui dit-il, permettez-moi de vous adresser une question.

— Faites, monsieur.

— Avez-vous confiance en moi ?

— Ne vous l'ai-je pas prouvé, monsieur ?

— Oui, mais ceci devient plus délicat. Je désire vous employer pour une chose que je devrais vous expliquer tout au long, mais que je dois cependant taire parce que ce n'est pas mon secret.

Mlle de Moissac, dans un geste simple et digne, étendit la main.

— Vous pouvez parler sans crainte, monsieur, dit-elle, je ne chercherai pas à en apprendre plus que vous ne voulez m'en dire.

— Eh bien ! Mme Villandraut, la dévote exaltée, la femme aux apparences austères et rigides, a joué toute sa vie une comédie indigne — pardonnez-moi la brutalité du mot — elle a eu un amant.

Micheline ne protesta pas, quoique tout se révoltât en elle ; seule une teinte rose monta à ses joues en entendant l'expression qui froissait ses oreilles délicates.

— Elle l'a eu, continua froidement et énergiquement maître Augé ; je suis un homme d'honneur, et je vous donne ma parole que c'est vrai.

« Tout le drame est là ; mais pour sauver Marc de Montory, il faut le prouver.

— Je vous crois, monsieur, dit Micheline simplement, et je vous appartiens.

Maître Augé, très ému, après s'être incliné, continua :

— Je vous ai dit l'autre jour que je verrais Castillon. Je l'ai vu. Seulement, il avait numéroté les lettres trouvées dans le secrétaire de la morte sans les lire.

« Comme nous sommes de vieux amis et qu'il est persuadé que je ne défendrais pas Montory s'il était coupable, bien qu'il soit le fils de mon meilleur ami, il a dû s'ingénier pour les avoir de nouveau en mains.

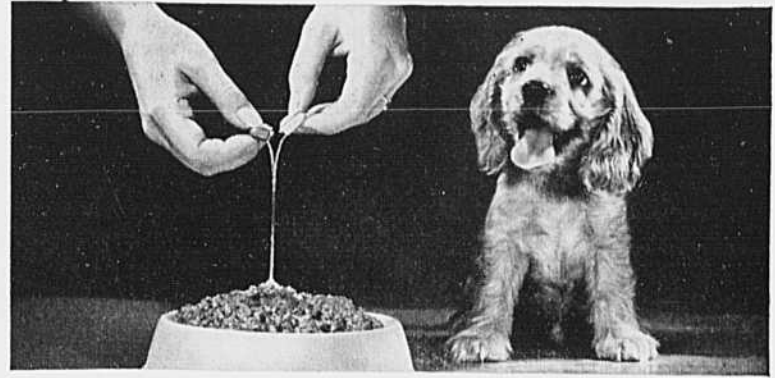
« M. de Gerdones, qui savait qu'il les avait collationnées lui-même, a fini par les lui laisser examiner une deuxième fois. Quoique tous les numéros y soient, il manque évidemment à ce paquet les lettres les plus importantes pour nous ; il nous les faut. C'est cela que je vous demande de conquérir.

La jeune fille, un peu pâle, ne souleva pas une objection.

— Une femme, continua l'avocat, ne se sépare jamais de ses lettres d'amour tant qu'elle aime celui qui les lui a écrites, et nous sommes arrivés, Delprat et moi, à être absolument sûrs que, jusqu'à ses derniers moments, Mme Villandraut a été fidèle à la passion de sa jeunesse.

« Nous sommes certains aussi que M. Romain Bon, qui a fait l'inventaire des papiers de la morte, est resté seul dans sa chambre assez longtemps pour soustraire certaines lettres. Comme

Soignez votre chien dès le bas âge!



Débarressez-le des vers en dix secondes grâce à ce moyen facile

Sergeant's NEW WORM-AWAY

L'ascaride vole au chien les aliments dont il a besoin pour mener une vie saine et heureuse. Débarressez-le rapidement avec Worm-Away !

- * Tout simplement le mêler à sa nourriture quotidienne
- * Agit également contre l'ascaride chez les chiens plus âgés
- * Aucun effet désagréable

Si, aux pharmacies et chez les marchands d'animaux. N'oubliez pas de demander un exemplaire gratuit du nouveau *Sergeant's Dog Book*. Ou écrivez à

SERGEANT'S DOG MEDICINES, LTEE, Toronto, Ontario.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

il est capable d'une action semblable, tout donne à penser qu'il l'a commise.

« Vous avez donc deux missions, mademoiselle.

« 1° Savoir si le procureur a les lettres ;

« 2° S'il les a, les lui reprendre et nous les rapporter.

« Cela vous va-t-il ?

— Je vous ai dit, monsieur, que, pour sauver M. de Montory, je tenterais l'impossible... Je vais essayer de vous prouver que je suis fille de parole.

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

— A vous revoir, lui dit maître Augé en lui tendant sa main ouverte, à vous revoir le plus tôt possible.

— Oui, fit-elle avec son doux et si mélancolique sourire, quand j'aurai réussi.

L'avocat la suivit un instant des yeux, et, très attendri, ne put s'empêcher de murmurer, quand il l'eut vue disparaître dans la rue d'Albret :

— Aussi vaillante que belle... aussi dévouée que courageuse... elle réussira !

Et pris d'une pitié soudaine, poussé par une sorte d'intuition mystérieuse, il ajouta :

— Pourvu que je ne lui broie pas le cœur en acceptant ses services !...

Ce fut vers la villa du boulevard de Caudéran, qu'après être allée chez elle chercher Suzette, Mlle de Moissac se rendit.

Souvent, depuis la mort de Mme Villandraut, Micheline était allée voir comment les choses se passaient là-bas, s'informer si les domestiques abandonnées à eux-mêmes ne manquaient de rien, si aucune complication nouvelle ne s'était produite.

Cadichonne, la seule que Mme Villandraut ne tint pas de la main de ses pères spirituels, accueillait toujours la jeune fille avec de très grandes effusions de tendresse.

C'était la fille d'une femme de chambre de Mme de Chenois, absolument

dévouée à la famille, et surtout à Juliette, dont elle avait été la première bonne.

Après la vente de la petite propriété de Gradignan, c'est-à-dire très peu de temps après la disparition de M. Villandraut, Cadichonne était venue habiter le boulevard de Caudéran et ne l'avait jamais quitté depuis.

Déjà, à plusieurs de ses visites, il avait semblé à Micheline que la cuisinière, lorsqu'elle se trouvait seule avec elle, éprouvait comme de mystérieuses délices, si par hasard il s'agissait de Romain Bon.

L'extraordinaire finesse de Mlle de Moissac n'avait pas tardé à pressentir un secret dans cette manière de faire.

— Ce n'est pas possible qu'elle reste muette, se dit-elle, étant donné l'amour qu'elle éprouve pour Juliette.

Et, très confiante, elle résolut de s'adresser franchement, résolument à la paysanne loyale et dévouée.

— Vous savez si j'aime Juliette, n'est-ce pas, lui dit-elle dès les premiers mots de sa conversation, aussitôt qu'elle fut parvenue à l'entraîner dans le parc, loin des oreilles indiscrettes de Cazeaux et de Justine ; vous ne doutez pas de cette affection très sincère et très absolue.

— Non, mademoiselle, répondit la cuisinière, je n'en doute pas. Vous avez toujours aimé notre petite quasiment comme moi, et bien plus certainement que notre défunte Madame.

— Eh bien ! alors, vous me croirez quand je vous dirai que je travaille exclusivement tous ces jours-ci pour son bonheur, que je ne pense qu'à cela, que je tente l'impossible afin de l'établir.

— Oui, oui, si vous le dites, ça doit être.

— Maintenant, pensez-vous encore que Juliette puisse être heureuse en dehors de M. de Montory, et si elle se marie avec un autre ?

— M. de Montory, que j'ai vu tout

enfant ici, est un cœur d'or; il adore Mademoiselle qui le lui rend, vous le savez aussi bien que moi, mademoiselle Micheline. Vous devez savoir aussi que, si la petite ne devient pas la femme de M. Marc, elle en mourra, tout doucement, comme est morte à dix-huit ans ma soeur de lait, la soeur de la pauvre Madame, Mlle Claire, qu'on n'a pas voulu marier avec celui qu'elle aimait, un brave garçon, pourtant, que vous connaissez bien.

Pendant que Cadichonne essayait ses yeux, Micheline fit un mouvement; elle avait toujours ignoré les détails de cette histoire.

— Comment! dit-elle, Claire de Chenoisy est morte de chagrin?

— Oui, et je lui ai fermé les yeux.

— Et celui qu'elle aimait?...

— Ne s'est jamais consolé de sa perte, et lui a toujours été fidèle.

— Était-il digne d'elle?

— C'est M. Delprat.

Mlle de Moissac comprit alors le secret de l'ardente tendresse que le vieux garçon avait voué à Juliette, le portrait vivant, disait-on, de Claire de Chenoisy.

Elle comprit aussi pourquoi il s'était intéressé à Marc de Montory, pourquoi il l'aimait comme un fils.

Mais elle résolut en même temps de se servir de la profonde affection qui, dans le cœur de la paysanne, avait survécu à vingt ans de séparation; vingt ans! vingt siècles d'ordinaire pour les morts!

— Il ne faut pas que Juliette ait le sort de l'autre, dit-elle lentement.

— Mademoiselle Micheline, que vous êtes bonne! Soyez bénie pour cette parole-là!...

« Si vous saviez que de fois j'ai dit à la pauvre Madame: « Prenez garde, si vous ne la mariez pas avec M. Marc, elle en mourra comme est morte votre soeur... »

« Mais Madame avait le cœur sec, elle n'aimait pas plus sa fille qu'elle n'avait aimé la pauvre Claire, dont la mort avait fait d'elle la plus riche héritière de Bordeaux. »

« Elle me répondait: « Tu es une vieille folle, tu as rêvé tout ça. »

« Et elle haussait les épaules. »

— Eh bien! cette fois-ci, nous pouvons réussir toutes les deux; mais, pour cela, il faut sauver Marc de Montory; il faut que son innocence soit prouvée d'une manière éclatante, parce que, si une seule personne conservait un doute, Juliette ne pourrait pas devenir la femme de celui qui a été accusé d'avoir tué sa mère!...

— Ça, c'est bien vrai. Aussi, vous n'avez qu'à parler, mademoiselle Micheline, je suis toute prête à vous aider.

« Seulement, comment voulez-vous qu'une pauvre femme comme moi puisse quelque chose dans toutes ces affaires de justice? »

— Vous, peut-être, mais moi...

— Oh! oui, c'est bien différent.

— Mais pour que je réussisse, il faut que je sache tout ce que vous savez.

— Mademoiselle n'a qu'à interroger, je répondrai.

Micheline, malgré son énergie et son dévouement, rougit jusque sous la racine des cheveux.

— C'est qu'il y a des choses dont une jeune fille ne parle qu'avec la plus grande répugnance, dit-elle.

Cadichonne ouvrit de grands yeux étonnés.

— Lesquelles donc? fit-elle naïvement, je ne comprends pas.

Mlle de Moissac fit un très grand appel à son courage.

— Une personne très honorable, dit-elle, m'a affirmé que Mme Villandraut n'avait pas une conduite régulière.

Très spontanément, la paysanne répondit:

— C'est un odieux mensonge.

— En êtes-vous bien sûre? demanda froidement Micheline.

Cadichonne ouvrit la bouche et, tout à coup, s'arrêta net.

— Tout de même, dit-elle, au bout de quelques minutes, il y peut-être bien quelque chose.

« A tout le monde, je jurerais et soutiendrais que non; mais à vous, mademoiselle Micheline, quand il s'agit de Juliette, c'est une autre affaire. »

— Qu'est-ce qu'il y avait? interrogea la fille du conseiller, à la fois révoltée de son interrogatoire et poignée d'une curiosité sans nom.

— Oh! pas tant qu'on vous a dit, ça c'est sûr, et j'en mettrais la main au feu.

« Mais il est tout de même certain que Madame écrivait presque tous les jours de longues lettres; que, souvent, il en arrivait ici pour elle. »

« Mais ces lettres devaient être de quelqu'un qui s'absentait, parce que, par moments, Madame en recevait tous les jours; cela durait des cinq ou six semaines, puis elle passait des mois sans en avoir, et ainsi de suite. »

« Quand Madame attendait quelque chose, elle était très nerveuse, on ne pouvait pas l'aborder, elle criait pour rien; ces jours-là, été comme hiver, elle allait près de la grille à l'heure où le facteur passe, et elle recevait le courrier de ses mains; elle n'y a jamais manqué. »

— Venait-il des étrangers ici, un surtout que vous ayez pu remarquer?

— Jamais personne que le provincial des jésuites, le père Montaldi, le supérieur, et des pères de qualité ou de renom quand il en passait à Bordeaux.

« Des religieuses aussi... oh! beaucoup, surtout les converses de Notre-Dame-des-Neiges. »

— Ce ne serait pas l'un des pères?...

— Je ne sais pas, mais je ne le crois pas, parce que je ne me suis jamais aperçue de rien.

« Ils venaient bien les uns et les autres lui faire de longues visites, mais pas plus les uns que les autres. »

« Une seule fois, comme Madame lisait une lettre là-bas, près de la grille, derrière un grand buisson de lauriers-

tins, je l'ai vue avec une figure illuminée comme je ne croyais pas que son visage si sec pût jamais devenir. »

« Ses yeux brillaient autant que des charbons, puis, tout à coup, elle a porté la lettre à ses lèvres, et j'ai cru qu'elle allait rendre l'âme. »

« Si jamais femme a été étonnée, ça été moi, j'ai failli en tomber de mon haut. »

— Et vous n'en avez rien dit à personne?

— Pour partir d'ici?... Il n'y avait pas de danger.

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Non, peut-être pas un an.

Maintenant, Mlle de Moissac ne doutait plus de la parole de maître Augé. Elle était certaine qu'aucune calomnie, quelque savante qu'elle fût, ne l'avait induit en erreur.

— Ce sont ces lettres que Mme Villandraut recevait avec tant de joie, qu'elle n'a pas détruites certainement, qu'il nous faut aujourd'hui.

« Elles n'ont pas été trouvées dans les papiers livrés par le procureur de la République à l'inventaire. Savez-vous, Cadichonne, où elles pouvaient être? »

La paysanne se troubla profondément.

— Je ne le sais pas, dit-elle avec un embarras visible.

Subitement, Mlle de Moissac prit sa main.

— Il s'agit de la vie de Liette, dit-elle avec une très grande émotion, de notre pauvre petite Liette, pouvez-vous hésiter?...

Des larmes abondantes coulaient sur les joues de la cuisinière.

— C'est si grave... murmura-t-elle.

— Qu'importe! répondit Micheline, si c'est vrai.

Tout à coup, Cadichonne essuya ses pleurs; une expression très résolue anima ses traits honnêtes.

— Tant pis s'il m'arrive malheur, dit-elle, j'aurai peut-être contribué au bonheur de ma Liette.

« Voici tout ce que je sais sur les lettres. »

« Une autre que vous, par exemple, mademoiselle Micheline, m'eût plutôt

coupé la langue que de me le faire avouer.

— Dites toujours, Cadichonne, il ne vous arrivera rien de désagréable à cause de cette confiance-là, c'est moi qui vous le certifie.

— Oh! j'ai confiance en vous, mademoiselle Micheline, et je vous le prouve bien.

« Pour lors, c'était la nuit même qui a suivi l'horrible découverte, le jour commençait à poindre. »

« Cette malheureuse Justine me semblait plus brûlante de fièvre que jamais; pas moyen d'appeler cet imbécile de Cazeaux, qui était du reste avec ces messieurs, mais que ne voyait et n'entendait rien, parce qu'il mourait de peur. »

« La maison était pleine de monde, puisque le médecin, le procureur, le maire et les agents de police avaient passé la nuit ici, soit autour du corps de la pauvre Madame, soit à des recherches dans tous les coins. »

« Je suis alors sortie de la chambre de Justine afin de voir si M. Peugeot était encore là, et, pour ne pas qu'on pense que je guettais ce qui se passait dedans, je suis allée dehors, espérant découvrir à travers les vitres où était le médecin. »

— Les persiennes n'étaient donc pas fermées?

— Dans certaines pièces, non. Ainsi dans la chambre de la pauvre Madame, comme ces messieurs trouvaient qu'il faisait trop chaud, on avait tout ouvert.

« Au milieu de la nuit, les vitres avaient été refermées, mais pas les contrevents, et comme un des grands candélabres du salon était encore allumé, malgré le jour qui naissait, à travers la mousseline des rideaux on voyait très distinctement du dehors ce qui se passait dans la chambre. »

« Un homme, que je ne reconnus pas d'abord, était assis derrière une table, tournant le dos à la fenêtre. »

« Des tas de papiers, qu'il semblait lire attentivement, étaient devant lui. « Contre le coffre-fort ouvert, il y avait encore M. Castillon, debout, qui paraissait dicter quelque chose à un autre qui écrivait assis. »

« J'allais me retirer, lorsque je vis M. Castillon et celui qui écrivait s'approcher de l'homme qui lisait. »

« Celui-ci leva la tête, et je reconnus le procureur. »

« Il parla aux deux autres, qui sortirent, pendant qu'une force mystérieuse me clouait au sol. »

« M. Romain Bon se mit alors debout, regarda de tous côtés, alla écouter contre la porte, souleva le rideau de la fenêtre; mais je m'étais jetée derrière le gros ormeau d'où je le voyais sans qu'il pût me distinguer, puis il revint vers la table, prit un paquet de lettres, au milieu des autres, et le serra très lestement dans la poche de sa redingote, qu'il reboutonna après. »

Mlle de Moissac, suffoquée d'angoisse, saisit vivement la main de Cadichonne.

— Vous êtes sûre de cela? dit-elle.

— Absolument sûre.

— La fatigue, l'émotion, la douleur, ne vous ont-elles pas terrassées?

« N'avez-vous pas fait un rêve durant lequel vous avez vu ces choses? »

— Oh! non, mademoiselle, ce sont mes yeux bien vivants et bien éveillés qui les ont vues, vous pouvez en être certaine.

« Même que j'ai failli crier et avertir. — Comment, avertir... qui? »

— Mais M. Castillon et l'autre, quand ils sont revenus au bout d'un moment; il a fallu que je me tienne à quatre pour ne pas leur crier: « Cet homme est un voleur, il a dans sa poche des papiers qui appartiennent à la pauvre Madame... »

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4 6 2 5 7 3 6 4 5 2 8 6 4 3 5 2
F M S P S P E A R O L N I E E Y

6 4 3 5 7 2 6 4 5 8 3 6 2 5 4 7
A T R N O E G E E O I E Z Z S Y

4 5 2 7 6 3 8 4 5 2 7 6 3 5 2 4
C P M E Z O N O L O Z V D U I N

7 3 4 5 8 2 6 7 4 5 3 6 2 7 4 5
P E F S G N O L I D I S S U A E

7 4 2 5 6 3 8 4 7 2 5 8 3 4 2 7
S N G X Y N V C S O E O A E U A

8 4 3 5 7 2 8 4 5 3 6 7 2 5 4 3
Y A C R G R A A C T E E M I U I

4 5 2 6 8 3 4 2 5 4 3 6 8 2 4 5
T C A U G V R N E U E X E D I S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Vous avez bien fait de ne pas céder à cette tentation, il se fût méfié et eût détruit les lettres.

« Et depuis, vous n'en avez parlé à personne ? »

— Excepté à vous, non, mademoiselle.

— Pas même au juge d'instruction ?

— Pas même à lui.

— Bien. Continuez à vous taire si vous aimez Juliette, et si vous voulez m'aider à sauver celui qu'elle a choisi.

— Soyez tranquille, mademoiselle, je serai muette comme la tombe.

Micheline revint à l'hôtel de Moissac en réfléchissant à ce qui venait de lui être dit.

Evidemment, si le procureur avait volé les lettres de Mme Villandraut, ce n'était pas pour les détruire, mais bien au contraire pour s'en faire une arme contre des personnes ou une personne qu'il avait un intérêt majeur à tenir et à dominer.

Donc, prudent comme il l'était, il devait les avoir serrées dans sa maison, en lieu sûr, car avec son scepticisme et ses doutes perpétuels sur tous, il ne s'en rapportait certainement qu'à lui pour les garder.

Oui, mais comment Micheline pourrait-elle aller chez le magistrat ? Quel prétexte inventer pour pénétrer, elle, une jeune fille, dans un intérieur de garçon, et surtout d'un garçon qui professait à son endroit une passion si ardente et si enthousiaste ?

Elle y réfléchissait le soir de ce jour, dans son petit salon, en tenant compagnie à son père lorsque, tout à coup, la portière se souleva, et la voix familière du valet de chambre annonça :

— M. Romain Bon.

M. de Moissac étira légèrement ses membres, se frotta les yeux, et tendant la main au jeune magistrat.

— Ah ! cher ami, dit-il, quelle bonne pensée d'être venu !... Sans lumière, ici, on s'endort quand même.

Le procureur montra les lueurs roses de l'abat-jour qui estompaient divinement les contours suaves du visage de celle qu'il adorait.

— Vous vous plaignez de cette lumière-là, monsieur le conseiller, dit-il, voyez donc si elle ne fait pas ressembler mademoiselle votre fille aux plus belles sanites de nos églises, entrevues dans les lueurs des apothéoses, au milieu des nuages d'encens ?

M. de Moissac sourit.

— Allez, allez, dit-il paternellement, ne vous gênez pas, ça vous passera avant que cela ne me revienne...

« C'est une bien belle chose que l'amour... »

— A condition qu'il soit partagé, répliqua tristement M. Bon, en regardant Micheline respectueusement.

— Mon Dieu ! cher ami, les jeunes filles sont si capricieuses...

« Ayez donc un peu de patience, celle-ci finira bien par voir qu'elle ne peut trouver nulle part un mari aussi intelligent, aussi dévoué et aussi parfait que vous. »

Une vive rougeur éclaira les traits pâles du procureur.

— Ah ! si Mlle de Moissac pouvait être du même avis que vous, monsieur le conseiller, murmura-t-il...

La jeune fille, qui avait été jusque-là les yeux baissés, releva subitement la tête.

— Si vous faites ce qu'il faut pour cela, répondit-elle très bas, qui sait ?

Par un geste rapide et gracieux, elle mit un doigt sur ses lèvres.

Le conseiller, qui avait l'oreille aussi dure que tout bon magistrat doit l'avoir, n'entendit pas les paroles de sa fille.

Romain Bon, extasié, mais comprenant l'ordre muet qui venait de lui être donné, n'insista pas et même changea de conversation.

— J'ai du nouveau dans la fameuse affaire qui passionne Bordeaux, dit-il.

— Ah ! bah !... répondit M. de Moissac

sac subitement intéressé, racontez-nous cela.

— Je suis venu tout exprès.

Sous les flots de dentelles qui ornaient son corsage de batiste, le cœur de Micheline, subitement, battit à l'étouffer.

« Était-il donc avéré que, chaque fois que son dévouement ferait faire un pas au salut de Montory, ce maudit procureur, de son côté, inventerait quelque nouvelle machination contre lui ? »

— Vous avez bien entendu parler, commença Romain Bon, de cette histoire de d'apparition dans les environs de Gradignan ?...

Micheline tressaillit.

Elle était restée enfermée chez elle tous ces jours derniers, attendant les ordres de Me Augé ; elle n'avait vu personne, ni lu aucun journal, mais ce nom de Gradignan, le pays où Juliette avait été élevée, et pour lequel Mlle Villandraut professait toujours un culte si ardent, la frappa.

Avec une attention plus grande, et entrant plus fébrilement son aiguille, elle attendit la suite de l'explication du procureur.

— Tiens !... tiens !... fit le conseiller en souriant, nous allons avoir un petit Lourdes aux environs de Bordeaux ?... Mais ce sera charmant, savez-vous, mon cher !

Un léger mouvement d'impatience fit trembler les lèvres minces du procureur.

Plaisanter en ce moment-ci lui semblait fort mal placé.

— Non, dit-il, ce n'est pas cela.

— Quoi donc, alors ?

— Voilà ; quand j'ai entendu parler de ce fantôme blanc qui errait la nuit autour des ruines du vieux château d'Ornon, une intuition secrète m'a fait penser que cette apparition gracieuse dit-on, n'était peut-être pas étrangère à Mlle Villandraut, sur les traces de laquelle j'essaie vainement de me mettre depuis la mort de sa mère.

« Je suis donc allé à Gradignan aujourd'hui même, avec M. de Gerdonez, sans indication aucune ; mais par des interrogatoires habiles et surtout imprévus, je suis arrivé à découvrir une foule de choses plus intéressantes les unes que les autres. »

« Dès mon arrivée dans la localité, le hasard m'a conduit devant une petite propriété fort ordinaire, mais qui a, et sans m'en rendre compte, bizarrement frappé mes regards. »

« Après informations prises, j'ai su non seulement qu'elle avait été vendue par Mme Villandraut, mais qu'ayant appartenue à Mme de Chenoisy, sa grand-mère, Mlle Juliette y avait été élevée et en avait gardé un profond et ardent souvenir. »

Mlle de Moissac, atrocement pâle, écoutait toujours.

— Vous comprenez, continua Romain Bon, que, lorsque j'ai appris ces détails, mes pressentiments sont devenus des certitudes. »

« C'était bien Juliette Villandraut qui, après le crime, était allée se cacher dans les ruines du vieux château d'Ornon, et qui, ayant commis l'imprudence de sortir pendant la nuit, probablement pour respirer, a été entrevue par des paysans. »

« Ce sont des gens, ignorants et superstitieux, qui, ayant aperçu une forme blanche glisser entre les arbres, ont eu peur et ont crié à l'apparition. »

— Vous êtes sûr que Juliette Villandraut est allée à Gradignan après le crime ? demanda M. de Moissac.

— A peu près.

— Mais, durant le jour, où se serait-elle alors cachée pour échapper aux regards ?...

« Car, autant qu'il m'en souvient, je les ai visitées, moi aussi, ces ruines d'Ornon, et il me semble qu'il n'y a aucune endroit où on puisse se dissimuler facilement. »



Ce que la France est au champagne...

la JAMAÏQUE RHYUM*

l'est au

Pour bien choisir une boisson, il faut d'abord savoir de quel pays elle provient. A la Jamaïque, on connaît depuis des siècles tous les secrets de fabrication des rhums les plus fins. Les connaisseurs ont chacun leur marque préférée... qui vient généralement de la

Jamaïque.

Recherchez sur l'étiquette le mot "Jamaïque" si vous désirez un rhum de qualité supérieure pour vos cocktails, vos collins ou vos swizzles. Le rhum de la Jamaïque est IDÉAL POUR LES MÉLANGES.



Tous les genres...



DES PLUS FONCÉS aux PLUS CLAIRS

... TOUS IMPORTÉS !

THE SUGAR MANUFACTURERS' ASS'N (OF JAMAICA) LTD.
KINGSTON, JAMAÏQUE (ANTILLES)



LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

	Canada	Etats-Unis
<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00

OFFRE SPECIALE (Pour 12 mois)

<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

OU A VOTRE CHOIX

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— On croit généralement cela, et c'est, en effet, la première impression qu'elles m'ont produite à moi-même.

— La première ? répéta Micheline fort intéressée, il y en a donc eu une deuxième ?

— Oui, mademoiselle, mais j'ai eu du mal à en faire une réalité.

— Ce qui veut dire ?

— Que j'ai découvert la cachette mystérieuse où Mlle Villandraut s'est réfugiée après l'assassinat de sa mère.

Micheline se dressa raide et blanche comme une statue de marbre.

— Et... interrogea-t-elle anxieuse, elle y est encore ?

— Non, mademoiselle, mais elle y a été, j'en ai les preuves les plus convaincantes ; j'ai également la preuve irrécusable qu'elle a été accompagnée par celui que j'ai soupçonné d'abord, arrêté ensuite, cela me suffit.

— Vous avez la preuve que M. de Montory était dans les ruines d'Ornon

avec Juliette Villandraut, demanda Mlle de Moissac, et cela après le crime ?

— Oui, mademoiselle, ils y étaient tous les deux dans la nuit du mardi au mercredi, alors que le crime a été commis le lundi au soir.

— C'est impossible !...

— C'est vrai.

Le conseiller, qui avait toujours peur de voir une querelle s'envenimer jusqu'à une rupture entre sa fille et le gendre de ses rêves, se hâta d'intervenir.

— Vous avez aiguillonné ma curiosité, mon cher Bon, dit-il ; vous ne pouvez refuser de la satisfaire.

« Où croyez-vous que Juliette se soit cachée ? Vous avez donc découvert quelque savant inconnue et ignorée de nos savants archéologues ?

— Précisément.

— Voyons cela.

— On m'a raconté que l'apparition s'était montrée deux nuits de suite à

des gens stupides, mais honnêtes, incapables d'inventer quoi que ce soit.

« Comme je ne crois pas aux apparitions surnaturelles, j'ai visité les alentours du vieux château et les ruines ; cet examen m'a donné la conviction très arrêtée que, n'ayant pu se dissimuler dans les débris des tours et des murailles qui sont encore debout, elle devait connaître quelque mystérieux coin ignoré de tous.

« Des renseignements vrais m'ont appris en même temps que, lorsqu'elle était enfant, Mlle Villandraut passait ses journées au milieu des restes du château d'Ornon, avec sa sœur de lait.

« Par quelque bizarre phénomène, des enfants qui se faufilent partout, qui se glissent dans la plus petite fente, dans le coin le plus obscur, ne pouvaient-elles avoir découvert quelque cachette inconnue ayant échappée aux recherches des plus savants ?

« J'ai opéré dans ce sens... J'ai réussi.

— A quoi ?

— A découvrir un souterrain d'abord, puis une salle ronde très curieuse, dans laquelle j'ai trouvé, je vous le répète, de bien précieuses pièces à conviction.

— Contre Montory ? demanda M. de Moissac.

— Contre Montory, répéta froidement Romain Bon.

— Et c'est ?... l'interrogea à son tour Micheline.

Le procureur s'inclina.

— Ici, mademoiselle, dit-il, cesse ma puissance.

« Malgré toute ma volonté de vous être agréable, je ne puis pas contenter votre désir, le devoir m'empêche de vous répondre.

Micheline, très préoccupée, ne répondit pas, et recommença à tracer sur son canevas ses fleurs et ses arabesques, tandis que M. de Moissac et Romain Bon se livraient à une discussion très animée sur les ruines d'Ornon.

Un pli s'était creusé entre les sourcils délicats de la jeune fille, elle paraissait plongée dans des réflexions intenses et profondes presque douloureuses, si on en jugeait par l'expression navrante de sa bouche.

Comme dix heures sonnaient, le procureur se leva.

— A vous revoir, dit-il.

— Déjà ! demanda gracieusement M. de Moissac.

— Je suis fatigué, et j'ai encore à passer la nuit.

— Quand vous reverrons-nous ?

Micheline, depuis un instant, semblait avoir repris possession de soi.

Dans ses yeux, une flamme de bataille luisait, son sein palpitait soulevé par quelque poignante émotion intérieure.

— Dimanche, nous allons passer la journée à Cenon, dit-elle. Quelques amis doivent venir. Vous joindrez-vous à eux, monsieur ?

M. de Moissac, enchanté de cette gracieuseté de sa fille, insista vivement.

Romain Bon, trop épris pour être perspicace ou même défiant, ne voyait dans cette invitation que la possibilité de passer quelques heures avec son idole.

Courbé en deux, ému, il chercha, afin de la porte à ses lèvres, la petite main moite qui tressaillait parmi les flots de dentelles de la manche chasteusement longue.

Micheline ne la retira pas.

— Ah ! cruelle adorée, murmura-t-il, vous me rendez fou !

Prudemment, afin de ne pas troubler ces trop rares élans, M. de Moissac demeura en arrière, fort occupé en apparence à remonter les lampes qui s'éteignaient.

La jeune fille accompagna Romain Bon jusqu'au vestibule, qui donnait à la fois dans la cour d'entrée de l'hôtel et dans le jardin.

Tout à coup, il prit son bras, il l'entraîna vers le jardin, et tous deux se promènèrent sur la terrasse, devant le salon où M. de Moissac s'était de nouveau endormi...

— Si vous daigniez m'aimer, reprit le procureur après un long silence pendant lequel il sentait sur la manche de son habit le bras frais et rond de Mlle de Moissac, si vous daigniez m'aimer, j'accomplirais de grandes et belles choses, j'en suis sûr, j'écrirais des livres, je ferais des conférences, ma parole deviendrait une autorité, j'arriverais à être le premier magistrat de France.

— Vous commanderiez à vos passions ?

— Je n'en ai plus qu'une, depuis que je vous connais : vous.

— Et vous auriez confiance en moi ?

— Si vous deveniez ma femme, oui. Une créature telle que vous est-elle capable de jamais tromper ?

Un peu confuse, Micheline baissa la tête, et ce fut avec un léger balbutiement, que le procureur prit pour de l'émotion, qu'elle lui demanda :

— Alors, commencez à me témoigner un peu de cette confiance que vous me réservez pour plus tard...

« Dites-moi ce que vous avez trouvé dans les ruines d'Ornon contre M. de Montory !

Il allait répondre, parler et tout dire, quand une pensée subite le retint, une pensée où la diplomatie tortueuse et sûre des maîtres qui l'avaient élevé se retrouvait toute entière.

— Venez me le demander chez moi, lui répondit-il, tremblant un peu de la colère qu'il pensait provoquer ; chez moi !...

« Après cette preuve de confiance, et... d'intimité, que pourrai-je vous refuser ?

Micheline faillit pousser un cri.

Cette occasion si ardemment cherchée par elle se présentait naturellement, et seule.

Elle se contint et parut résister pendant quelques secondes qui semblèrent autant de siècles au procureur, étonné de sa propre audace.

Contre l'attente de Romain Bon, la jeune fille ne s'indigna pas, ne le foudroya d'aucun regard de rancune ou de colère, au contraire ; son visage, suave comme une tête de Raphaël sous les blancs rayons de la lune, garda son expression de calme angélique ; elle releva sur lui ses grands yeux de la couleur du ciel, et de sa voix grave au timbre doux et voilé, elle répondit très sérieuse :

— Ce n'est guère convenable, ce que vous me proposez là ; mais je vais prier Dieu pour qu'il m'envoie une inspiration ; et puis après, nous verrons.

Il la quitta, ne se possédant plus de joie, contenant à peine le bonheur qui débordait de son être tout entier.

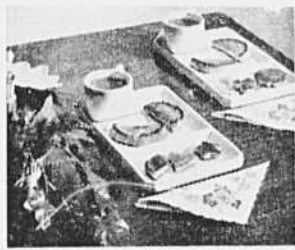
XIX — Un gage

Si jamais un jour fut lent à arriver, ce fut ce bienheureux dimanche où le procureur allait passer la journée tout entière avec celle qu'il adorait.

Dès le lever du soleil, il était à sa fenêtre, consultant les nuages du ciel, troublé, peureux, angoissé, se demandant si quelque ondée soudaine n'allait pas rendre la fête impossible.

Il s'habilla comme à l'ordinaire, mais soignant sa mise mille fois plus que pour les grandes cérémonies, ne trouvant plus son linge assez blanc, ses cravates assez fraîchement empesées, ses habits assez neufs.

Puis, ne pouvant contenir son impatience ni attendre les mortelles heures qui le séparaient du moment où il verrait son idole, il partit à pied, résolu à faire lentement la route, en se distrayant de tout ce qu'il rencontrerait.



Cuisine ... pour vous et pour moi

par GISELE PAPINEAU

POULETS FARCIS

Choisissez des poulets nourris au lait de la catégorie A ou B. Videz, poudrez l'intérieur de sel et remplissez de farce sans toutefois trop bourrer. Troussez la volaille et placez-la dans une rôtissoire découverte, le bréchet tourné vers le fond. Cuisez dans un four modérément lent (325 deg. F.) en accordant de 30 à 35 minutes par livre de poids dressé. Un poulet de 5 livres exige environ 2½ heures de cuisson. Arrosez fréquemment de la graisse fondue au cours de la cuisson. Tournez l'oiseau sur le dos, pour que toute la surface devienne dorée durant la dernière heure de la cuisson.

Note : On peut rôtir parfaitement un poulet à 350 deg. F. en accordant de 20 à 25 minutes par livre de poids troussé, soit environ 1¾ heure pour un poulet de 5 livres. A cette température, on doit arroser les poulets plus souvent. On a constaté que la perte de poids après cuisson à haute température est un peu plus forte.

MARINADE POUR POULET

- 1 enveloppe de mélange pour vinaigrette à la mode d'antan
- 1 t. de vin blanc
- ½ t. d'huile à salade
- 3 c. à table de jus de citron
- 1 oignon moyen, tranché
- 1 c. à table de persil haché
- 1 c. à table de sauce Worcestershire
- 6 gouttes de sauce Tabasco
- ½ t. de céleri haché

Mélanger tous les ingrédients ensemble. Verser ce mélange sur un poulet à rôtir, et laissez reposer 8 à 12 heures dans le réfrigérateur, retournant le poulet de temps en temps. Employer la marinade pour badigeonner le poulet durant la cuisson. Faire environ 2 tasses de marinade ou assez pour un poulet à rôtir.

CROUSTADE AUX POIRES

(4 à 6 portions)

- 2 t. de céréales en flocons
- 1½ lb de poires, pelées et tranchées
- ½ t. de beurre
- ½ t. de cassonade
- ½ c. à thé de gingembre en poudre
- ¼ c. à thé de cannelle
- 2 c. à table de jus de citron

Beurrer une lèchefrite de 8" x 8". Alternier des rangs de céréales en flocons et de poires. Recouvrir chaque rang de noisettes de beurre et saupoudrer de sucre et d'épice. Verser le jus de citron sur le tout. Cuire à four lent (325° F.) jusqu'à ce que tendre, environ 40 minutes, selon la maturité des pêches.

TARTE AUX PRUNES

(8 à 10 portions)

- 1 t. de farine tout usage, tamisée
- ½ c. à thé de sel
- 1 c. à table de sucre
- 6 c. à table de beurre
- 1 jaune d'oeuf
- 1 c. à table d'eau
- 1½ c. à table de jus de citron
- environ 24 prunes, coupées en moitiés et dénoyautées
- ½ t. de sucre
- ½ c. à thé de cannelle
- 1 c. à table de beurre

Tamiser la farine, le sel et le sucre. Couper le beurre dans la farine à l'aide de couteaux. Battre ensemble le jaune d'oeuf, l'eau et le jus de citron. Incorporer à la farine et former une boule. Foncer une assiette à gâteau de 9 pouces, ménageant un bord de ¾ pouce de haut. Recouvrir de prunes fraîches coupées en deux, côté coupé sur la pâte. Saupoudrer de sucre, de cannelle et de noisettes de beurre. Cuire à four modéré (350° F.) jusqu'à ce que tendre, environ 45 minutes.

Il comptait sans la passion profonde qui le bouleversait et à laquelle il appartenait tout entier.

Bien avant l'heure qui lui avait été fixée, il arriva devant la villa des Roses, ainsi que Mlle de Moissac appelait dans l'intimité le petit coin de terre où elle se plaisait, et qu'elle avait, en effet, encombré de roses de toutes sortes et de toutes couleurs.

C'était au-dessus du village de Cenon, tout en haut de la côte, un peu à gauche; les arbres centenaires ombrageaient un grand chalet en bois découpé, couvert jusqu'au faite de ses toitures inégales de rosiers grimpants, de glycines et de vignes vierges.

Des massifs de roses et d'héliotropes coupaient heureusement la cour d'entrées du côté de la route, où sur le gravier blanc de ses allées pas une brindille ou une feuille tombée ne traînait.

En voyant Romain Bon, vêtu de clair, arriver vers elle, Micheline, qui ne l'avait pas reconnu, habituée qu'elle était à le voir toujours en noir, ne put s'empêcher de sourire.

Son empire sur lui était indiscutable et profond, il n'y avait pas à en douter.

Jusqu'où irait-il, et comment s'y prendrait-elle pour arriver à ses fins?

Elle avait bien une idée; mais réussirait-elle?

Quelques amies de son âge, des filles de magistrats ou d'avocats, arrivèrent fraîches et jeunes dans leurs toilettes d'été, accompagnées de leurs mères, de leurs frères; la réunion était charmante.

Quand on eut déjeuné dans la grande salle à manger aux meubles de bambou, les fenêtres ouvertes, on parla d'aller se promener en attendant le dîner.

Et la troupe joyeuse, sous l'oeil indulgent et paternel des parents qui suivaient par derrière, se répandit le long des chemins ombrés, par petits groupes de deux ou trois ensemble, causant, riant, plaisantant, tous heureux de vivre, et le paraissant.

Romain Bon avait offert son bras à Micheline; elle n'avait pas osé le refuser.

On marcha longtemps, longtemps, sans but.

Harassées de chaleur et de fatigue, les mères enfin demandèrent grâce.

On était arrivé sous un petit bois épargné dans les défrichements des environs, laissant de côté la grande route pleine d'importuns et de poussière.

— Ouf!... fit-on en chœur en tombant assis sur les gazons aussi fins que du velours, comme il fait bon ici!...

— Il faut nous y arrêter, dirent les mères, moins éprises de marche et de mouvement que toute cette jeunesse follement remuante.

Oui, mais qu'y faire?...

Y causer?

La conversation est la joie des personnes sérieuses et réfléchies, non des enfants.

— Les petits jeux!... proposa Micheline de Moissac.

Quelle idée, quelle joie!...

Et tandis que les fillettes pensaient en sautant de plaisir à toutes ces subtilités jolies auxquelles leur esprit souple se plie aisément, les jeunes gens, affriolés par toutes ces joues roses sur lesquelles ils espéraient poser leurs lèvres, souriaient aussi, et approuvaient fortement l'idée de Mlle de Moissac. Et les jeux succédèrent aux jeux.

Romain Bon, lui, en extase devant son idole, grisé par sa voix, son sourire, la lumière tombée de son regard pur et doux, se distinguait parmi ceux qui se laissaient le plus souvent prendre en défaut.

Alors, en riant, il s'exécutait de bonne grâce et confiait à Mlle de Moissac qui gardait toutes les arrhes à côté d'elle, un objet qui allait se mêler aux

autres gages que lui donnaient également les gens distraits comme lui.

Et le procureur, qui voyait ses bêtises amuser Micheline, les accumulait et cherchait à dire les choses les plus niaises et les plus drôles, afin de la faire rire et obtenir ainsi qu'elle s'occupât de lui le plus longtemps possible.

Et, peu à peu, il avait donné comme gage tout ce qu'il avait, ses gants d'abord, son porte-monnaie, sa montre, son mouchoir, l'épingle de sa cravate, les boutons de ses manchettes...

— Je n'ai plus rien, dit-il enfin.

— Cherchez encore, répondit Micheline, ou ne jouez plus.

Ne plus jouer, ne plus être mêlé à sa pensée ou tout au moins à sa préoccupation, c'eût été trop dur.

Il fouilla encore au fond de ses poches, et en retira un petit paquet: c'étaient ses clés. L'oeil de Micheline brilla; subitement, elle devint un peu pâle.

Puis, tout à coup, comme après un effort sur elle-même:

— En voilà, des gages!... s'écria-t-elle, et vous disiez que vous étiez à bout? Quel mensonge!... il y en a là-dedans pour six fois au moins.

Les clés, petites et brillantes, étaient nombreuses, en effet. Romain Bon ayant l'habitude de tout fermer soigneusement lui-même et de ne jamais se séparer de son petit trousseau qui, par le frottement continu, était devenu aussi luisant que de l'argent.

— Gardez-les toutes pour un seul gage, mademoiselle, dit-il à Micheline qui s'apprêtait à séparer les clés de l'anneau brisé qui les retenait; il s'en perdrait peut-être quelqu'une si vous les détachiez, ce qui me désolerait.

Le jeu continuait, très animé.

— Quel arsenal, murmura Mlle de Moissac à demi-voix, vous faites concurrence à saint Pierre, savez-vous?

Il sourit sans répondre.

— Je tâche d'avoir un peu d'ordre, fit-il au bout de quelques secondes, et j'ai horreur de rien laisser traîner chez moi.

— Alors, ces clés sont toutes de chez vous?

— Non, il y en a deux du parquet, le passe-partout et la clé de mon bureau. Les autres sont de divers meubles de ma maison, de la porte d'entrée, de mon secrétaire; sept en tout, ce n'est pas exagéré.

— C'est coquet.

— Quand je serai marié, je les donnerai à ma femme, dit-il avec une nuance de galanterie.

Elle faillit hausser les épaules, le trouvant bête, mais elle ne répondit pas.

Dans les draperies relevées de la seconde jupe de sa robe, où elle dissimulait les gages avant de les appeler, elle tâta de ses doigts fins la forme des clés.

Une seule, très petite, lui parut avoir les découpures profondes qu'ont aujourd'hui les clés des serrures Fichel, ces bijoux de serrurerie derrière lesquelles on met à l'abri les diamants, les valeurs et les choses précieuses.

Le moment le plus gai et le plus attrayant des petits jeux était en effet arrivé, celui où se paient les fautes commises, où la punition est infligée avant de rentrer en possession de l'objet donné en gage.

Et le « Chat », la « Pendule », le « Pont d'amour », le « Baiser du pèlerin », et mille autres niaiseries qui ont cependant fait battre bien des coeurs sensés, se succédaient rapidement.

Et les fillettes espiègles ne manquaient jamais, quand Mlle de Moissac, fort occupée de son rôle de distributrice disait, en désignant Romain Bon: « Pati, pata, qui embrassera ça? » de répondre: « Toi! »

Elle s'exécutait de bonne grâce, se

Tous les quatre pour 4 Roses...

et pour 4 bonnes raisons

Saveur, bouquet, velouté et une qualité insurpassable—quatre bonnes raisons qui vous feront préférer le Rye Whisky canadien Four Roses à tout autre.



Four Roses

WHISKY CANADIEN

FOUR ROSES DISTILLERS LIMITED

laissant embrasser par le procureur, qui devenait fou chaque fois que ses lèvres touchaient la peau satinée de celle qu'il adorait, et cela à la grande joie de M. de Moissac, qui tout bas se disait:

— Si elle pouvait dire oui, une bonne fois pour toutes, celui-là ferait honneur à ma famille.

Et Romain Bon, féru d'amour, aveuglé de passion, ne voyait pas Micheline, cependant placée à ses côtés, travailler lentement, sûrement dans les draperies de sa robe, à détacher du trousseau de clés qu'il lui avait donné, celle qui excitait si ardemment ses convoitises.

Enfin, une flamme de triomphe brilla dans ses prunelles: elle avait réussi.

Dans sa petite main fermée, le bijou d'acier était maintenant contenu, préparé des autres.

Fort adroitement, elle glissa la clé dans sa poitrine, pendant qu'une nouvelle angoisse la dévorait.

Son plan, si heureusement mené jusque là, n'allait-il pas échouer au dernier moment, pour une foule de raisons?

D'abord, cette clé était-elle bien celle du meuble dans lequel les lettres étaient enfermées?

Ensuite, avant que Micheline pût se rendre chez le procureur, celui-ci ne s'apercevrait-il pas de la soustraction dont il avait été victime et ne la réparerait-il pas en changeant la serrure?

Autant d'énigmes qui faisaient endurer mille morts à la jeune fille.

Mais elle était vaillante; d'un geste crâne et charmant, elle éleva le trousseau de clés au-dessus de sa tête.

Si Romain Bon devait voir qu'une

clé lui manquait, eh bien! elle voulait que cela se produisît de suite.

Micheline le préférait ainsi.

— A qui le gage touché? demanda-t-elle avec une flamme de bataille dans les yeux.

— A moi, répondit le procureur.

— Faites un compliment à toutes les personnes qui sont là, lui ordonna Mlle de Moissac.

Il commença par la personne qui était à la gauche de la jeune fille, s'en tira fort adroitement, avec une présence d'esprit qui fit tressaillir Micheline.

— Comme il se possède, se disait-elle dépitée, anxieuse, se demandant avec une angoisse sans nom, si, revenu auprès d'elle, il n'allait pas découvrir sur-le-champ ce qu'elle avait fait.

— J'ai dû finir par vous, mademoiselle, lui dit-il en s'inclinant un peu pâle quand il eut terminé sa corvée, afin de garder ma présence d'esprit pour dire à vos amis, ces charmantes jeunes filles dont vous êtes la reine, ce que je pense d'elles.

« Si j'eusse agi autrement, en vous regardant comme je le fais en ce moment-ci, j'eusse tout oublié.

D'un fiancé, et M. de Moissac avait proclamé partout qu'il reconnaissait Romain Bon comme tel, la chose était acceptable.

Elle fut accueillie par un joli sourire chez la plupart des fillettes qui étaient là; par une petite moue de dépit chez les autres.

On s'était attardé à ces amusettes, qui avaient égayé franchement ces fillettes naïves et rieuses, ces jeunes gens à peine échappés des bancs du lycée, ces mères indulgentes et heureuses qui jadis en avaient fait autant.

Le soleil s'était couché sans que l'on s'en aperçût, mais tout un côté du ciel restait couleur de pourpre, avec les nuances magnifiques d'un lointain incendie.

La troupe joyeuse se hâtait vers la villa, où le dîner devait attendre.

En effet, dans les mourantes clartés du jour, la lune, toute pâle, devenait de plus en plus visible.

La petite troupe, compacte au départ, finit par s'égrener peu à peu: les groupes se formèrent de nouveau, les mères revenaient à leurs conversations intimes, les jeunes filles prenant le bras de leurs frères ou de leurs fiancés.

De nouveau, Romain Bon s'arrangea pour demeurer auprès de Micheline; ce ne fut pas difficile.

La jeune fille, très préoccupée par les nombreux obstacles qui entouraient encore le but à atteindre, s'était petit à petit laissée aller à la mélancolie triste qui était le fond même de son caractère, et dont elle s'était départie tout le temps qu'avait duré les petits jeux.

— Etes-vous lasse? lui demanda le procureur, habile à saisir la moindre nuance de sa physiologie.

— Non, pourquoi?

— Vous ne parlez plus, vous semblez toute triste.

— Comme à l'ordinaire?...

— Ah! cruelle! vous osez dire comme à l'ordinaire!...

Encouragé par le sourire indulgent de la jeune fille, il continua:

— La vie ne m'a pas gâté, c'est vrai; de durs labeurs, un travail continu, une persévérance que rien n'a lassée, m'ont seuls fait arriver où je suis.

« J'ai eu quelques bonnes heures cependant dans mon existence, quand ce ne serait que lors de mes premières batailles et de mes premiers succès...

« Mais quelle journée pleine de gloire, ou de satisfaction, ou de triomphe, peut être comparée aux heures que je viens de passer auprès de vous, presque à vos pieds, vous entendant parler, vous voyant sourire?...

« O Micheline! Micheline! chère idole si ardemment aimée, si exclusivement adorée, vous douterez-vous jamais du culte profond dont vous êtes l'objet? »

— Peut-être...

— Vous dites peut-être?... Alors, vous savez que seule vous avez fait battre ce cœur qui ne voulait s'ouvrir qu'aux rudes batailles de la vie, aux luttes de la justice et du travail?

« Seule vous avez mis un rayon d'espoir, une goutte de miel dans une existence sombre et froide, que rien ne semblait destiné à réchauffer ou à peupler.

« Savais-je, avant de vous connaître, que j'avais en moi la faculté d'aimer? »

« Je ne le crois pas, je ne m'en étais jamais aperçu.

« Mais je vous ai vue, ô charmeresse! et en moi est né un besoin insensé de vous adorer, de devenir grand et glorieux pour vous, de vous protéger, de mettre le monde à vos pieds si vous le pouviez désirer.

« Longtemps, vous avez paru douter

faut-il que je m'agenouille à vos pieds, dans la poussière de la route? »

— On ne s'agenouille que devant Dieu.

« Si, à mon tour, avant de vous répondre, je vous adresse une demande, me l'accorderez-vous? »

Une douleur plus aiguë que la blessure d'une fine lame d'acier alla comme une flèche labourer le cœur de Romain Bon.

Il s'arrêta net au milieu du chemin, et par un mouvement brusque, lâchant le bras de Micheline:

— Ah! s'écria-t-il, je suis maudit! Vous ne m'aimerez jamais, cet homme est entre nous!...

Sans répondre, Micheline, légèrement, haussa les épaules, allant en avant.

Il la rejoignit et, presque de force, reprit son bras.

— N'est-ce pas que vous voulez me parler de lui, encore? lui demanda-t-il de sa voix déjà moins dure.

Elle le regarda de ses grands yeux humides, ces yeux qui le bouleversaient si étrangement.



— Peut-être que je le connais le chemin pour Hull, peut-être que je ne le connais pas. Etes-vous libéral ou conservateur...? (Guy Laflamme)

de cette passion unique et profonde qui a eu votre père pour confident, et qui a été bénie par lui.

« Aujourd'hui que vous semblez la comprendre, ne voulez-vous pas l'encourager par le seul mot qui puisse m'ouvrir le ciel, combler mes vœux et ceux de M. de Moissac? »

— Lequel?

— Ne le savez-vous pas?

« Mais celui qui vous lierait à moi, qui me promettrait que vous deviendrez ma femme, que vous accepterez mes hommages, mon amour et mon nom! »

Et comme elle semblait indécise, le sein soulevé par une émotion mystérieuse, une émotion dont la source, à coup sûr méconnue, grisait le procureur.

— Je vous en supplie, Micheline, insistait le jeune magistrat, répondez-moi. « Pour obtenir ce mot que j'implore,

— Mais certainement, dit-elle, je voulais, je veux vous parler encore de M. de Montory.

— Quelle torture!...

— Vous ne comprenez donc pas, vous ne comprenez donc jamais, qu'il est le fiancé de l'enfant que j'ai élevé? qu'avec sa nature frêle et délicate, Juliette Villandraut ne peut pas vivre sans lui, et que je veux la voir heureuse... heureuse à tout prix?

— Si vous m'aimiez, quand je vous parle de mon amour, de mes rêves de bonheur et d'avenir, vous ne penseriez pas aux autres.

— Au contraire, c'est en pensant à mon avenir, en vous entendant me parler de joie et d'affection, que je songe à eux, à lui surtout, le déshérité, le persécuté, le désespéré.

« Je ne sais pas si je prononcerai jamais la parole que vous me demandez, ce moment cependant peut arri-

ver, mais je vous jure que ce ne sera pas tant que M. de Montory sera sous le coup de l'odieuse accusation qui l'accable, et qu'il n'a pas méritée.

Romain Bon eut un mouvement de révolte.

— Et moi, répondit-il, je vous certifie que je ne m'occuperai de lui, ou, pour mieux dire, que je n'abandonnerai l'idée de sa culpabilité que le jour où vous consentirez à avoir confiance en moi.

Elle le regarda, en apparence fort étonnée, mais en réalité poignée de joie à l'idée que peu à peu il tombait dans le piège qu'elle lui tendait.

— Mais j'ai pleine et entière confiance en vous, lui affirma-t-elle.

« Est-ce parce que je m'isole avec vous, devant tous nos amis, que vous en douteriez, par hasard? »

— Cette faveur, que j'apprécie au delà de tout ce que vous pouvez penser, est-elle une si grande preuve de confiance que vous le dites, Micheline, et dois-je y voir un sentiment d'affection, ou seulement de préférence que vous n'accorderiez pas au premier venu, au frère de votre amie Berthe Maydiou, par exemple, ou à celui de Claire Crousseau?

— Vous vous trompez; en m'appuyant sur votre bras, en vous laissant m'adresser les paroles ardentes que je ne permettrais certainement à aucun homme de me dire, je cède au désir de mon père, je vous accepte comme un prétendant à ma main, et je ne sais pas que je sois fille à permettre au premier venu d'en faire autant.

— Faites plus, acceptez-moi comme fiancé.

— Méritez-le.

— Nous ne sortirons donc jamais de là?

— Si vous ne voulez pas faire de concessions! murmura-t-elle en le regardant en dessous avec un fin sourire, un sourire et un regard qui de nouveau firent perdre la tête au pauvre amoureux.

— Quelles concessions? demanda-t-il, haletant.

— Vous le savez bien.

Les toits élégants du chalet se profilaient de loin dans les futaies, sous les clartés naissantes d'une lune dans toute sa splendeur, pure comme une neige.

— Toujours lui!

— Toujours. Dites-moi ce que vous avez trouvé dans les ruines d'Ornon.

— Je n'ai que ma parole. Ce que j'ai découvert, je ne l'ai pas encore déposé chez M. le juge d'instruction, venez le voir chez moi, je vous le montrerai.

— Chez mon fiancé, alors?

Il faillit mourir de joie, présentant un consentement de la part de Micheline, et très bas répondit:

— Oui, votre fiancé, votre futur mari, l'homme que vous ferez plus heureux qu'un roi, et qui restera votre esclave humble et soumis.

— Je verrai.

— Ah! dites oui, simplement, purement, franchement et moi je ferai tout ce que vous voudrez.

On arrivait devant la grille ouverte à deux battants.

Elle se retourna doucement vers Romain Bon, son profil suave estompé par les purs rayons de la lune prenant des contours délicieux.

— Pour Juliette, je viendrai!... dit-elle en fermant à demi les yeux.

Si des étrangers ne les eussent pas entourés tous les deux, nulle puissance humaine n'eût empêché le procureur de serrer Micheline comme un fou sur sa poitrine.

De ses ongles, sous le plastron de sa chemise, il arracha un lambeau de chair, afin de devenir maître par la souffrance un peu sauvage qui le prenait de crier comme un dément.

Il ne put prononcer que ce seul mot: — Quand?

— Je ne le sais pas, dit-elle en s'enfuyant, attendez-moi!...

Il demeura quelques minutes à errer comme un homme frappé de la foudre, à travers les massifs épais.

A force de volonté et de puissance sur lui-même, il parvint à se ressaisir.

Pour plaire à Micheline, en effet, il le savait, il fallait arriver à contenir son bonheur, à le cacher soigneusement à tous les yeux.

Il se contenta de cueillir une rose blanche à peine ouverte qu'il entourait de quelques brindilles de myrtes et de chèvrefeuilles et, ayant rencontré Mlle de Moissac à côté de son père, il offrit son bouquet au conseiller.

— Voulez-vous le lui donner en mon nom? demanda-t-il à M. de Moissac.

Celui-ci, un peu étonné, se garda bien de refuser la commission.

— Acceptez-le pour l'amour de moi et de lui, ma fille, fit-il en présentant à Micheline les tiges embaumées.

La jeune fille, très pâle, prit ces fleurs sans prononcer une parole, les regarda un instant, et résolument les attacha à son corsage, un peu haut, à gauche, ainsi que la mode l'ordonnait déjà.

Puis, avec un joli sourire sur les lèvres, un sourire qu'eût démenti, si on l'eût regardée attentivement, la flamme de ses yeux clairs.

— Etes-vous content, monsieur le procureur? demanda-t-elle au jeune magistrat qui avait pris son bras pour la conduire à table.

— A en mourir, répondit-il très grave. Tenez tout à fait votre promesse, et, je vous le répète, jamais le bonheur d'un roi n'aura égalé le mien.

XX — A la garde de Babylas

QUELQUES mots dits la veille au soir par Romain Bon à M. de Moissac avaient fait supposer à Micheline que le procureur devait partir avec un commissaire et le juge d'instruction afin d'aller au loin commencer quelque enquête importante.

Elle n'avait pas compris, ni même écouté quelle affaire l'appelait ainsi; il devait partir, c'était là l'essentiel pour elle.

Elle se confia à Suzette et la chargea d'aller rôder autour du palais de justice, afin de savoir si vraiment le procureur monterait en voiture.

Avec son habileté accoutumée, la fillette exécuta fidèlement la commission.

Au bout de deux heures environ, elle revint.

— M. Romain Bon est parti avec M. de Gerdonnes, dit-elle, et deux autres individus que je ne connais pas.

« Graveure, que j'ai vu, m'a dit qu'ils allaient fort loin, du côté de Mégrignac, pour une affaire très grave qui leur prendrait probablement toute la journée.

— Très bien; maintenant, nous avons autre chose à faire, et il faut nous dépêcher.

« Habille-moi, donne-moi mon costume bien sombre, et ne perdons pas de temps.

Suzette obéit.

Quelques instants après, une robe en voile bleu marine drapait idéalement Mlle de Moissac de ses plis élégants et souples. Un chapeau de même nuance s'harmonisait avec la couleur de ses yeux et la blancheur laiteuse de son teint.

Suzette et elle sortirent naturellement de l'hôtel, comme elles le faisaient chaque jour, et se dirigèrent vers le cours Cicé, où le jeune magistrat habitait un appartement dans une maison nouvellement bâtie.

En route, Micheline expliqua à sa soeur de lait ce qu'elle demandait à son intelligence et à son dévouement.

— Je vais faire une visite à M. Romain Bon, dit-elle.

« C'est l'heure à laquelle ordinairement il rentre chez lui; si le valet de chambre ne sait pas qu'il est parti au loin, il me dira à coup sûr de l'attendre.

« Comme j'ai besoin de demeurer seule dans le cabinet du procureur, peut-être pendant une demi-heure, tu distrairas assez le domestique pour qu'il ne vienne pas me déranger.

Les yeux éveillés de Suzette riaient à l'idée de la jolie mystification qu'elle allait faire subir au pauvre garçon.

— Comptez sur moi, mademoiselle, dit-elle très gaie.

Dans une belle maison, élégante et confortable, Romain Bon avait établi ses pénates.

Il habitait, seul avec Babylas, un valet de chambre modèle qui lui avait été fourni par les bons pères de la chapelle Margaux, le premier étage tout entier.

Babylas avait bien plutôt l'air d'un frère lai ou d'un sacristain, que d'un domestique, fût-ce celui d'un magistrat aussi rigide que Romain Bon.

— M. le procureur est-il chez lui? demanda Micheline en feignant une émotion trop apparente pour être vraie.

Babylas, subitement en arrêt devant la mine affolante de Suzette, demeura quelques instants dans l'impossibilité de répondre, tant fut grande sa stupéfaction en reconnaissant Mlle de Moissac, et surtout sa soeur de lait.

— Non!... oui!... c'est-à-dire... balbutia-t-il, je ne crois pas...

— Comment! vous ne croyez pas? il y est sans doute; et, fort occupé, il vous a défendu d'introduire qui que ce soit chez lui, n'est-ce pas? Mais moi, je ne suis pas tout le monde.

« Allez lui dire que Mlle de Moissac désire le voir.

Babylas ouvrait de plus en plus les yeux et la bouche, qui maintenant se fendait jusqu'à ses oreilles.

— M. le procureur ne m'a rien défendu, mademoiselle, dit-il, mais il n'y est pas.

— Allons donc, il y est tous les jours à cette heure-ci.

— Pas aujourd'hui. Je ne sais même pas s'il rentrera.

— S'il rentrera?... interrompit Suzette; certainement, qu'il rentrera.

— S'il ne doit pas trop tarder, dit Mlle de Moissac, je l'attendrai dans son cabinet.

— Et moi, j'attendrai Mademoiselle ici, dans l'antichambre, ou bien dans la cuisine, monsieur Babylas, si je ne dois pas vous gêner, dit Suzette.

Le valet de chambre, à l'idée de rester quelques instants avec l'appétissante soubrette, eut vite envoyé au diable le procureur, l'appartement, la consigne et le reste.

— Je ne sais pas où j'avais la tête, dit-il tout à coup.

« Bien sûr que M. le procureur va revenir d'un moment à l'autre.

« Si Mademoiselle veut se donner la peine d'entrer dans son cabinet...

Il ouvrit en même temps la porte située au milieu de l'antichambre.

Micheline, très émue, pénétra dans la pièce, et bientôt demeura seule.

C'était une grande salle haute et froide, meublée d'un bureau d'acajou, de quatre fauteuils de cuir vert, d'un cartonnier et d'un secrétaire droit, en acajou comme le bureau.

Des rideaux de reps vert, fanés par place, une bibliothèque sans vitres, sur les rayons de laquelle s'alignaient des livres de droit, complétaient un ensemble rigide et glacial que rien ne venait égayer, ni un tableau, ni une oeuvre d'art.

Sur la cheminée, une pendule de marbre noir jetait dans la pièce le bruit de son tic tac monotone et régulier.

Le coeur battant à lui rompre, Micheline, curieusement, regardait autour d'elle.

le cognac de l'amitié

COGNAC



MARTELL

LE COGNAC LE PLUS DEMANDÉ AU MONDE

Depuis 1715, les hôtes accueillants offrent du Martell.

MIS EN BOUTEILLE À COGNAC, FRANCE

Rm 56 2F

Elle était décidée, l'énergie ne lui manquait pas plus que la volonté, mais cette mauvaise action à commettre, cependant, la bouleversait.

Elle, la fille d'un magistrat, la petite-fille du paysan cévenol dont la parole valait son pesant d'or, aller ainsi fouiller des meubles et voler des lettres?...

Puis blanche qu'un suaire, elle s'approcha de la porte d'entrée et attentivement écouta.

Comme pour calmer ses légitimes inquiétudes, elle entendit un long éclat de rire.

Evidemment, Suzette tenait sa promesse et amusait assez l'inflammable Babylas pour que celui-ci ne songeât pas à aller déranger Mlle de Moissac. Depuis son entrée dans la pièce, un grand bureau ministre avait frappé les regards de Micheline.

Elle introduisit la clé qui, docile, tourna sur elle-même.

Le milieu maintenant était ouvert, et, par un mécanisme connu, ouverts également étaient les tiroirs du haut du meuble, ceux de droite et de gauche, qui allaient de chaque côté, du centre en bas, soutenant le corps lui-même du bureau, ainsi que les colonnes.

Micheline en fit glisser quelques-uns dans leurs rainures; tous, sans exception, contenaient des papiers ou des cahiers couverts de l'écriture mince du procureur.

Mais trois petits tiroirs étaient devant elle, dans l'intérieur même du meuble.

Le premier, dans lequel la jeune fille regarda, contenait quelques billets de banque et de la monnaie; le deuxième, celui du milieu, renfermait un noeud de ruban qu'elle reconnut pour lui avoir appartenu, un gant également à elle, quelques fleurs et deux clés.

Elle eut un éblouissement, les deux clés, en effet, par leur grandeur et leurs formes, paraissaient bien appartenir au secrétaire qui se dressait dans un coin de la pièce.

Ses jambes se dérobaient sous elle, Micheline eut cependant la force d'aller jusqu'au meuble.

O bonheur!... il s'ouvrit, et bientôt le battant abaissé lui montra sur la tablette du milieu un paquet de lettres entourées d'un ruban noir.

Une enveloppe, tirée au hasard en dehors du paquet, lui laissa voir tout aussitôt l'adresse suivante:

Malame Villandraut,
456, boulevard de Caudéran,
Bordeaux.

C'était, ce ne pouvait être que cela!... Avait-elle bien ou mal fait?

Dans la joie du succès, elle ne songea pas une seconde à se le demander.

Maintenant, en effet, elle n'hésitait plus, elle ne tremblait plus, Marc allait être sauvé par elle; elle avait réussi, donc elle avait été bénie par Dieu, elle avait accompli un devoir.

Aussitôt, elle referma le meuble, mit le paquet dans sa poche, et, avec une lueur de triomphe dans les yeux, murmura:

— Qu'il rentre maintenant, s'il le veut; pour les avoir, il faudrait qu'il me tuât.

Elle replaça les deux clés à leur place, repoussa le grand tiroir du bureau avec précaution afin de ne pas éveiller les méfiances de Babylas, et après l'avoir fermé à double tour:

— Que vais-je faire de la clé? se demanda-t-elle indécise.

Une idée lui vint.

Une fourrure blanche, en effet, se trouvait, sous le meuble dans le petit carré existant entre les deux côtés et le fauteuil; elle servait probablement à réchauffer les pieds du procureur durant les nuits de veille et de travail.

Micheline jeta adroitement la clé dans la toison épaisse.

— De cette façon, dit-elle, il croira qu'elle s'est détachée naturellement du trousseau, et n'aura peut-être pas de soupçons.

Elle ajouta:

— Après tout, qu'est-ce que cela me fera, ses soupçons, quand les lettres seront en sûreté?...

Elle rit silencieusement à l'idée de la fureur que Romain Bon éprouverait en découvrant cette soustraction.

Maintenant, elle ne se pressait plus, elle avait tout le temps de calmer le tremblement qui l'agitait encore, l'émotion sous le coup de laquelle elle ne cessait de se trouver, malgré son énergie et sa volonté.

LA PAUSE...

...de bonne humeur

Un Français décrit son drapeau à un Américain :

— Il est composé des trois couleurs qui symbolisent le contribuable. Bleu comme l'avertissement qu'il reçoit, blanc comme son visage quand il en lit le montant, et rouge comme la colère qu'il ressent quand il paie.

— C'est comme chez nous, répond l'Américain, mais le choc est si terrible lorsque nous payons, que nous avons ajouté quarante-huit étoiles.

* * *

Un toréador, couvert de pansements, s'assoit dans un restaurant :

— Garçon, commande-t-il, une boîte de corned-beef !

Puis il ajoute entre ses dents :

— La vengeance est un plat qui se mange froid.

* * *

— Quel est le peuple le plus sage du monde ?

— La Chine !

— Pourquoi ?

— Parce que les Chinois ont inventé l'imprimerie et ce ne sont pas eux qui ont fait le premier journal. Parce que les Chinois ont inventé la poudre et ils ne s'en sont servis que pour faire des feux d'artifice. Parce que les Chinois ont inventé la boussole et qu'ils ne sont pas allés découvrir l'Amérique.

* * *

Le chef cannibale soulève le couvercle de la marmite et entend :

— Aïe ! aï ! aïe !

Alors il repose le couvercle, en disant simplement :

— Pas assez cuit.

* * *

Le fils de l'anthropophage voit passer dans le ciel un avion :

— Ça se mange, cet oiseau-là demande-t-il à son père.

— Non, répond l'anthropophage. C'est comme les noix : il n'y a que l'intérieur de comestible.

* * *

Un douanier interroge un contrebandier à la frontière suisse :

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette valise ?

— De la nourriture pour mes lapins.

Le douanier ouvre la valise, constate qu'elle est pleine de montres et dit :

— C'est ce que vous pensez donner à vos lapins ?

— Oui, dit le contrebandier, et s'ils n'aiment pas ça, ils n'auront rien d'autre !

* * *

Les écoliers israéliens vantent volontiers leur pays.

L'un d'eux, qui fait visiter Tel-Aviv à un de ses camarades nouvellement arrivé, lui montre un building :

— C'est mon père qui l'a construit. Cet hôtel, cet hôpital, c'est mon père qui les a construits.

Et ainsi de suite, à croire qu'il a tout bâti. Alors le nouveau, un peu excédé, demande :

— Tu as entendu parler de la mer Morte ?

— Oui.

— Eh bien ! C'est mon père qui l'a tuée.

* * *

Un Espagnol se présente à la frontière française à Irun et répond au douanier, qui lui demande ce qu'il y a dans le flacon qu'il tient à la main :

— De l'eau de Lourdes.

Le douanier renifle et dit :

— Ça sent l'eau-de-vie.

— Oh ! s'écrie l'Espagnol, un miracle !

* * *

Dans un salon de Santa Fé, un étranger blotti derrière le comptoir assiste à une explication entre les consommateurs.

Les revolvers ont jailli de leur gaine et les balles s'entrecroisent en sifflant.

Seul, impassible, un consommateur reste accoudé au comptoir. Comme l'étranger le félicite de son flegme, l'inconnu précise :

— Aucun danger pour moi, je leur dois de l'argent à tous.

* * *

Un Zoulou visite Paris, admire les maisons, regarde le trottoir, le palpe et dit :

— Je ne suis pas étonné qu'on ait bâti une ville ici. La terre est tellement dure que l'on n'aurait rien pu y faire pousser.

Elle s'approcha de la glace qui était sur la cheminée, derrière la pendule de marbre noir, et se trouvant très pâle, se frotta les joues avec ses mains nues.

— Suis-je bête ! fit-elle en souriant.

Elle abaissa les plis de son voile de gaze, boutonna ses gants de Saxe, et ayant donné un dernier coup de doigt au gros noeud qui formaient sous son menton les brides de sa capote.

— Allons délivrer Suzette, dit-elle, je suis contente d'elle et de moi, nous avons bien travaillé toutes les deux.

Dans la cuisine, Babylas, très rouge, Suzette, la mine plus espiègle et plus éveillée que jamais, paraissaient causer avec une animation qui avait empêché le valet de chambre de remarquer la fuite du temps.

A l'aspect de Mlle de Moissac, il parut fort ennuyé, avec cette expression drôle qu'ont les enfants surpris à voler le contenu d'un pot de confitures.

Mais, éteignant rapidement la flamme de son regard pour reprendre l'expression hypocrite et mielleuse qui lui était habituelle :

— Mademoiselle s'ennuie d'attendre, sans doute ? demanda-t-il à Micheline.

— Précisément. Sans compter que dans cette pièce toute noire, avec des rideaux sombres et tous ces livres, je commençais à m'endormir.

— Le fait est que ce n'est pas gai, chez nous.

« Mais si Mademoiselle voulait patienter encore un peu, je pourrais lui donner des journaux... M. le procureur ne peut pas tarder à revenir maintenant !... »

— L'heure s'avance, je n'ai plus le temps.

— Faudra-t-il lui dire que Mademoiselle l'a attendu ?

— Comme vous voudrez, monsieur Babylas, ce n'est pas très utile.

— Et Mademoiselle reviendra-t-elle ?

— Oh ! ça, c'est autre chose. Je n'en sais rien.

— Monsieur va être désespéré !...

— Alors ne lui dites pas que je suis venue. Adieu, Babylas.

Elle lui sourit ; mais le valet de chambre, en extase devant Suzette, ne vit pas la jolie expression mystérieuse et espiègle que mit Mlle de Moissac à saluer du geste l'appartement duquel elle s'éloignait, si heureuse du tour joué à Me Romain Bon.

Me Augé était dans son cabinet.

Comme la route la plus naturelle du cours Cicé à la place Rohan était de passer par le cours d'Albret, Micheline s'étant assurée qu'il n'y avait personne autour d'elle, entra chez lui.

A la pâleur de ses joues que le grand air n'avait pas ranimées, le célèbre avocat comprit qu'il se passait quelque chose de grave.

Il se leva tout d'une pièce dès qu'il la vit sur le seuil de sa porte.

— Pour Dieu ! lui demanda-t-il avec une très grande émotion, qu'est-il arrivé ?

Elle lui tendit le paquet de lettres, incapable maintenant de prononcer une parole.

Aussitôt, Me Augé les prit, et la tête inclinée sur les minces feuilles de papier, il se mit à parcourir avec le plus grand soin les lignes étroites dont elles étaient couvertes.

De temps à autre, ses paupières tressaillaient légèrement, les narines se dilataient, tandis que, dans un geste de suprême dégoût, se relevaient ses fines lèvres d'orateur.

Mais la lecture continuait, attentive, réfléchie, sans un mot ou un geste de plus que le sentiment exprimé en dépit de sa volonté elle-même par la physionomie sévère de l'avocat.

A mesure que sa tâche avançait, il déposait les lettres par paquets ; il y en avait ainsi trois ou quatre sur son bureau.

Si passionné il était, qu'il semblait avoir oublié la présence de Mlle de Moissac.

Mais celle-ci, revenue de son anxiété et ayant repris confiance devant l'expression du visage de Me Augé, devenait incapable de contenir son impatience.

Enfin, n'y tenant plus, Micheline se leva à demi de la chaise sur laquelle elle était tombée affaissée dès son entrée dans le cabinet.

— Rassurez-moi, je vous en supplie, dit-elle à l'avocat.

« Vous ne m'avez pas encore dit un seul mot, et je meurs d'impatience. Sont-ce bien là les lettres qui vous étaient nécessaires et que vous m'aviez demandées ? »

— Absolument. Je ne croyais même pas trouver tout ce que je découvre ici.

— Alors ?... Vous espérez sauver M. de Montory ?

— J'en suis certain maintenant, si celui sur lequel je compte répond à mon appel.

Subitement, Micheline devint très pâle.

D'un geste doux, Me Augé la calma :

— Ayez confiance, dit-il, c'est un honnête homme, il a déjà prouvé qu'il ne marchandait jamais avec sa conscience ou son devoir.

Cependant, un doute terrible, depuis un instant, grandissait dans l'âme délicate de Mlle de Moissac, cette âme pure qu'une si naïve piété avait jusque-là remplie.

— Trouvez-vous que je vous aie aidé suffisamment ? demanda-t-elle tout à coup à l'avocat. Trouvez-vous que mon dévouement et mon activité aient été à la hauteur de ce que je vous avais promis ?

Me Augé prit les adorables petites mains blanches de Micheline dans les siennes, et les baisant longuement, paternellement, avec une sorte de respect attendri, comme un croyant l'eût fait de la plus sainte des reliques.

— Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit, ma chère enfant, fit-il doucement. Vous êtes la créature la plus belle, la plus intelligente, la plus adroite et la plus noble qui ait jamais existé. Montory vous devra tout : sa liberté, sa joie, et, chose mille fois plus grave, son honneur.

« Il n'est pas homme à jamais l'oublier, croyez-le. »

Très émue, elle secoua la tête par un geste impatient et gracieux qui lui était familier quand l'émotion la gagnait.

— Non, dit-elle, ce n'est pas cela que je veux dire. Ai-je, oui ou non, mérité votre confiance ?

— La plus absolue, comme mon estime la plus profonde.

— Alors, si je vous pose une question, y répondrez-vous ?

— Sans doute.

— De qui sont ces lettres ?

Un peu démonté par la netteté subite de la demande, l'avocat se troubla.

— J'aurais pu les lire, continua Mlle de Moissac, je ne l'ai pas fait, ne me considérant que comme une dépositaire ; mais je vous ai prouvé que j'étais une fille sérieuse et honnête, capable de garder un secret quand il le faut ; répondez-moi donc.

— Je ne le puis pas, ma chère enfant, par respect pour vous.

Micheline, subitement, chancela.

— Je vous en prie, insista-t-elle, dites-moi ce nom ?

Me Augé comprit instantanément qu'elle soupçonnait M. de Moissac.

— Le voici, répondit-il aussitôt.

Et, prenant dans un des paquets une lettre plus courte que les autres, il la lui mit dans les mains.

— Ange Montaldi !... lut-elle tout haut, mais avec une sorte de soulage-

ment incommensurable; le directeur de Mme Villandraut !...

« Lui, un prêtre, un ministre de Dieu ! Ah ! c'est horrible. »

— Un jésuite ! répondit gravement Me Augé, c'est-à-dire un ennemi de la patrie et de la société.

Micheline se leva.

— Ah ! dit-elle, je crois à ces choses, j'y crois ardemment; renoncer à ces idées serait aujourd'hui un désespoir sans nom pour moi, n'insistez pas.

L'avocat s'inclina.

— Toute conviction sincère est sacrée, dit-il. Pardonnez-moi si je vous ai froissée.

— Oh ! vous êtes tout pardonné. Vous m'avez fait beaucoup de mal... et aussi beaucoup de bien !...

Me Augé, très ému, ne voulut pas laisser Micheline sous le coup de la triste impression qu'elle paraissait éprouver.

— Ah ! dit-il tout à coup, j'oublie l'essentiel.

Micheline s'arrêta soudain.

— Quoi donc ? demanda-t-elle un peu surprise.

— M. Delprat attend un mot de moi pour écrire une lettre des plus importantes; si vous avez un instant, allez chez lui de ma part, et remettez-lui ces quelques lignes. Vous ne direz pas, après cela, que je n'ai pas en vous, ma chère enfant, la confiance que vous méritez.

Il lui remit une lettre ouverte.

D'un geste, Mlle de Moissac voulut l'éloigner et refuser.

— Lisez, je vous en prie, demanda Me Augé.

Micheline obéit, et parcourut les lignes suivantes :

« Mon vieil ami,

« La vaillante fille que vous connaissez et admirez comme moi n'a apporté ce que nous désirions si ardemment posséder.

« Vous pouvez écrire aujourd'hui à notre ami W. C... »

« Le long martyr de sa vie sera enfin prouvé, s'il y consent; grâce à Mlle de M... il n'aura plus autour de lui que l'estime et la sympathie qu'il mérite. »

« AUGÉ. »

Très intriguée, Micheline courut chez M. Delprat.

« Notre ami W.C... répétait-elle tout le long du chemin, que veulent dire ces deux lettres ?... »

« C'était-ce donc M. Villandraut qui se cachait au loin sous quelque personnalité inconnue ? »

M. Villandraut, lui, un honnête homme, auquel l'estime publique pouvait revenir ?...

Ce n'était pas possible !...

Depuis les plus lointaines années de sa jeunesse, en effet, Micheline avait entendu autour d'elle juger très sévèrement cet homme qui, en un jour de caprice, avait, disait-on, abandonné sa femme et sa fille pour courir après quelque créature perdue, et qui, depuis, honteux sans doute de sa conduite, n'avait jamais plus donné de ses nouvelles.

Mais elle s'était donc trompée ?

Ou plutôt, l'opinion publique à Bordeaux, l'opinion de tous les gens sérieux et honnêtes, avait été trompée comme la sienne.

D'après Me Augé, M. Villandraut serait parti, non pas parce qu'il avait oublié ses devoirs, mais bien parce que sa femme, celle qui avait su garder cette apparence de sainte, les aurait trahis ?...

« C'était-ce croyable ? Et Me Augé ne se fourvoyait-il pas dans quelque imagination inspirée par l'ardente amitié qu'il avait conservée à son ancien camarade de jeunesse ? »

Micheline ne pouvait admettre ces choses.

Et cependant, des lettres coupables existaient... des lettres qu'elle avait elle-même portées à l'avocat ?...

Oui, mais elle ne les avait pas lues... Celle que Me Augé lui avait montrée portait ces simples mots.

« Je vous attendrai le jour de mon arrivée à notre rendez-vous habituel »

« ANGE MONTALBI. »

Ce rendez-vous habituel ne pouvait-il être un rendez-vous de direction spirituelle ?

Et Me Augé, prévenu par principe contre les religieux d'un côté et Mme Villandraut de l'autre, ne devait-il avoir méconnu et interprété dans un sens coupable, qui lui était loin d'être la vérité, les relations du directeur et de sa pénitente ?

Un peu angoissé par l'idée que sa démarche ne servirait pas à Marc, elle se dirigeait rapidement vers la demeure de M. Delprat.

Depuis les confidences de Cadichonne, une très grande sympathie l'attirait vers le négociant, ce sacrifié comme elle, cet être qui, lui non plus, n'avait jamais oublié ou renié l'unique amour qui eût fait battre son cœur.

Mais qu'allait-il lui dire ?

Serait-il plus explicite que Me Augé, et saurait-elle par lui ce que l'avocat ne lui avait que si imparfaitement laissé comprendre ?...

Malgré tout, la curiosité féminine ne perd jamais ses droits, et sous l'intérêt exclusif et passionné que Micheline portait à Marc de Montory, il y avait bien un certain désir d'approfondir un mystère qui la tourmentait.

— Me Augé a tort, lui dit le négociant, ce secret n'est pas le nôtre, et je ne peux pas vous l'apprendre, malgré la confiance absolue et la très vive sympathie que j'éprouve pour vous.

Micheline baissa la tête et ne répondit point.

— Mais, ajouta M. Delprat, je vais écrire à William Cobb, et sa réponse me délivrera de mon serment; alors, vous saurez ce que nous devons vous cacher aujourd'hui.

Il se mit à son bureau et couvrit une feuille de papier de son écriture fine et serrée.

Quand il eut terminé, il prit dans un tiroir une enveloppe sur laquelle étaient tracés en anglais les mots suivants :

« Pour faire passer à William Cobb dans le plus bref délai. Très urgent. »

Micheline ne hasarda pas une observation.

M. Delprat glissa sa lettre sous cette première adresse, puis dans une seconde beaucoup plus volumineuse, sur laquelle, d'une écriture contrefaite, et qui ne ressemblait pas le moins du monde à la sienne, le négociant écrivit :

Messieurs Cheister and son,
Banquiers,
5th avenue,
New York

Un fin sourire relevait ses lèvres spirituelles.

— Me Romain Bon, dit-il avec son expression narquoise, connaît peut-être notre ami William Cobb, et il a dû donner des ordres à la poste afin que toutes les lettres qui lui sont adressées de Bordeaux soient portées au parquet.

« Tout cela dans l'intérêt de la morale publique, bien entendu; mais comme il part journellement de Bordeaux des centaines de lettres pour les grands banquiers de New-York, nous avons chance que celle-ci passe inaperçue et arrive à bon port. »

— Alors, demanda Micheline avec angoisse, vous avez bon espoir qu'elle atteindra sa destination ?

— Je le crois.

— Et William Cobb sera prévenu ?

— C'est probable.

— Dans un délai assez rapproché pour qu'il vienne sauver Marc de Montory ?...

M. Delprat, subitement, tressaillit et regarda Mlle de Moissac.

Me Augé avait-il parlé, et que pouvait savoir la fille du conseiller ?

Mais le grand oeil clair de Micheline était resté aussi pur, avec sa même expression de curiosité naïve et sincère; elle ignorait la plus grande partie du drame poignant dans lequel se débattaient ses meilleurs amis, M. Delprat en fut convaincu sur-le-champ.

Ce dont il fut tout aussi certain en même temps, c'est que, douée d'une loyauté et d'une délicatesse extraordinaires, Mlle de Moissac pouvait avoir l'intuition de certaines choses, mais qu'elle ne chercherait ni à les approfondir, ni à les deviner.

— Oui, dit-il, très grave, j'espère que mon ami William Cobb sauvera Montory, à une condition cependant.

— Laquelle ?

— C'est qu'il ne sera pas dans un pays où les relations sont lointaines et difficiles, car il voyage beaucoup et a une vie des plus occupées.

— Ah ! mon Dieu ! fit Micheline, s'il n'allait pas avoir le temps de revenir !

— Il faut espérer que si; il est déjà prévenu, et nous avons encore un mois devant nous.

XXI — Fin contre fin

MALGRÉ l'espérance de M. Delprat et de son ami, le laps de temps durant lequel ils pensaient recevoir la réponse de William Cobb s'écoula, et le courrier ne porta rien.

Une lueur d'espoir avait cependant brillé.

Un matin de septembre, le facteur avait remis dans le bureau du quai des Chartrons une large enveloppe timbrée de New-York; elle était de M. Cheister.

« Sir William Cobb, disait-elle, est en possession de votre honorée du 18 août; nous en avons reçu l'assurance, que nous nous empressons de vous transmettre. »

Et M. Delprat, ce soir-là, s'était endormi tranquille, se disant :

— Ah ! chers enfants, vous allez donc être heureux, et ma chère petite Juliette, cette image vivante de mon adorée, ne mourra pas comme elle.

A partir de cet instant, et plus que jamais, M. Delprat, dit à tous ses amis :

— Je n'ai jamais douté de l'innocence de Montory, je le connais trop bien pour cela; mais maintenant, j'ai la preuve certaine qu'avant longtemps un hommage éclatant sera rendu à sa loyauté.

Me Augé, moins sentimental et plus homme de combat, lancé comme il l'était dans la vie politique, n'avait pas manqué de faire de son côté, en présence du procureur, des allusions que celui-ci avait vite saisies au vol.

Me Augé était son ennemi, ennemi auquel une exceptionnelle honorabilité, un talent incontesté et une habileté périgourdine qui avait depuis longtemps fait ses preuves, donnaient une puissance que Romain Bon redoutait par-dessus tout.


Les phrases courtes de l'avocat, hachées et incisives comme des appels de clairon, ses insinuations agressives et transparentes à la fois, avaient éveillé une très grande inquiétude dans l'esprit du procureur.

Instinctivement préoccupé, il avait réfléchi et travaillé plus fort que jamais.

Que voulait-il dire, ce diable d'homme, et que pouvait bien cacher l'éclair de victoire qui brillait dans ses yeux, aussi bien que l'assurance tranquille de ses paroles quand il parlait de Montory ?

Qu'avait-il donc découvert ?

AYEZ LE SOUCI D'ÊTRE PRÉCIS




dans l'adresse de vos envois postaux

Assurez-vous que la suscription de vos lettres et de vos colis porte les cinq indications suivantes :

- ✓ Le nom et le prénom du destinataire;
- ✓ Le numéro et la rue, ou bien le numéro de route rurale ou de case postale;
- ✓ Ville (et, le cas échéant, la zone postale) ou le village;
- ✓ La province (ou l'équivalent) et le pays;
- ✓ Vos propres nom et adresse, soit en haut à gauche soit au verso.

Pour hâter votre courrier

METTEZ UNE ADRESSE CLAIRE, COMPLÈTE, EXACTE



POSTES CANADIENNES
PO-58-16MAF

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉS, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 4 - 5904 1250, rue Villeray, Montréal



EXTRA SPECIAL GOLD LABEL

Bulloch Lade

SCOTCH WHISKY

Embouteillé en Ecosse

Était-ce une faute dans la procédure ?

Et Romain Bon était allé chez M. de Gerdones lui demander le dossier des interrogatoires; et il avait passé ses nuits à compiler le moindre témoignage, à vérifier la valeur des enquêtes, à chercher si véritablement l'accusation présentait un point faible.

Il n'en trouvait pas.

En vain mettait-il au service de sa passion sa clairvoyance la plus grande; en vain cherchait-il sur quel point Me Augé pouvait établir sa défense, il ne voyait rien.

D'un autre côté, à la confiance, à l'abandon même que lui avait témoignés Micheline lors de la fameuse partie de campagne, avaient succédé chez la jeune fille une froideur, une indifférence qui désespéraient Romain Bon.

Mille fois il avait voulu lui demander de quel crime il avait pu se rendre coupable...

L'habileté de Mlle de Moissac à ne plus jamais se trouver seule avec lui ne lui avait pas fourni une seule fois la possibilité de l'entretenir, même devant le conseiller.

Il crut qu'elle lui en voulait de ne pas avoir deviné qu'elle viendrait chez lui le lendemain même de la promenade à Cenon; car Babyllas n'avait pas manqué de lui raconter la visite de la jeune fille; quoiqu'il l'eût fait en altérant fortement la vérité, comme cela, du reste, lui arrivait fréquemment.

Craignant la perspicacité de son maître, très rigide pour tout ce qui touchait à l'austérité des mœurs et de la conduite, il n'avait pas voulu en effet laisser soupçonner son tête-à-tête avec Suzette, et il s'était contenté de dire que Mlle de Moissac était venue, sans parler de sa longue attente dans le cabinet du procureur.

Donc, Micheline lui en voulait, il ne voyait que cela, n'ayant pas un seul instant l'idée de rapprocher sa froideur de l'expression tranquille et triomphale de l'avocat.

Mais, Me Romain Bon n'avait pas volé sa réputation de fin renard, dont l'habileté était capable de rendre des points au plus madré de tous les Normands.

Un jour, on parlait devant lui, au palais, des torts de M. Villandraut vis-à-vis de sa femme. Me Augé assistait à la conversation et ne s'y mêlait pas.

— Que pensez-vous de cela? demanda tout à coup au défenseur de Montory un très jeune confrère.

Le célèbre avocat, interpellé directement, jeta l'éternelle cigarette qu'il fumait partout, excepté dans la salle d'audience, et répondit avec le sourire un peu sceptique qui le caractérisait :

— Mon opinion sur les femmes en général, et sur celle-là en particulier, est faite depuis longtemps.

— Vous ne croyez donc pas à la sainteté de Mme Villandraut? Sa réputation est cependant un article de foi à Bordeaux.

Il haussa légèrement les épaules.

— La foi est une marchandise qui a beaucoup baissé par le temps qui court, dit-il doucement.

— C'est bien de vous, cela. Alors, sceptique vous êtes, sceptique vous resterez?

— Absolument; et si moi je le suis dans cette affaire-ci, vous, vous le deviendrez à coup sûr.

L'interlocuteur de l'avocat était un des plus ardents admirateurs de Romain Bon.

— Jamais! dit-il dans un bel élan d'indignation.

— Attendez encore quelques jours avant de vous prononcer d'une façon aussi catégorique, dit Me Augé avec une assurance tranquille; ce sera plus prudent, croyez-moi.

Le procureur, qui entendait la conversation par la porte ouverte de son cabinet, se sentit froid jusqu'aux moelles.

En une lueur plus rapide qu'une étincelle électrique, il pensa aux lettres qu'il avait dérobées dans le secrétaire de la morte au lendemain du crime.

Oui, mais ces lettres étaient chez lui maintenant, dans son cabinet, où nul n'entraît jamais.

Est-ce qu'il était fou, d'aller penser que Me Augé, par quelque machiavé-

lique combinaison, avait pu se les procurer.

Ainsi qu'une mouche importune qui eût bourdonnée à ses oreilles, il essaya de chasser de son esprit cette idée qui, en l'obsédant, le fatiguait.

Il n'y parvenait pas, et toujours la pensée revenait, persistante et aiguë :

— Est-ce que Me Augé aurait vu les lettres du jésuite?

De nouveau, le procureur se répéta que c'était matériellement impossible.

Ses clés, en effet, étaient dans sa poche et ne le quittaient jamais.

Instinctivement, il les chercha, les prit et, les posant sur son bureau devant lui, les regarda avec attention.

Elles y étaient toutes, et il le voyait bien, il en était sûr, et cependant, son esprit inquiet ne s'apaisait pas; l'intonation railleuse de Me Augé le poursuivait, l'énervait de plus en plus.

Tout à coup, une pensée plus aiguë qu'une vrille lui traversa l'esprit et lui fit éprouver une indéfinissable impression d'angoisse.

C'était un souvenir presque oublié qui lui revenait spontanément.

Un matin, en effet, il avait voulu ouvrir le tiroir du milieu de son bureau, et il s'était aperçu que la clé manquait à l'anneau qui la retenait.

Il l'avait cherché, pris d'une terreur subite de se croire volé; il avait fini par la trouver au milieu du petit tapis de fourrure placé devant le fauteuil.

L'anneau autour duquel les clés étaient d'ordinaire suspendues étant fermé simplement par deux petites boules avec une ouverture au milieu, le procureur avait pensé aussitôt que la secousse imprimée à la clé pour la retirer de la serrure l'avait arrachée de l'anneau et fait tomber par terre sans qu'il s'en soit aperçu, le bruit du choc ayant été amorti par l'épaisseur de la toison.

L'idée lui paraissant plausible, il n'avait plus pensé à ce léger incident. S'était-il donc trompé?

Mais alors, comment et par qui la chose s'était-elle faite?

On s'était donc introduit chez lui? Avec Babyllas gardant sa maison?... Ce n'était pas possible.

— Cette fille qui évidemment se joue de moi, se dit le procureur, me préoccupe au point de me faire perdre toute ma présence d'esprit; je deviens fou.

D'un geste de mauvaise humeur, il ploya la serviette de maroquin noir dans laquelle il renfermait ses notes, la mit sous son bras, se leva et quitta son cabinet.

Une sorte de puissance irraisonnée et peut-être irrésistible, mais à coup sûr plus forte que sa volonté, le poussait à revenir chez lui afin de vérifier si ses pressentiments étaient faux, si par quelque bizarre et presque miraculeux phénomène les lettres ne lui avaient pas été dérobées.

Il fut vite arrivé dans l'appartement qu'il occupait sur le cours Cicé, et, plus lestement encore, ouvrit le grand tiroir de son bureau.

Presque immédiatement, un profond, un immense soupir de satisfaction dilata sa poitrine: les deux clés étaient dans le tiroir où il avait l'habitude de les déposer à côté l'une de l'autre.

Oui, mais n'avait-on pu s'en servir et les remettre comme cela, soigneusement en ordre?

Traqué par cette nouvelle inquiétude, le procureur se leva, d'une main fiévreuse il ouvrit le petit meuble où il avait caché les lettres du jésuite, et presque aussitôt il laissa échapper une formidable imprécation de rage.

La tablette était vide, il était volé.

En vain fouilla-t-il dans les tiroirs de côté, en vain regarda-t-il au milieu de ses notes et de ses dossiers, il n'y avait pas un doute à conserver: on s'était introduit chez lui, et on lui avait dérobé cette arme si précieuse pour la défense de Montory!

Il revint vers son bureau, s'assit, laissa tomber son front dans ses mains, pris tout à coup d'un formidable découragement.

Alors, les froideurs de Micheline lui revinrent, il les rapprocha de l'allure triomphante de maître Augé, et son esprit clair et logique, si facilement porté aux déductions implacables, ne tarda pas à en tirer une conclusion terrible pour lui.

[Lire la suite la semaine prochaine]



"Café Liégeois" est un ensemble avec manteau-cape de lainage castor, posé sur un tailleur de lainage à chevrons. Ce modèle s'inspire de la ligne "pain de sucre" adoptée par Manguin pour sa collection d'hiver 58-59.



Le centre de gravité de la silhouette 58-59 se situe sous la poitrine. "Stanislas" est une des réussites de la collection Lanvin-Castillo. C'est un pardessus de jour à taille haute avec un effet de cerceau bouillonné: il est en lainage beige.



Habillée court, les jupes galbées sur les hanches, les petits bustes coulissés et les cols très hauts donnent à la mode nouvelle une impression d'haussement. "Hampton Court" est une veste-rochet arrê-tée à hauteur de la hanche. Il est en lainage gris.

SUR TOUTES LES SCENES

[Suite de la page 5]

Chose étonnante entre toutes, Ginette Letondal créera un nouveau personnage dans cette émission. Elle sera *Flore Plouffe*, fille de *Gédéon*, la plus débrouillarde de la famille. Pour la première fois, Ginette jouera à la télévision un rôle avec accent canadien. Clémence Desrochers sera elle aussi de la distribution. Troisième fille de *Gédéon*, elle ressemblera à sa mère et fumera sa pipe de blé-d'inde... Nous reverrons également Margot Campbell, la charmante ingénue amoureuse de son cousin *Guillaume*. Denise Pelletier (*Cécile*) est morte; Jean-Louis Roux y fera quelques rares apparitions. En définitive, l'émission aura cette année une tournure très différente puisque Roger Lemelin y amène un autre personnage: celui de *Pierre le Magnifique*. Peut-être la qualité générale du programme s'en ressentira-t-elle. Du moins, nous l'espérons fortement.

Plusieurs représentants du Service International de Radio-Canada se sont rendus à Québec afin d'exécuter des reportages sur la vieille capitale. Les documentaires créés spécialement pour célébrer le tricentenaire de la fondation de cette ville seront envoyés partout à travers le monde. Mada-

me Mercédès Palomino, de la section espagnole, est revenue emballée par les richesses historiques qu'elle y a découvertes. Comme tous les Européens, elle est pour la conservation et la restauration des vieilles pierres. Aussi a-t-elle été un peu scandalisée du peu de cas que l'on fait de certaines églises situées sur l'île d'Orléans. Livrées à l'abandon, elles s'effritent lentement et avec elles, une des parties les plus riches de notre histoire. J'avoue partager son inquiétude. Heureusement, le Gouvernement s'en occupera, du moins on le dit... Mais quand?

Monique Lepage et Jacques Létourneau sont les heureux parents d'une mignonne fillette. Toutes nos félicitations!

Lucille Gauthier, on peut maintenant le dire, sera maman elle aussi le mois de janvier prochain. Richard Pérusse, son mari, ne cache pas sa joie... et pour cause!

Sur ce, je vous souhaite une très bonne semaine et vous rappelle encore une fois les nombreux spectacles à voir maintenant et dans un avenir très rapproché.

JEANNE QUEMART VOUS DIT COMMENT...

[Suite de la page 7]

les autres la plus grande autorité. Elle est tout le contraire d'une personne influençable. C'est en elle qu'elle a d'abord confiance et jusqu'ici, le développement de sa carrière prouve qu'elle a bien raison. Non pas qu'elle n'écoute pas les conseils, ni qu'elle ne suive pas les directives de ses chefs, mais elle possède une raison si claire, si froide, dans sa tranquillité, qu'elle vient toujours à bout de ce qu'elle entreprend parce qu'elle commence toujours par le commencement.

Ainsi lorsqu'elle entra à Radio-Canada. Elle fut tout d'abord l'assistante (ou si vous préférez, la script-assistante) de Jean-Yves Bigras. Une script - assistante, c'est une personne qui doit avoir cent yeux et autant d'oreilles, afin de ne rien laisser passer. C'est le bras droit d'un réalisateur qui très souvent compte sur elle comme sur lui-même. Leur travail doit être précis et sûr. Ils doivent absolument former une équipe. Car ce n'est pas une min-

ce besogne, être réalisateur de TV et c'est un métier qu'il faut apprendre en le prenant à la base.

Le réalisateur lit un texte (disons qu'il s'agit d'un téléthéâtre). Puis, il le passe à sa script-assistante et lui demande son avis. Il se peut que le réalisateur et son alter-ego ne soient pas du même avis. Ils en discutent ensemble, aussi longtemps qu'il le faut. Le texte accepté, il faut commencer à mettre la pièce au monde. Et si ce sont les décorateurs qui font les maquettes et les véritables décors, si c'est le service des costumes qui habille les acteurs, c'est tout de même le réalisateur qui donne ses directives, à lui, selon ses conceptions personnelles et du texte et de la mise en scène. Puis viennent les répétitions. Règle générale, les comédiens se familiarisent d'abord avec leur mise en scène, puis ils apprennent leur texte. La script-assistante assiste à toutes les répétitions. C'est elle qui tient compte du minutage, établit l'ho-

raire, appelle les comédiens, bref a assez à faire pour que le réalisateur puisse avoir l'esprit libre pour mener sa besogne à bien.

Il faut croire que le proverbe qui dit qu'il y a une réalisatrice en puissance dans toute script-assistante qui sait bien son métier dit vrai, car Jeanne Quemart est maintenant, à son tour, réalisatrice. Elle est la dernière en date des nouvelles promues. Pas surprenant. Pendant son stage comme script-assistante, elle a été à bonne école, ayant travaillé avec L. G. Carrier, J. P. Fugère, Gérard Robert, etc.

Au cours de l'été, elle a réalisé *Faites vos jeux*, *Le petit écran*, plusieurs autres encore et à partir du mois d'octobre, elle mettra en ondes un nouveau programme d'intérêt féminin dont nous aurons probablement l'occasion de reparler plus longuement.

De Betty Bee Hive à Jeanne Quemart, réalisatrice à Radio-Canada, que de chemin parcouru... Toujours tout droit...

COEUR A TOUT

[Suite de la page 6]

ger les ongles! Pour vous aider je porterais de vieux gants à la maison lorsque vous êtes inactive. Par exemple lorsque vous regardez la TV. Gardez toujours vos gants à l'église, sur la rue, cela éliminera autant de tentations.

A "Monica de Riki":

Comme vous ne mesurez pas cinq pieds, il est évident que vous devez éviter tout contraste et que lorsque vous portez soit une robe, soit un costume, il faut qu'il soit uni. Autrement vous paraîtrez plus courte. Vous êtes si mince que vous pouvez avoir quelques robes avec crinoline, mais une crinoline pas trop volumineuse. Je vous ferai remarquer cependant que la nouvelle ligne est droite et que les jupes amples tendent à disparaître. Je ne crois pas que la robe sac soit pour vous mais une modification de la robe chemise serait très seyante. Toute la gamme des couleurs vives vous irait très bien pour cet automne.

A "Billy":

J'espère bien que vous aurez changé d'idée lorsque vous aurez terminé votre cours. Ce n'est vraiment pas sérieux cette question de cow-girls et je crains fort que vous ayez la

tête remplie de films « westerns » et de « comics ». Un peu plus de sérieux ma petite fille.

A Mme L. B. de Lennoxville:

Je ne puis vraiment vous aider et je vous conseillerais de vous adresser au bureau d'Aide sociale pour trouver la personne que vous cherchez.

A "Brunette aux yeux bleus":

Je reconnais que votre maman est trop sévère si vraiment elle ne vous permet pas de sortir en groupe une fois la semaine. Et je ne vois vraiment pas pourquoi vous ne pouvez pas aller vous baigner avec vos amis. Cependant me dites-vous la vérité telle qu'elle est? Pourquoi ne pas demander la permission de vous joindre à des mouvements de jeunes, comme les guides, la J.E.C., etc? Aussi, si vous reveniez à l'heure fixée par vos parents lorsque vous sortez, je suis sûre que ceux-ci seraient plus indulgents. Ce n'est pas en faisant la forte tête que vous obtiendrez des faveurs. A quinze ans, une fillette doit être surveillée et vos parents ne font que leur devoir. Souriez plus souvent, ayez une explication franche avec vos parents et vous verrez, tout ira pour le mieux.

Mal de gorge?

Soulagez-vous vite avec LAVORIS! L'action médicamenteuse douce de LAVORIS calme les membranes irritées, enlève les impuretés microbiennes et vous laisse la gorge et la bouche d'une fraîcheur, d'un goût et d'une propreté qui résistent aux microbes. Vous aimez aussi la délicieuse saveur de cannelle et de clou de girofle de LAVORIS. Augmentez votre résistance au rhume et au mal de gorge — employez LAVORIS tous les jours!

LAVORIS
RINCE-BOUCHE ET GARGARISME

L-59F

Si vous êtes LAS TOUT LE TEMPS

De temps en temps, tout le monde se sent épuisé et souffre peut-être de mal de dos. Probablement rien de grave, simplement un trouble passager causé par une irritation des voies urinaires ou un malaise de la vessie. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's aident à stimuler les reins pour remédier à cet état causant souvent mal de dos et sensation de fatigue. Vous vous sentez mieux — dormez mieux — travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins maintenant. Recherchez la boîte bleue avec bande rouge à tous les comptoirs de produits pharmaceutiques. Vous pouvez vous fier aux Dodd's. 60F

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE!

Ne cherchez pas plus longtemps! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME!



ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGT-ONZIÈME EPISODE



La Route de l'Ouest

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGTIÈME ÉPISODE



1. Alors que Mégos et deux de ses hommes s'approchaient de leur caverne, la bombe placée par Roger fit explosion, au grand étonnement du bandit qui l'avait lui-même placée dans le camp des ingénieurs.



2. Pendant ce temps, à l'autre bout de la caverne, Roger avait réussi à s'introduire et s'emparait des sacs de cuir contenant de l'or volé par Mégos.



3. Le père de Roger survint à ce moment-là et, voyant que c'était de l'or, reconnut que c'était certainement de la marchandise volée par le bandit et qu'il faudrait le remettre à la police.



4. M. Martin jubilait : "Cela va faire un tort considérable à Mégos et à sa bande de n'avoir plus de repaire où se cacher et d'avoir perdu tout leur butin. Retournons au camp", suggéra-t-il.



5. Emportant les sacs d'or avec eux, ils allaient sortir de la caverne...



6. ... Quand ils furent accueillis par des coups de feu. Les bandits voulaient recouvrer leur or.



7. C'est alors que Joffre, le contremaître, entra dans la mêlée.



8. S'approchant d'un immense boyau de forage, il le tourna dans la direction des bandits...



9. ... Et dirigea sur eux un puissant jet d'eau qui les fit culbutter comme des fétus de paille. En un rien de temps, ils étaient terrassés.



10. M. Martin et ses aides n'en croyaient pas leurs yeux et se félicitaient de l'intervention du contremaître.



11. Quand les bandits eurent été bien arrosés, nos amis coururent vers eux pour les constituer prisonniers.



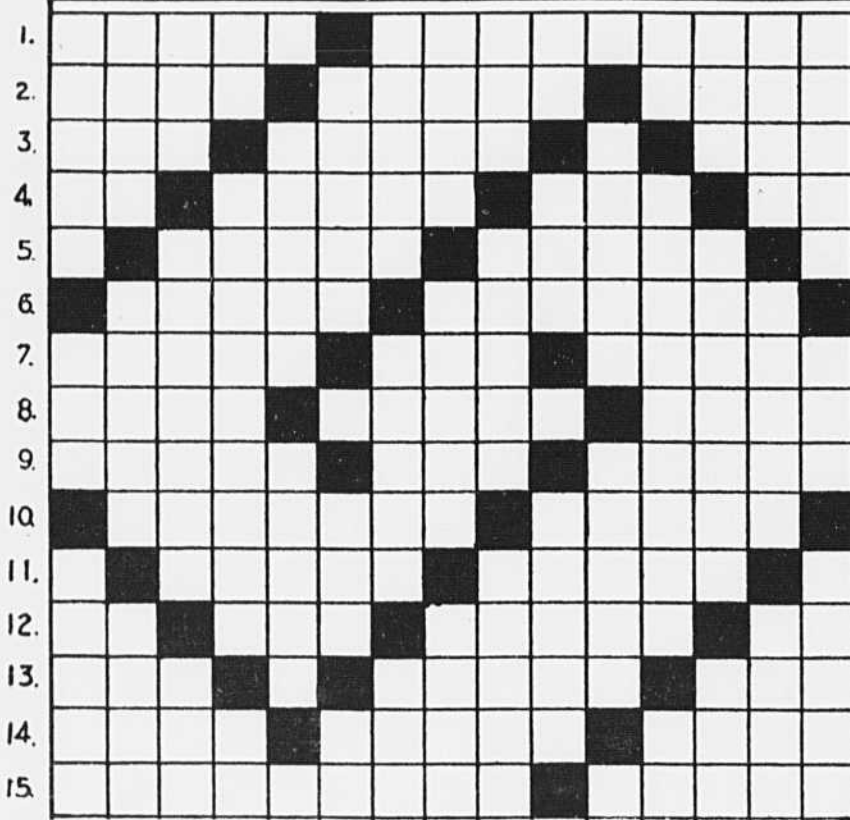
12. Une bataille s'ensuivit. Les bandits furent vite maîtrisés sauf Mégos qui, s'étant éloigné, entraînait Roger avec lui comme otage. (A suivre)

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1397

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



HORIZONTALEMENT

- 1—Genre de méliacées. — Action de se séparer de ceux avec lesquels on était uni.
- 2—Deuxième fils d'Adam et d'Eve. — Président des Etats-Unis pendant la guerre de Sécession. — Hasard.
- 3—Mot arabe qui signifie: tête. — Signe qui baisse une note de musique d'un demi-ton. — Fleur blanche.
- 4—Conjonction. — Châssis supportant l'extrémité des locomotives. — Femme remarquable par sa grâce (fig.). — En cet endroit.
- 5—Onguent qui a pour base la cire et l'huile. — Chef-lieu de canton (Pyrénées-Or.).
- 6—Sorte de champignon charnu. — Reprendre sa place.
- 7—Se dit d'une poule qui se tient sur ses oeufs pour les faire éclore. — Marmite de cuisine. — Petit oiseau.
- 8—Garde-boue d'auto. — Espèce de petite rave. — Coup qui consiste à faire toutes les levées, aux cartes.
- 9—Fait des dessins en relief à l'aiguille sur une étoffe. — Animal contractile. — Recueil des saintes Ecritures.
- 10—Se montre au-dessus de l'eau. — Contrée de l'Europe ancienne, aujourd'hui la Bulgarie.
- 11—Couche d'enfant. — Bassin ouvert d'un port, en Méditerranée.
- 12—Préfixe d'abstraction. — Saison. — Dent blanche (fig.). — Symbole chimique du calcium.
- 13—Qui sont à moi. — Meule de foin, de forme rectangulaire. — Etendue d'eau.
- 14—Un des fils de Jacob. — Fente qui se forme au sabot du cheval. — Temps précis où un événement a eu lieu.
- 15—Mot grec qui signifie: endroit où l'on dort. — Le point de la voûte céleste opposé au zénith.

VERTICALEMENT

- 1—Mouvement alternatif et journalier des eaux de la mer. — Espèce de cabriolet. — Lit de matelot.

- 2—Mouvements folâtres. — Avaler un liquide. — Nom de certaines poires.
- 3—Article. — Quantité d'électricité que débite par seconde un courant d'une intensité égale à 1 ampère. — Fils de Noé.
- 4—Lui. — Terrasse au sommet d'un édifice. — Ile de l'Atlantique.
- 5—Vend du nord. — Essoufflé.
- 6—Dommage occasionné par une cause violente. — Un des meilleurs généraux de Louis XI. — Telle-ment.
- 7—Riche tissu de soie, lamé d'or. — La digitale pourprée. — Béante.
- 8—Cri des bacchantes. — Tourner autour en épiant. — Membre de la Chambre des lords en Angleterre.
- 9—Poil des paupières. — Habiller. — Tissu qui constitue la couche profonde de la peau.
- 10—En les. — Bout. — Bord, bordure.
- 11—Saillies d'une roue d'engrenage. — Autre nom de l'ache d'eau.
- 12—A lui. — Grande tenaille de forgeron. — Particule qui donne plus de force à l'affirmation.
- 13—Rivière d'Alsace. — Se dit d'êtres microscopiques vivant à l'air libre. — Garçon d'écurie de courses.
- 14—Organe de la vue. — Rivière de France. — Apprêt gommé, qui rend les étoffes plus lustrées.
- 15—Qui appartient au nez. — Créée. — Yacht de course.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,

1	P	R	E	C	I	P	I	C	E	P	O	S	S	E	R
2	R	A	D	O	L	C	E	M	S	E	M	E			
3	E	P	I	S	A	A	M	E	S	L	E	V			
4	F	I	L	M	C	D	E	L	A	I	R	E			
5	A	N	E	P	A	R	R	I	S	A	I	L			
6	C	E	B	A	R	I	L	T	N	I	T	E			
7	E	P	O	N	D	O	I	R	D	O	L	E	R		
8	C	H	R	I	S	T	E	C	A	L	E	S			
9	F	R	A	N	C	E	N	T	A	M	E	S	T		
10	A	I	R	E	D	A	I	D	E	R	C	E			
11	U	H	E	B	E	L	F	E	R	B	A	T			
12	S	I	D	E	G	E	L	N	T	U	B	A			
13	S	E	C	C	A	S	D	O	C	T	T	A	N		
14	E	R	R	E	T	C	R	E	U	S	N	O			
15	R	E	I	N	S	L	A	D	R	E	R	I	E	S	

Solution du problème No 1396

UNE ENQUETE AMUSANTE... [Suite de la page 13]

Drame de jalousie sanglant entre lionnes

Après la disparition de Brumas, les animaux les plus précieux du zoo de Londres sont un couple de rhinocéros blancs évalués à 12,000 dollars chacun. Un autre rhinocéros est la femelle Mohini, de la « grande race » indienne, qui doit prochainement mettre bas. Ce sera la première fois qu'un petit rhinocéros naîtra en captivité. On a du séparer Mohini de son mâle, Mohan, en compagnie duquel elle se livrait à des courses en rond, très préjudiciables à son « état intéressant » (qui durera dix-huit mois).

Par un temps particulièrement orageux, la lionne Liz (six ans) eut une discussion avec le lion Denis, au sujet d'un os. Liz était une nouvelle venue à Whipsnade et semble n'avoir pas été très bien accueillie par les autres lionnes. Si bien que deux de celles-ci, Christine et Michaela prirent parti pour leur mâle, se précipitèrent sur Liz et la tuèrent...

Quand il neige, les animaux polaires ont froid!

Mais le plus grave problème des directeurs de zoos est celui de l'acclimatation de leurs pensionnaires. Celle-ci est extrêmement délicate surtout lorsqu'il s'agit de mammifères marins et d'animaux polaires.

Lulu, l'un des trois « éléphants de mer » des phoques géants, arrivés dernièrement au zoo de Londres, en provenance de la Georgie du Sud, dans l'océan Antarctique, a refusé par exemple, avec obstination de manger pendant plusieurs semaines. Il éternuait même intentionnellement sur le vétérinaire qui essayait de lui administrer de l'huile de foie de morue... Au contraire, son frère et sa soeur, Lobo et Lettie se sont acclimatés immédiatement, en marquant une très nette préférence pour les harengs, poisson qu'ils ne connaissaient cependant pas encore.

Mais les animaux polaires qui donnent le plus de soucis sont les pingouins. De même qu'une épidémie a ravagé la cage des singes du « Parc de la Citadelle » de Barcelone, en n'en épargnant qu'un seul sur une vingtaine, de même, sur les 37 pingouins, hôtes du zoo de Portland, dans l'Etat américain de l'Orégon, dix-sept sont déjà morts victimes d'une infection pulmonaire. Chose curieuse, ces animaux de l'Antarctique souffrent particulièrement du froid et refusent de sortir quand il neige. Le même comportement a été observé chez les douze pingouins du zoo de la capitale fédérale américaine, Washington, qui se mettent à trembler de froid, lorsque la température approche de zéro! Une autre difficulté avec les pingouins est qu'il est très difficile de les reconnaître et même de distinguer les mâles des femelles. Aussi les pingouins de

Washington portent-ils tous autour du cou leur carte d'identité.

On vole des perroquets dans les zoos

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, les animaux sauvages vivant en liberté sont particulièrement dangereux pour ceux qui sont emprisonnés dans les zoos, surtout si ces derniers sont de petite taille. Sans parler des rats, attirés par une nourriture abondante et mal protégée, qu'ils volent, tout en se livrant à leurs déprédations habituelles, mangeant les oeufs et attaquant même les petits, on doit protéger les volières contre les oiseaux rapaces. Bien plus, le petit jardin zoologique de Dudley, dans le Worcestershire, en Angleterre a été dernièrement l'objet d'une attaque en règle par des renards qui, entre autres victimes, ont tué un Wallaby — sorte de petit kangourou australien — une grue d'une espèce exotique et un paon royal.

Les « visiteurs du soir » des zoos ne sont pas toujours à quatre pattes. Il y a deux ans, un mystérieux agresseur essaya de voler un singe du zoo de Santiago du Chili. A Londres, deux couples de « Pingouins Assis » du Cap ont été volés, assez mystérieusement l'année dernière. On y a également constaté que la volière des perroquets avait été forcée et que plusieurs de ces oiseaux manquaient. Il en a été de même des clapiers des lapins et des cochons d'Inde. Aussi la direction du zoo londonien vient-elle de faire renforcer les grilles de clôture du parc et d'installer un dispositif nouveau d'éclairage, permettant d'allumer brutalement l'ensemble du zoo, en cas d'alerte.

L'ensemble des pensionnaires du Zoo de Londres vaut 300,000 dollars!

Si on en juge par le dernier « bilan présenté par la société (privée) du zoo de Londres, les animaux des parcs d'acclimatation représentent souvent une véritable fortune. L'ensemble des pensionnaires du zoo de Londres au nombre de 3,147 mammifères, oiseaux et reptiles, est évalué à 300,000 dollars. Outre les rhinocéros blancs, les animaux les plus coûteux sont le rhinocéros noir, l'hippopotame et le gorille suivis par l'éléphant. Un tigre vaut 1,200 dollars, un léopard 500, tandis qu'un lion ne vaut que 220, ce qui n'est pas cher pour le roi des animaux. Les ours oscillent, suivant la race, entre 1,000 dollars (ours de Kodiak) 500 (ours polaire) et 100 (ours brun).

Enfin, l'aquarium du zoo, avec ses 2,609 poissons, animaux et plantes aquatiques diverses, est évalué à un total de 9,000 dollars. Le poisson le plus cher est le « Poisson-poumon » australien qui vaut 400 dollars tandis que l'anémone de mer n'est évaluée qu'à 20 cents.

J. Bombanel.

DALE CARNEGIE



VOUS CONFIE...

Divisez votre existence en "compartiments étanches"

Au printemps de 1871, un jeune homme trouva dans un livre une phrase qui devait avoir une profonde influence sur son avenir. Il était à ce moment-là étudiant en médecine à l'Hôpital Général de Montréal, et sa vie était littéralement empoisonnée par les appréhensions qui le poursuivaient sans relâche: la crainte d'échouer à ses examens, le choix de la localité où il allait s'établir, la difficulté de se faire une clientèle, le souci du pain quotidien.

Or, cette phrase lue par hasard allait l'aider à devenir le médecin le plus célèbre de sa génération. Fondateur d'une Ecole de médecine de réputation universelle, — l'Institut John Hopkins — il fut nommé doyen de la faculté d'Oxford — la plus haute dignité à laquelle un disciple d'Esculape puisse accéder dans l'Empire Britannique. Il fut anobli par le Roi d'Angleterre. Après sa mort, il ne fallut pas moins de deux gros volumes pour relater l'histoire de sa vie.

Cet homme s'appelait Sir William Osler. Et la phrase qu'il avait lue un jour de printemps de l'année 1871, était un passage de l'écrivain écossais Thomas Carlyle qui indique un moyen infailible pour mener une vie exempte de soucis et de tracasseries: «Ne considérons pas, comme notre tâche principale, la solution des problèmes qui se dessinent vaguement dans un avenir lointain, mais de ceux qui se posent nettement dans l'immédiat».

Quarante-deux ans plus tard, par une belle nuit d'été, ce même homme, Sir William Osler, s'adressant aux étudiants de l'Université de Yale, fit un aveu stupéfiant: «On estime généralement», explique-t-il, «qu'un homme comme moi, titulaire de quatre chaires universitaires et auteur d'un livre à succès, possède nécessairement un cerveau d'une qualité tout à fait spéciale. Or, c'est archi-faux. Mes intimes savent parfaitement que mon cerveau est, au contraire, d'une qualité tout à fait médiocre».

Quel était alors le secret de sa carrière triomphale? Sir Osler déclara qu'il la devait essentiellement à ce qu'il appelait «l'habitude de cloisonner son existence en compartiments étanches». Que voulait-il dire par là? Quelques mois avant cette conférence à Yale, le célèbre médecin avait traversé l'Atlantique sur un grand paquebot; le capitaine, sur sa passerelle, pouvait, d'une simple pression sur tel ou tel bouton, mettre en mouvement une machinerie compliquée qui, aussitôt, coupait toute communication entre les différentes parties du bâtiment, transformant chacune d'elles en un compartiment parfaitement étanche. — «Eh bien», poursuivit Sir Osler, «chacun d'entre vous constitue un ensemble infiniment plus complexe, plus merveilleusement organisé que ce grand paquebot, et chacun d'entre vous va entreprendre un voyage beaucoup plus long que le trajet Europe-Amérique. Je vous recommande donc avec insistance d'apprendre à contrôler votre machinerie de manière à pouvoir diviser votre existence en compartiments

étanches, ce qui est le moyen le plus sûr de garantir votre sécurité durant tout le parcours. Montez sur la passerelle, et vérifiez tout au moins la fonctionnement des cloisons principales. Appuyez sur un bouton, et écoutez, à chaque étape de votre vie, les portes de fer se refermer sur le passé — ce «hier» qui est mort et qui doit rester mort. Puis, pressez un autre bouton pour abaisser un rideau de fer sur l'avenir — les lendemains qui ne sont pas encore nés. Alors, vous serez en sécurité — pour aujourd'hui. — Barricadez le chemin menant vers le passé! Le passé est mort — qu'il reste enterré!... Le fardeau de demain, ajouté à celui de la veille et porté aujourd'hui, forme un poids tel qu'il fera fléchir le plus fort. Donc, abaissez la cloison sur l'avenir, verrouillez-la aussi solidement que celle derrière laquelle git le passé. Votre avenir, c'est aujourd'hui. Le lendemain, cela n'existe pas. Le jour de votre salut, c'est celui que vous vivez en ce moment. Le gaspillage de forces, la détresse mentale, les tracasseries qui rongent vos nerfs — autant d'obstacles qui feront trébucher l'homme toujours inquiet du lendemain. Donc, en résumé: fermez bien les cloisons avant et arrière, et imposez-vous la discipline d'une vie en «compartiments étanches».

Est-ce que le Dr Osler voulait dire par là que nous ne devrions faire aucun effort pour nous préparer au lendemain? Certainement non. Mais il expliqua, dans la suite de son discours, qu'on ne peut mieux se préparer aux tâches du lendemain qu'en se concentrant, avec toute l'intelligence et tout l'enthousiasme dont on dispose, sur la tâche du jour présent, afin de l'accomplir parfaitement. C'est là le seul moyen de préparer utilement l'avenir.

Bien sûr, il faut penser au lendemain, il faut établir soigneusement ses projets et prendre les mesures nécessaires à leur exécution. Mais il ne faut pas — absolument pas — vivre dans l'appréhension constante du lendemain.

Pendant la guerre, nos chefs militaires établissaient, bien entendu, des projets et prévoyaient les mouvements des jours et même des semaines à venir, mais ils ne pouvaient se permettre le luxe d'être préoccupés. «J'ai fourni aux meilleurs de nos soldats le meilleur équipement dont je dispose», déclara l'amiral Ernest J. King, commandant en chef de la Flotte américaine, «et je leur ai assigné les missions qui me paraissent les plus indiquées. Je ne puis rien faire d'autre. Si un bateau a été coulé, il n'est pas en mon pouvoir de le renflouer. Et même s'il est seulement sur le point de couler, il m'est impossible de l'en empêcher. J'utiliserai beaucoup mieux mon temps et ma force au travail en m'occupant des problèmes encore à résoudre, qu'en me rongant les sangs sur ceux d'hier. D'ailleurs, si, jamais, je laissais ces choses-là accaparer mon pauvre cerveau, je ne tiendrais pas le coup très longtemps».

Que ce soit en période de guerre ou de paix, la différence principale entre un effort mental efficace et un effort

stérile est celle-ci: le premier est fondé sur des causes réelles, dont les effets doivent être étudiés pour aboutir à un plan logique, constructif; le second conduit fréquemment à une tension nerveuse qui ira en croissant et se terminera par un effondrement total.

J'ai eu récemment le plaisir de pouvoir interviewer Arthur Hays Sulzberger, l'éditeur d'un des journaux les plus célèbres du monde entier, le *New York Times*. Mr. Sulzberger m'a raconté qu'au moment où la dernière guerre déferla sur l'Europe, il était tellement angoissé, tellement épouvanté qu'il n'arrivait presque plus à trouver le sommeil. Souvent il se levait au milieu de la nuit et s'installait avec une toile et quelques tubes de couleurs devant une glace pour essayer de faire son propre portrait. Il n'avait aucune notion de peinture, mais il s'obstinait quand même à peindre, à seule fin d'oublier ses inquiétudes. Il n'arriva cependant à bannir ses craintes et à retrouver sa sérénité que le jour où il décida d'adopter comme devise un verset d'un vieux cantique: Un seul pas me suffit...

Conduis-moi, lumière céleste, guide-moi sur le bon chemin; je ne demande pas à voir ce que me réserve l'avenir lointain. Un seul pas me suffit...

A peu près vers la même époque, un jeune homme en uniforme, quelque part en Europe, était en train d'apprendre une leçon à peu près semblable. Ted Bengermine, de Baltimore, dans le Maryland, s'était tant tourmenté et tracassé qu'il avait fini par devenir un magnifique «cas» de dépression nerveuse.

«En avril 1945», écrit-il dans sa lettre, «les inquiétudes et les appréhensions qui me rongeaient continuellement m'avaient donné ce que les médecins appellent des «spasmes transversales du colon» — un mal extrêmement douloureux. Il est certain que, si la guerre avait duré quelques mois de plus, je me serais complètement effondré. J'avais atteint les dernières limites de l'épuisement physique et nerveux. J'étais alors sous-officier à la 94e division d'infanterie et travaillais au service des «statistiques des pertes». Nous établissons et tenions à jour les listes de tous les hommes tués au combat, portés disparus ou

encore hospitalisés. Je devais également aider à l'exhumation des corps des soldats aussi bien alliés qu'ennemis qui, durant la bataille, avaient été enterrés hâtivement dans des tombes d'une profondeur insuffisante. En plus, j'étais chargé de rassembler les effets personnels de ces morts, et de veiller à ce qu'ils fussent envoyés à leurs proches qui tenaient tant à recevoir ces reliques. Or, j'étais constamment hanté par la crainte de commettre des erreurs ennuyeuses et même graves. Je me tourmentais au sujet de mon travail, — et aussi de ma propre vie; je me demandais si j'allais rentrer sain et sauf pour pouvoir tenir dans mes bras mon unique enfant — un garçon de seize mois que je n'avais encore jamais vu. Je me tracassais tant que j'avais perdu dix-sept kilos. Je vivais dans un tel état de panique que j'en devenais presque fou. Mes mains étaient horriblement décharnées, je n'avais plus que la peau et les os. L'idée de revenir chez moi comme une véritable épave me poursuivait, me terrifiait. Fréquemment, des crises nerveuses me terrassaient, et je sanglotais alors comme un enfant. J'étais tellement ébranlé que mes larmes jaillissaient chaque fois que je me trouvais seul. Il y eut une époque, juste après la dernière offensive allemande, la percée du front des Ardennes, où je pleurais si souvent que j'avais presque abandonné tout espoir de redevenir un jour un être normal.

«Finalement, j'échouai dans un hôpital militaire. Et ce fut un médecin-major qui, par un simple conseil, me sauva et changea complètement le cours de mon existence. Après m'avoir examiné à fond, il m'expliqua que tous mes maux étaient d'origine mentale. «Ted», me dit-il, «je voudrais que vous considériez votre vie comme une sorte de sablier. Vous connaissez ce petit instrument: la partie supérieure contient des milliers de grains de sable qui, tous, passent, l'un après l'autre, lentement et régulièrement, par l'étroit goulot du milieu. Quoi que nous fassions, nous ne pouvons faire passer plus d'un grain à la fois, à moins de briser l'appareil. Eh bien, vous, moi, tout le monde, nous ressemblons à un sablier. Chaque matin, au lever, nous avons l'impression que nous devons absolument mener à bonne fin, dans la journée même, des centaines de tâches différentes. Mais si nous ne les abordons pas séparément, si nous ne les laissons pas se présenter à notre esprit ou à nos muscles l'une après l'autre, lentement et régulièrement, tout comme les grains de sable passent par l'étranglement du milieu, nous finirons inévitablement par ruiner notre mécanisme physique et nerveux».

Un des symptômes les plus effrayants de notre manière de vivre est le fait que la moitié des lits de nos hôpitaux est réservée aux malades souffrant de troubles mentaux ou nerveux — des hommes et des femmes qui se sont écroulés sous le poids écrasant des tourments accumulés de la veille et des angoisses du lendemain.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: UN - 1 - 7411*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

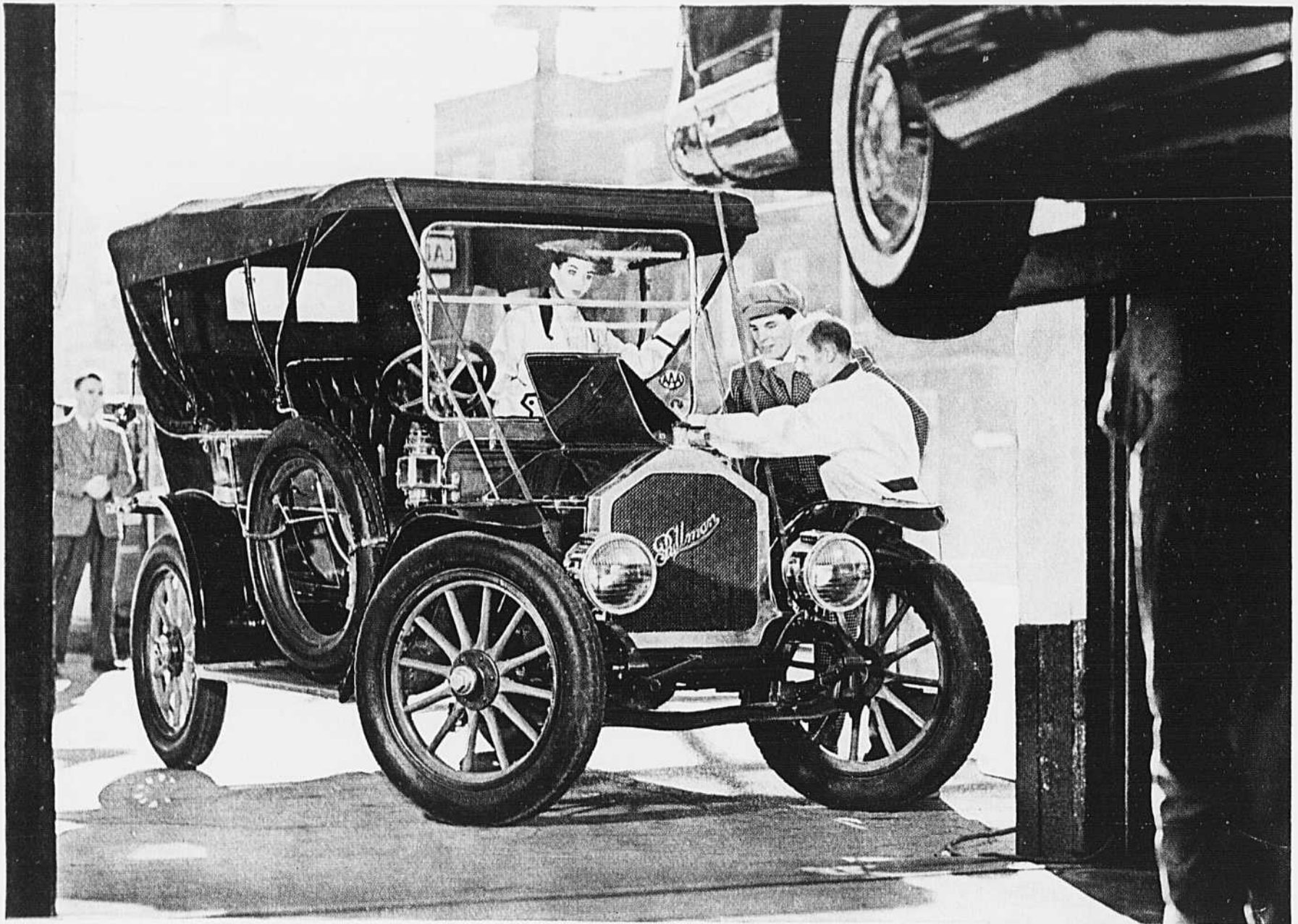
ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Construite en 1910, cette automobile Pullman, qui appartient à un collectionneur de voitures d'anciens modèles, est encore en bon état. Sans cesse perfectionnés pour répondre aux progrès de l'industrie automobile, les produits Mobiloil assurent la protection des moteurs depuis plus d'un demi-siècle.

Depuis "l'époque héroïque" de l'automobile, **Mobiloil** aide à prévenir les pannes de moteur

Les moteurs modernes sont des miracles de puissance par rapport à ceux des "temps héroïques" de l'automobile. Mais, sur un point important, les méthodes employées pour les protéger n'ont pas changé: *il est toujours avantageux d'employer la meilleure huile que vous puissiez vous procurer!*

Adoptez, *dès maintenant*, la Mobiloil. Vous emploieriez ainsi l'huile qui, depuis plus de cinquante ans, donne entière satisfaction aux automobilistes. Et avec la Mobiloil ou la Mobiloil Special, vous êtes certain d'avoir une huile qui répond à toutes les exigences des moteurs modernes.

Pour obtenir de meilleures performances de chaque voiture! Deux fois plus efficace contre l'usure, elle assure des démarrages rapides, réduit l'encrassement et augmente la puissance. Se vend en diverses variétés pour chaque saison.



Spécialement destinée aux moteurs à haute compression. Garde toutes les pièces (y compris les poussoirs de soupapes hydrauliques) parfaitement propres, assure des démarrages instantanés, permet de faire plus de milles par gallon de gazoline, réduit l'usure en toute circonstance... *en toute saison!*

Mobiloil

**PROTÉGÉRA MIEUX VOTRE MOTEUR—
ADOPTÉZ-LA *DÈS MAINTENANT***

Deux produits de Mobil Oil of Canada, Ltd., fabricants des lubrifiants modernes Mobiloil

EN VENTE CHEZ LES VENDEURS IMPERIAL OIL ET CHAMPI

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

8J59-C-77936